

W-FENEC

MAGAZINE



MCLUSKY

OMEGA SOUND - KANIDE - MARU LADVIN - RYB - ASTRID SS
MUSCADEATH - ABSENCE OF COLOURS - GRANDMA'S ASHES



ÉDITO

Dix ans après, toujours au premier rang.

Des deux côtés du pit photo, il y a des visages que l'on ne cherche pas, et qui pourtant s'imposent. Cédric, je l'ai croisé 100 fois, sans histoire commune à raconter, sans souvenir partagé excepté un regard qui revenait, tenace comme un riff qu'on croyait d'arrière-plan. Sans souvenirs partagés ? Finalement, si. Ceux que nous avons construits ensemble de chaque côté du pit photos. Des années qu'il s'accroche au premier rang des salles, compact en main, comme s'il voulait saisir chaque fragment de vie avant qu'il ne s'échappe. Plus de dix ans aussi que je me retrouve de l'autre côté de la barrière, à photographier les mêmes déferlantes sonores, mais sous un angle différent et parfois je me retourne pour figer la joie du premier rang, sa joie. C'est étrange comme la musique fabrique des familles discrètes. Pas les familles de sang, mais celles du hasard, celles qui se reconnaissent dans le tremblement d'une salle. En avril 2022, dans les loges de l'Olympia après le concert d'Eagles Of Death Metal, entre musiciens fatigués et invités, j'ai compris à quel point ce backstage formait un clan. Moi, je m'y suis senti d'abord étranger, périphérique sans en être pour autant exclu (même en étant invité par celle qui sera quelques années plus tard la remplaçante de Chester Bennington). Et c'est dans cette ruche, que la phrase de mon épouse m'a ramené sur terre : « Pas deux concerts dans la semaine, s'il te plaît. » Sans que je le sache alors, cette phrase, que j'avais mal prise à l'époque, et les Foo Fighters, qui devaient jouer à Bercy le 16 novembre 2015, m'ont probablement tenu à distance d'un des pires événements que la France ait connu.

Suivant ses propres mots : « Le pit, la crash, le premier rang... c'est là que je me sens le mieux, au plus près de la scène, au plus près de l'action... pour capter chaque regard, chaque mimique, chaque souffle des artistes que je suis venu voir avant tout. Et oui, aussi étrange que cela puisse paraître, je privilégie toujours une bonne vision à un bon son (que l'on obtient généralement en prenant un peu de recul par rapport à la scène)

pendant un concert, et c'est sans doute ce qui m'a permis de sortir sain et sauf de cette soirée d'horreur de novembre 2015. Cette attraction du premier rang est sans aucun doute due à ma verticalité limitée, mais aussi au fait que j'aime ramener chaque soir quelques clichés qui viendront étoffer mon économiseur d'écran et me rappeler de manière aléatoire ces innombrables soirées musicales. Mais parmi tous mes clichés personnels de ce diaporama, il y a désormais cette photo prise par JC qui immortalise l'un de ces moments privilégiés, instant suspendu qui réchauffe le cœur et donne la force nécessaire pour aller de l'avant, encore et toujours. Et tiens, là encore, je suis tout devant. »

Et puis, il y a cette autre image prise lors de la commémoration au Jardin mémoriel, sur laquelle figure sur une pancarte : « Ce n'était ni toi ni moi, mais c'était quand même nous. » C'est notre famille liée par ce fil invisible que la musique tend entre des inconnus qui, soir après soir, choisissent la même vibration. Chacun a sa manière de tenir debout dans le vacarme. Près de 10 ans plus tard, lui visse encore son compact au bout de ses doigts comme une extension de son cœur. Moi, je continue à documenter ces soirs où le monde tangué un peu différemment, notamment dans ce numéro, page 10 au concert de McLusky avec son acolyte Gilles, mais également au concert de Refused. Et s'il arrive que nos regards se croisent pardessus la foule, juste une reconnaissance silencieuse, fraternelle, entre deux acharnés qui n'ont jamais su renoncer à cette passion.

Quoi qu'il en soit, l'essentiel est là : la musique ne guérit pas, elle relie. Et parfois, relier suffit. Et tous ces soirs et les prochains, je suis content de te voir de l'autre côté de la barrière, mon ami.

■ JC Forestier

SOMMAIRE

006 MCLUSKY

024 MATMATAH

036 MUSCADEATH

044 KANINE

052 BUSH

055 GRANDMA'S ASHES

060 POGO CAR CRASH CONTROL

077 MANU LANVIN

090 THE YOUNG GODS

097 ASTRID SS

102 MARCEL ET SON ORCHESTRE

118 REFUSED

124 ROCK YOUR BRAIN

136 ULTRA VOMIT

148 ALCEST

160 MARILYN MANSON

169 THE BETHS

178 OMEGA SOUND FEST

197 WESTILL FEST

207 ABSENCE OF COLORS

212 DISQUES OUBLIÉS

214 HUGUI(GUI) LES BONS TUYAUX

226 DANS L'OMBRE : CARTON RECORDS

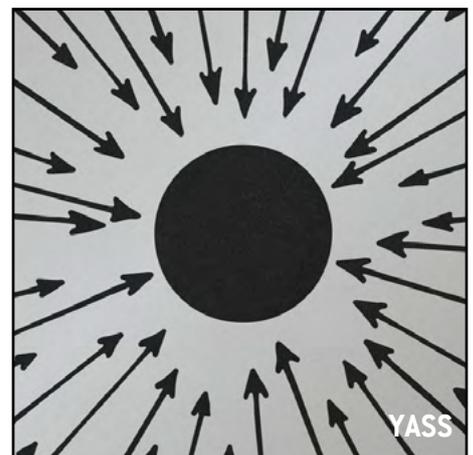
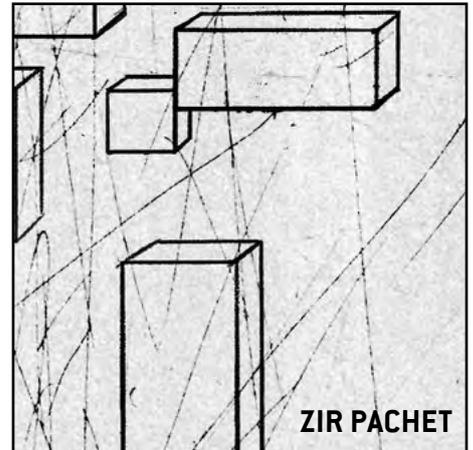
Ont participé à la rédaction de ce numéro :

Oli, Ted, Eric, Nolive, JC, Guillaume Circus, Gab, Gui de Champi, Deux Fré, Julien...

Maquette couverture et mag : Oli

Toutes photos (sauf précisions) : DR

Photo couverture : JC Forestier



NE[WTF]S

Le concert de Disturbed à Paris a fait parler de lui parce que le chanteur du groupe (David Draiman) est...

- A. allé en Israël dédicacer des bombes lâchées sur Gaza
- B. allé aux funérailles de Charlie Kirk déguisé en islamo-gauchiste
- C. allé chez Marine Le Pen pour adopter un chaton tout mignon
- D. allé chanter l'hymne russe en Moldavie

Spencer Elden a encore tenté de prendre de la thune à...

- A. Nirvana car il est traumatisé par la photo de lui bébé sur la pochette de Nevermind
- B. Metallica car il est traumatisé après avoir écouté St-anger
- C. Tool car il est traumatisé de ne pas avoir de nouveaux titres depuis 6 ans
- D. Life of Agony car il est traumatisé par son leader dont il ne sait plus quoi penser

Tyler Visser s'est fait remarquer en octobre en...

- A. jouant l'intégralité de la discographie de Tool à la batterie en une prise de 7h30
- B. jouant l'intégralité du dernier album de Mogwai à la harpe
- C. jouant moins bien un morceau de SOAD que Daron Malakian
- D. jouant à Chat Bite avec Flea

Les cathos intégristes et l'extrême droite ont voulu faire annuler la soirée "Dark Halloween" de Montpellier parce que...

- A. c'est une soirée Satanique
- B. c'est une soirée sans vin de messe
- C. c'est une soirée où on ne pouvait pas détourner d'argent
- D. c'est une soirée où les surveillants de Betharram n'étaient pas invités

La plus surprenante interprétation d'un titre de death metal en novembre a eu lieu...

- A. lors d'une élection de miss au Chili
- B. dans les douches à la prison de la Santé
- C. dans les travées de l'assemblée nationale
- D. à la mairie de New York

QUI A DIT ?

J'ai réussi à déléguer le merch à mes parents. C'est vraiment des retraités qui sont nos producteurs.

- A. GrandMa's Ashes
- B. Absence of Colours
- C. McLusky
- D. Kanine

Un titre devrait d'ailleurs apparaître dans un film assez important, mais je ne veux pas porter la poisse.

- A. Absence of Colours
- B. GrandMa's Ashes
- C. Kanine
- D. McLusky

Ce jour-là où j'ai mis les pieds sur cette scène, c'est devenu tout de suite comme ma maison, c'était une évidence.

- A. Troy Von Balthazar
- B. McLusky
- C. Astrid SS
- D. Manu Lanvin

Je n'aime pas le mariage entre efficacité et créativité, je trouve que ça gâche tout. Il y a beaucoup de groupes qui sortent des tubes super efficaces, mais ça ne m'intéresse pas trop...

- A. Kanine
- B. Astrid SS
- C. McLusky
- D. Absence of Colours



MCLUSKY

C'EST PEU DIRE QUE LE RETOUR DE MCLUSKY ÉTAIT ATTENDU. VINGT ANS APRÈS AVOIR MIS LE FEU AUX POUDRES DE LA SCÈNE NOISE ET POST-PUNK BRITANNIQUE, LE TRIO GALLOIS REVIENT DÉFENDRE UN NOUVEL ALBUM AU TITRE À LA FOIS PROVOCANT ET LUCIDE : THE WORLD IS STILL HERE, AND SO ARE WE. LE TRIO EST REVENU À PARIS EN OCTOBRE, CETTE FOIS À PETIT BAIN, ET S'EST PRÊTÉ AU JEU DES QUESTIONS, PAR L'INTERMÉDIAIRE D'UN ANDREW FALKOUS (CHANT / GUITARE) QUI N'A PAS LA LANGUE DANS SA POCHE.

Vingt ans après l'annonce de votre séparation, que représente ce nouvel album pour toi ?

D'un point de vue purement personnel, je m'en fous un peu de tous ces trucs d'anniversaires, d'événements marquants... Au plus profond de moi, je suis quelqu'un d'intensément sentimental, donc tu penses bien que m'attarder sur ce genre de choses, même une seconde, me dévasterait. Ce nouvel album était vraiment agréable à enregistrer, ça nous a permis d'aller dans un nouvel endroit pour le faire (NDLR : le groupe avait enregistré ces deux précédents chez Steve Albini à Chicago), et puis je suis ravi que les gens le prennent assez au sérieux pour l'acheter.

Le titre de l'album est frappant. Pourquoi The world is still here, and so are we ?

Parce que les deux choses sont vraies. Et puis, le sens peut changer selon le ton qu'on lui donne. Est-ce une bonne chose ? Une menace ? Ou juste un constat ? Allez savoir...

Y a-t-il des idées de chansons de l'époque ou de vieilles démos que vous avez ressorties pour ce disque ?

Non, c'est que du neuf. De toute façon, trop de temps était passé depuis notre séparation. Il y aurait fallu que je crédite quatre générations de cellules mortes.

En quoi le processus d'enregistrement a-t-il été différent par rapport au début des années 2000 ?

C'est à peu de choses près la même chose : mettre une bonne ambiance dans le studio, jouer

le morceau puis le réécouter. Il y a aujourd'hui beaucoup plus de possibilités de retoucher, d'éditer le morceau. C'est tentant de déplacer très légèrement un coup de grosse caisse qui n'est pas tombé au bon moment, mais, au fond, c'est inutile. On préfère refaire les prises jusqu'à ce qu'on tienne la bonne. C'est un plaisir de jouer le même morceau plusieurs fois. Le studio, c'est toujours un super moment pour nous. Ah si ! Il y a une différence que je réalise en direct juste pour toi, c'est qu'on fait le mix à distance désormais.

Quel a été le morceau le plus difficile à terminer sur l'album ?

Je ne me souviens pas que l'un d'eux ait été difficile à finir. Toute chanson compliquée à terminer est laissée sur le bord de la route, elle se démerde toute seule pour rentrer... et du coup, ne finit jamais sur le disque.

La paternité a-t-elle changé votre manière d'écrire ?

Non, je ne crois pas. Peut-être que je suis juste un peu plus concentré sur mon planning, mais c'est toujours le même bazar. C'est chouette quand elle danse sur un morceau, cela dit. C'est un bon indicateur que quelque chose fonctionne.

McLusky n'a jamais vraiment appartenu à une scène ou un mouvement précis, c'est punk, indie, rock... Est-ce que vous voyez cela aujourd'hui comme une force ?

Oui, aujourd'hui c'est certain, mais j'essaie de ne pas trop le revendiquer.

Dans le morceau «People person», vous chantez que vous n'êtes pas sociable. Pourtant, vous passez votre vie sur scène devant des foules. N'est-ce pas contradictoire ?

Ah, mais je pense que je suis sociable. Le narrateur de la chanson n'est pas forcément moi...

Et ces phrases en français qu'on peut entendre, «Oh mon ami, oh cher amour» ? C'est ironique ou il y a un autre sens ?

Les phrases en français ? Il n'y aucune réflexion là-dedans ou de choses à comprendre, c'est juste un flot de mots balancés comme ça. J'imagine que c'est à la fois sarcastique et sincère... Désolé si ma réponse a l'air de ne pas en être une !

Vous sentez-vous proche de certains groupes actuels ?

Il y a plein de bons trucs qui tournent, mais ils sont presque tous bien plus jeunes que nous. Je peux citer Thank, USA Nails, Ganser, Twine, Sugarhorse, etc...

L'humour est-il toujours votre arme secrète sur scène ?

Je pense que ce sont les chansons, mais c'est vrai que c'est sympa de parler un peu au public. La magie opère entre nous.

Que peuvent attendre les fans des prochains concerts européens ?

Un engagement furieux, sans rappels !

Aimez-vous toujours autant jouer des morceaux plus anciens comme «To hell with good intentions» (2002) que les nouveaux ?

Oui ! Surtout qu'ils sont trop faciles à jouer. On n'a pas donné assez de concerts au fil des années pour qu'on en arrive à jouer en mode pilote automatique. Recontacte-moi dans 300 shows, je te dirai peut-être autre chose.

Une chance de vous voir jouer un album entier en concert ?

Si on nous file beaucoup d'argent, pourquoi pas. Mais, honnêtement, je préfère des sets qui sont vraiment pensés pour le live, c'est bien mieux, surtout pour un groupe comme le nôtre. Rien de tel que de jouer des morceaux brut de décoffrage dans un ordre qui fonctionne bien pour le public.

Vous évoquez la nostalgie comme une force et un risque. Comment éviter de devenir «juste un groupe de reformation» ?

Lance les dés. Certaines personnes ne passeront jamais à autre chose, et je ne peux pas trop les blâmer.

Comment voyez-vous le rôle d'un label comme Ipecac en 2025 par rapport à l'époque d'avant ?

Honnêtement, je n'y pense pas. Je suis juste content qu'ils soient là, et qu'ils soient formidables.

Si les réseaux sociaux disparaissaient demain, ce serait un soulagement ou un problème ?

Un énorme soulagement. C'est trop facile de croire que chaque personne sur Terre a complètement perdu la tête.

Le clip de «Chekhov's guns» vous a sorti de





votre zone de confort. D'autres idées de vidéos sont à venir ? Y a-t-il un jeu de mots avec Chekov de Star Trek et le principe du «fusil de Tchekhov» ?

Je laisse les idées de clips à Remy, qui bosse avec nous. Son cerveau fonctionne sur des ondes vidéo (si elles existent). Le seul Tchekhov référencé dans «Chekhov's guns», c'est Anton Tchekhov. C'est le genre de référence que je glisse pour tenter désespérément de me faire passer pour un intellectuel.

Pensez-vous que votre musique puisse se prêter aux bandes originales de films ou de séries ?

Oui, carrément. «People person» devrait d'ailleurs apparaître dans un film assez important, mais je ne veux pas porter la poisse.

Si vous pouviez revivre un concert de McLusky, lequel serait-ce ?

Sans hésiter, le tout premier. À l'époque, je n'aurais pas porté ce T-shirt jaune pétant, bien qu'on s'amusait davantage.

Quelles paroles du nouvel album résume le mieux où en est le groupe aujourd'hui ?

Je ne trouve pas une seule ligne, désolé. «You own your own mistakes but not your back catalogue» est plutôt pas mal, mais comme j'en suis au point où je possède réellement mon propre catalogue, ce n'est peut-être plus très exact.

Enfin, si McLusky était une boisson en 2025, ce serait quoi ?

On serait du whisky fortifié en vitamines et en fer. Si tu nous bois au bon moment, tu t'envoles, à un autre moment, tu dors direct. Oui, on interagit avec les autres médicaments.

Merci à Rosie et Lauren (Rarely Unable).

■ JC Forestier
Photos : JC Forestier



MCLUSKY

PETIT BAIN, PARIS



QUELLE BELLE IDÉE DE PROGRAMMER, LE MÊME SOIR ET AU MÊME ENDROIT, LES GALLOIS DE MCLUSKY (DE RETOUR AVEC UN NOUVEL ALBUM APRÈS UNE LONGUE SÉPARATION) ET NOS FRENCHY DE GÂTECHIEU (QUI, EUX AUSSI, NE TOURNENT PLUS BEAUCOUP). UNE IDÉE PAS SI SAUGRENUE, PUISQUE LES DEUX FORMATIONS QUASI LÉGENDAIRES PARTAGENT BIEN DES INFLUENCES EN COMMUN COMME FUGAZI, SHELLAC OU ENCORE THE JESUS LIZARD. ET QUOI DE MIEUX QUE DE VIVRE ÇA AVEC QUELQUES BONS POTES DU W-FENEC AVIDES DE DÉCIBELS, DE CHALEUR ET DE MOUVEMENTS DE FOULE ? ON VOUS RACONTE CETTE SOIRÉE IDÉALE.



Marshall

Marshall

GRAND / TALL
PETIT / SMALL

BAIN

Le RDV est pris avec JC, notre photographe, un peu avant l'ouverture des portes, pour faire une rapide session photo avec McLusky. Le temps d'échanger quelques amabilités et déjà fusent diverses plaisanteries («L'autre jour, certains ont cru qu'on était un groupe de rap... MC Lusky !!! Ahaha !»). Rien d'étonnant venant de Falco, un frontman gouailleur, prompt à la vanne comme à l'anecdote, ce qu'il confirmera brillamment quelques heures plus tard sur scène. Le trio joue le jeu des photos sans broncher, efficace et détendu, pour notre plus grand plaisir. Après avoir feuilleté avec enthousiasme la production fraîche sur l'écran du boîtier reflex de JC, nous descendons dans la salle flottante, prenons un godet de bière, et nous installons aux premières loges. Guillaume Circus nous rejoint peu après avec quelques exemplaires de la saison 4 du fanzine Huguigui les bons tuyaux sous le coude [merci encore pour le cadeau, mec !], on balaie l'actu devant les Gâtechien qui sont déjà en

place avant l'heure, achevant leurs derniers réglages et prêts à envoyer le son.

Faut-il encore présenter le duo basse-batterie poitevin-charentais Gâtechien ? D'un côté, Laurent Paradot (Headcases, Epiq, Captain Parade, Balboa to Bilbao) avec son jeu de basse excentrique, de l'autre, le furieux batteur Florian Belaud (Gina Artworth). Près de 25 ans de mariage au compteur et 5 enfants (et quelques demi-frères et sœurs) dont l'excellent 4 produit par Ted Niceley (Fugazi, Noir Désir, Girls Against Boys...), et toujours aussi doués dans ce qu'ils font, à savoir un savant mélange unique de noise-rock corrosif, d'indie rock décalé, de post-hardcore vivace, et d'autres trucs avec plein de malice vocale et instrumentale. Visiblement très heureux et touchés de jouer en première partie de McLusky (on les comprend !), les Gâtechien ne cherchent pas à faire dans la démonstration, même si certains pourraient se permettre de le pen-







ser tant son bassiste est impressionnant de maîtrise (le jeu nerveux du batteur, à l'opposé, reste très classique) en explorant un spectre de mélodies et de tonalités assez larges dans sa palette sonore. On pense en premier lieu à «Pompignac», joué assis pour l'occasion. Laurent doit probablement compenser à lui seul le «manque» de musiciens (au minimum un guitariste, par exemple). Ce soir, le duo nous sert quelques classiques comme «Faux départ», en insistant pas mal sur le répertoire de 5, sorti en 2011, et occultant les morceaux de ses premiers disques. Pas tout à fait illogique vu le temps consacré à leur prestation scénique qui a fait, tout du long, preuve de robustesse avec une pointe d'humour non dissimulée. Les ayant vu une paire de fois, on n'en a jamais réellement douté, on est juste rassurés de les voir encore bons ce soir.

Les stars de la soirée restent toutefois les membres de McLusky. Bien qu'ils n'aient jamais obtenu la reconnaissance méritée au regard de la qualité de leurs œuvres (que foutent-ils sérieusement à Petit Bain en 2025 ?), ils sont attendus de pied ferme (y'a du monde !) par les fans de la première heure et visiblement par une nouvelle génération qui a dû apprécier leur nouvel album, *The world is still here and so are we*. Ils reviennent dans la capitale un an après un concert au Point Éphémère qui, selon Circus, était tout bonnement excellent. Placé tout devant, on s'attendait à un champ de bataille. Ce fut le cas, et les Gallois l'ont provoqué puisque sans introduction, ils balancent coup sur coup leurs quatre putains de tubes intergalactiques : «Light-sabre cocksucking blues», «Without MSG I am nothing», «Collagen rock» et «What we've learned». L'univers est indescriptible, le public est déchaîné comme jamais, bouge dans tous les sens, les premiers coups sont donnés, on est écrasés sur les retours tout en résistant comme on peut pour ne pas trop s'éloigner de la scène dans une chaleur moite qui commence sérieusement à s'installer. Devant nous se tient Damien, un colosse roux gaucher qui tient sa basse de droitier avec ferveur (à l'envers, donc) et balance ses riffs avec ferveur. Il la troquera parfois avec la guitare de Falco, et n'hésitera pas à aller chanonner

dans le public avec une fan sur les épaules. Il indiquera l'avoir fait car étant en tournée, il n'avait pas le temps d'aller à la salle... ça vous montre le niveau des garnements. Falco fait du Falco, avec sa verve en voix de canard et son casque anti-bruit sur la tête, il plaisante régulièrement avec le public avec plus ou moins de succès (j'ai particulièrement bien aimé à la fin le «Il nous reste non pas deux mais trois chansons à vous jouer, et ce n'est pas un cadeau qu'on vous fait, j'ai juste oublié de l'intégrer dans la setlist. Du coup, je me souvenais plus qu'on la jouait»). Finalement, le seul discret de l'équipe est le batteur qui, derrière son panneau en plexiglas, se contente de donner le juste rythme à chacune des folies instrumentales que nous servent le groupe ce soir, à savoir surtout celles issues de McLusky do Dallas et le petit dernier en date. Le trio nous fera même l'honneur de nous présenter un nouveau titre nommé «Computer», avant de terminer avec la sauvage «Whoyouknow» et les ondes noisy et indisciplinées de «To hell with good intentions». En un peu plus d'une heure, McLusky a tout donné et ne reviendra plus sur scène. Peu importe, rappel ou pas, les Gallois ont mis tout le monde d'accord. Et pour un lundi soir, la dose était parfaite.

Merci à Lauren (Rarely Unable).

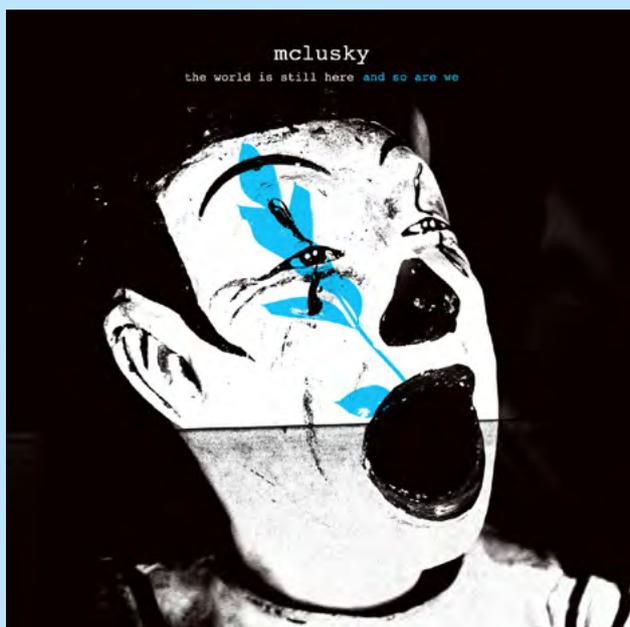
■ Ted
Photos : JC Forestier



MCLUSKY



MCLUSKY



MCLUSKY

THE WORLD IS STILL HERE AND SO ARE WE

(Ipecac Recordings)

« Le monde est toujours là et nous aussi », nous préviennent les Gallois de McLusky, venus raviver la flamme discographique laissée vacillante depuis 2004 et *The difference between me and you is that I'm not on fire*. On notera une certaine constante dans le goût des titres à rallonge, et du sarcasme, véritable marque de fabrique du guitariste/chanteur Andrew Falkous, aka Falco, qui n'avait pour autant nullement disparu de la scène, fort de 5 (bons) albums avec *Future Of The Left* entre 2007 et 2016, mais aussi avec *Christian Fitness*... Bref, le gars n'arrête jamais et comme le futur de la gauche n'est pas des plus reluisants, c'est donc McLusky qui était ressorti épisodiquement du placard à partir de 2014-2015. Pour des concerts dans un premier temps, où Falco s'était entouré de Jack Egglestone (dernier batteur en date, qui l'avait aussi accompagné dans *FOTL*) et Damien Sayell (à la basse et en co-chanteur), et ce qui devait arriver, arriva : l'envie de composer des nouveaux morceaux. Après avoir un peu teasé et sorti un premier EP en 2023, voilà donc qu'a déboulé en mai ce quatrième album, chez Ipecac Recordings (label de Mike Patton).

Sans trop de surprise, Falco et sa bande reprennent les choses là où ils les avaient laissées plus de vingt ans auparavant, avec un rock noisy

empruntant au meilleur des Pixies, Fugazi, Nirvana, The Jesus Lizard... Frappe à la fois lourde et sèche à la batterie, basse entraînante ronde et groovy, guitare cisailée par des riffs tranchants («*The digger you deep*»), chant quelque peu nasillard et criard («*Cops and coppers*») ou diablement sexy quand c'est Damien qui s'en charge («*The battle of Los Angelsea*»), on reste en terrain connu. Et miné quand le groupe lance des brûlots plus punks («*Kafka-esque novelist Franz Kafka*», «*Unpopular parts of a pig*»), avec toujours cette alliance de finesse et d'humour acerbe dans les titres et les textes (attention à ne pas se prendre un procès par Laurent Nunez pour «*Hate the polis*»). Ils ont beau alterner les ambiances, les tempos, ils réussissent à nous mettre constamment en tension («*Way of the exploding dickhead*», «*People person*», «*Chekhov's guns*»), et il y a fort à parier que même si le monde s'arrêtait de tourner, ils seraient encore là. Et c'est tout ce qu'on souhaite.

■ Guillaume Circus



LES HURLEMENTS D'LEO

SIROCCO

[At(h)ome]

«Quand sa mère accoucha de Léo, c'était pour mourir aussitôt» chantaient les VRP en 1992 [Vacances prolongées]. Voilà d'où vient le nom du groupe Les Hurlements d'Leo. Mêlant chanson à texte et énergie rock, ce groupe bordelais rencontre un succès immédiat en 1998 avec son premier album : Le café des jours heureux. Quatre albums studio s'enchaînent avec sur le chemin un split remarqué avec Les Ogres de Barback sous le nom de Un air de famille. Puis c'est la pause indéterminée...

En 2011, les HDL reviennent avec un album plus rock et rageur que jamais : Bordel de luxe. Décidé à plonger dans le sombre, le groupe rend hommage à Mano Solo avec quelques copains. Dans les deux derniers albums, l'ambiance se fait plus légère dans la musique comme dans l'écriture. Ce 19 septembre, Les Hurlements d'Leo reviennent avec un neuvième album : Sirocco.

L'album démarre sur le titre «Il en faudra des soleils». Il faut à peine quelques secondes pour sentir que la nostalgie va donner le ton. Le refrain souffle l'espoir à une cause perdue ou à un ami au fond du trou. Qu'importe, Les Hurlements tapent juste dès l'entrée en matière. Pour la suite de l'opus, le vent nous amène des airs chaleureux sans se contraindre à un style en particulier. «D'autres rêves» rappelle l'écriture des débuts. En plein contraste, les refrains ont

un côté plus pop. La formation surprend davantage avec «India sunday pelouz» qui emprunte autant à l'univers hip-hop qu'à celui de la fanfare. Toujours guidé par des artistes comme Miossec, Dominic A ou Mano Solo, les musiciens ont maintenant l'avantage de la maturité. Ils font preuve d'une certaine liberté musicale et peuvent en un instant retourner sur leurs pas. Des morceaux comme «Mauvais garçons» ou «La cuisine du diable» sont plus proches de l'énergie des premiers albums. «Litanie» renoue avec le côté sombre/rock. Elle semble intimement liée à «Il en faudra des soleils» dans les paroles. «Liberté ma chérie» est une pépite. Son style manouche en fait un morceau dansant et les cuivres font tout pour fixer cette impression.

30 ans plus tard, les Bordelais peuvent encore se montrer percutants. Une tournée traversant 26 pays est en cours. Les dates françaises sont annoncées. Il y aura bien sûr la présentation de Sirocco et ses airs modernes. Il y aura aussi des classiques, plus sombres. De mon côté, je tiendrai fermement mon «Ticket pour le chaos».

■ Julien



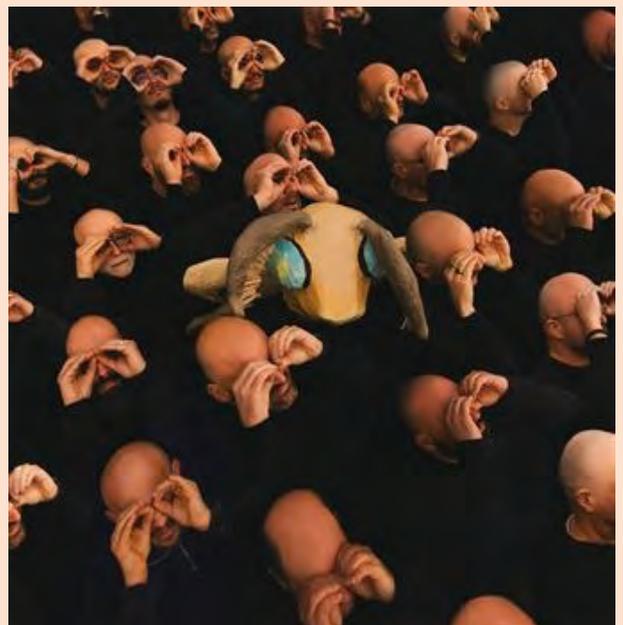
LIFEBOATS

BLOSSOM SERENADE

[Autoproduction]

Le jeune combo de Lyon mélange des inspirations hardcore à d'autres plus nu-punk pour un résultat pas trop loin d'un metalcore à roulettes ! Actifs depuis 2021, ce Blossom serenade est leur deuxième EP (deux ans après le premier), il devrait leur permettre de poursuivre leur ascension à une époque où metal lourd et mélodies se marient bien (coucou les Landmvrks) et ainsi convaincre d'autres festivals (ils sont déjà passés par le Sylak, Metal Hunting, WinteRock) et croiser d'autres groupes (ils ont déjà joué notamment avec Red Gordon, MatW, Counterparts et bientôt avec Kamizol-K et Locomuerte). Leurs morceaux sont ultra accrocheurs, certainement trop pour les puristes qui risquent d'être effrayés par la superposition de si douces harmonies à des parties screamées de haute volée («Old habits»), le quatuor flirte avec les limites (les chœurs mielleux de «Untrustful») mais si on prend en compte leur objectif principal qu'est de bien foutre le bordel et de filer le smile avec un max de gros riffs et de fun, alors on ne peut qu'adhérer au «concept» et leur trouver un sacré talent pour mixer autant les extrêmes («Way out», «Tears me out»).

■ Oli



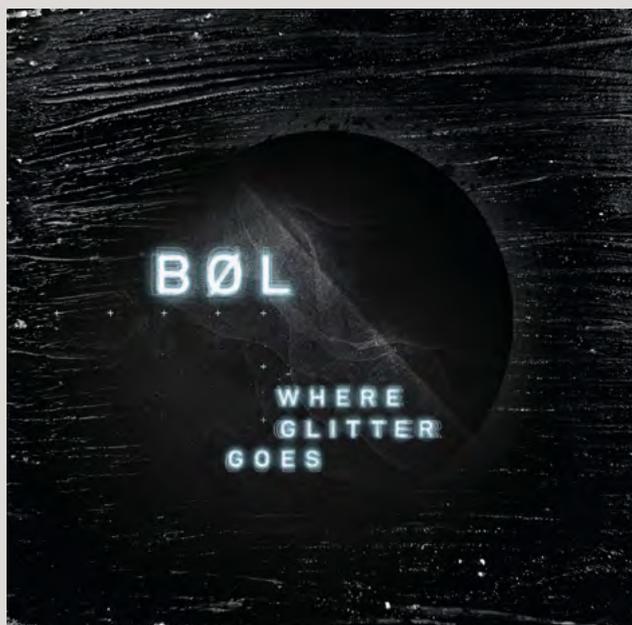
MOONBACK STAGE

ECHO PROCESS

[Autoproduction]

Alors non, il n'y a rien de particulièrement novateur dans le processus de création de cet album, ni dans l'histoire de Moonback Stage. Quatre copains d'un lycée à Tours, qui se retrouvent autour d'une même passion, musicale donc, et commencent à jouer ensemble. Ils enregistrent deux EPs, Waxy en 2020 et Jinxed en 2023. Deux productions plus tard à chercher leur voie, et voici cet Echo process, sept tracks pour cette fois-ci, afficher son identité et son style. Si la genèse est classique, le résultat est plus original. Le quatuor s'inscrit dans la lignée des quelques groupes de la côte Ouest, de Rank-0 à Lysistrata, un rock garage nerveux qui peut partir sur une mouvance un peu plus psyché quand le titre s'étire. Même si tu trouveras quelques morceaux en français, Moonback Stage chante en anglais, inonde des nappes de guitares saturées, parfois un peu noise et envoie du bon son, pas forcément novateur, mais très bien fait, et qui a le mérite de proposer quelques morceaux personnels comme «Chien méchant» ou «Timber» qui démontrent simplement que nos régions ont du talent et que Moonback Stage en est le bon exemple.

■ Eric



BØL

WHERE GLITTER GOES

(L'Antre du Drac)

BØl a sorti en mai dernier *Where glitter goes*, un premier album de 7 plages (6 officielles) instrumentales définies par leur producteur comme un mélange de transe rock et de turbo jazz. Une appellation maison qui, au premier abord, peut sembler nébuleuse. À son écoute, tout devient limpide, la musique du sextet toulousain est vis-

cérale et fait dialoguer énergie brute et expression musicale collective. Pour situer un peu le décor, imaginez un shaker dans lequel on aurait versé *La Jungle*, *Battles*, *MadMadMad*, *The Comet Is Coming*, *Ni*, et une louche de *GoGo Penguin* pour adoucir le tout. On secoue bien fort, et on obtient BØl, une formation sans frontière qui brouille avec délice les lignes entre rock, jazz, post-rock et électro organique.

Sur *Where glitter goes*, les morceaux serpentent dans une transe hypnotique où chaque instrument trouve sa place. L'ensemble est en constant mouvement et le groupe nous fait voyager dans ses labyrinthes sonores dont il est difficile de s'extirper. Cet album est aussi un appel à la scène, le terrain naturel de BØl, là où l'alchimie entre les six musiciens prend tout son sens, où les vibrations collectives sont les plus tangibles. Au fil de la découverte de cette œuvre, on comprend alors pourquoi le groupe a été distingué par le dispositif *Le Fair* l'an passé. Une reconnaissance amplement méritée pour des artistes qui ont l'air d'être convaincus que la route prise est la bonne et que désormais BØl fait du BØl. Si vous ne les connaissez pas encore et que la curiosité vous saisit, là, maintenant, ne la refusez pas et foncez écouter ce disque.

■ Ted

Photo : Tran Diep Minh Chien





MATMATAH

ACCOR ARENA, PARIS



ON NE SE PRÉSENTE PAS À BERCY SANS UN PETIT PINCEMENT AU VENTRE. POUR MATATAH, CETTE SOIRÉE DU 11 OCTOBRE 2025 MARQUAIT TRENTE ANS DE CARRIÈRE, DE CHANSONS DEVENUES HYMNES, ET DE FIDÉLITÉ SANS FAILLE À UN PUBLIC QUI LES A SUIVIS DEPUIS LES BARS DE BREST JUSQU'À CETTE ACCOR ARENA PLEINE À CRAQUER. DANS LES COULISSES, JULIEN BARNES, L'HOMME DISCRET QUI VEILLE SUR TOUT, ORCHESTRE LES DERNIERS RÉGLAGES PENDANT QUE LES GWENN HA DU S'AGITENT DÉJÀ DANS LA FOSSE.



Avant la tempête rock, la scène accueille une première partie improbable. Guillaume Meurice, Juliette Arnaud, Pierre-Emmanuel Barré et Aymeric Lompret transforment la soirée en une comédie absurde à la sauce bretonne. Meurice ouvre le bal avec une version a cappella de «Lambé an dro» et un couplet aussitôt culte : « Macron c'est un gros taré, viens donc faire un tour à Lambé ! ». Meurice de lancer « Macron, Matmatah c'est de droite, tout ce qui commence par M c'est de droite ». Juliette Arnaud rebondit aussitôt : « Meurice aussi, c'est de droite alors ? » Le ton est donné, tout le monde en prend pour son grade, même les Normands (« Ah, fallait pas venir »). Barré débarque en kilt pour chanter «Les lacs du Connemara» au nom d'une «soirée celtique», avant qu'Aymeric Lompret, en robe de mariée, ne le rejoigne pour vérifier ce qu'il porte - ou ne porte pas - dessous. Le public pleure de rire. Ce n'est plus une première partie, c'est un sketch où se mélangent Tryo, Manau, Sardou et auto-dérision à la bretonne. Et quand les quatre concluent sur une version gospel de «Les moutons», parodiant les paroles et leur sens

caché, on comprend que la salle est chauffée à blanc.

Les lumières s'éteignent, les écrans s'allument. Quelques images d'archives : Brest, 1995, quatre gamins dans un bar, bières à la main. La légende commence. Puis les accords d'«Il fait beau sur la France» résonnent, et l'Accor Arena devient un port breton. Stan, Sholl, Julien, Léo et Éric apparaissent en costume sombre, concentrés, élégants. Le son, ample et limpide depuis la fosse, résonne avec une clarté presque trop sage. Certains diront plus tard que dans les gradins, le mix manquait de relief, mais peu importe, le groupe avance, implacable. «Quelques sourires» et «La cerise» s'enchaînent, portées par une salle déjà debout. Viennent ensuite «Marée haute», «La fille du chat noir» et «Les demoiselles de Loctudy», qui installent cette ambiance à la fois mélancolique et lumineuse, entre rock ciselé et poésie du littoral. Matmatah ne joue pas la carte du folklore, ils cultivent la sincérité d'un rock nourri d'histoires humaines, de dérision et de fidélité à leurs racines. Dans la









fosse, les drapeaux noirs et blancs flottent, les verres s'entrechoquent, les bras s'enlacent. On chante chaque mot, comme si chaque refrain appartenait à tout le monde. Le groupe s'avance alors sur la scène B, plantée au cœur de la salle en avancée de scène. L'électricité retombe, les guitares deviennent acoustiques. Les cinq s'installent sur un tapis élimé - « celui des débuts, mais lavé depuis », plaisante Tristan. On passe à un autre tempo avec «Au conditionnel», «Lésine pas», et «When I get a little bit drunk». Le silence se fait quasi religieux, les balcons oscillent à la lueur des téléphones. Tristan sourit : « J'avais rêvé de la jouer à McCartney après son concert ici. J'étais un peu trop saoul... Du coup, je vous la joue à vous. » Le public éclate de rire, puis retient son souffle sur «Retour à la normale», conclusion ironique pour une parenthèse hors du temps.

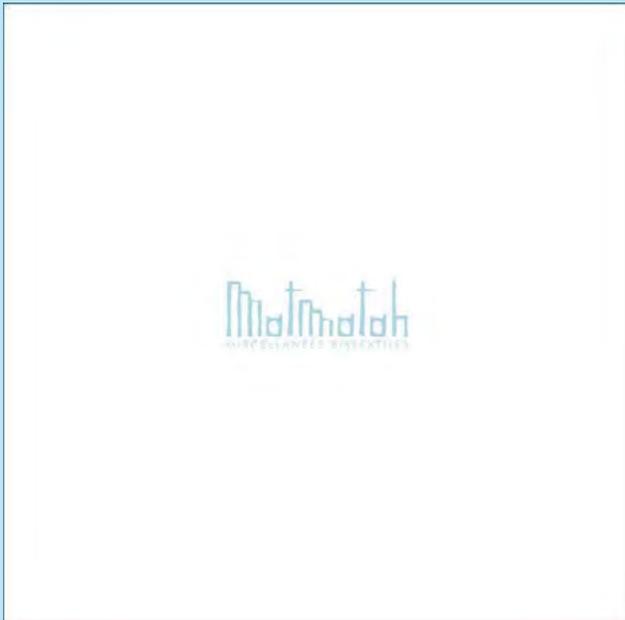
Les guitares reprennent leur fureur. Le second souffle du concert commence avec «Emma», «Crépuscule dandy», «Hypnagogia». La fosse tremble, «Brest-même» résonne comme une clameur identitaire. Et puis arrive l'inévitable : «Lambé an dro». La bombarde de David Pasquet fend l'air, soutenue par des cuivres et des cordes qui donnent au morceau une ampleur symphonique. Quinze mille personnes lèvent les bras, frappent des mains, dansent sur place. Tristan, ému, regarde la mer humaine devant lui : « Elle est née dans un salon de coloc' à Brest, cette chanson. Et regardez où elle nous a menés... ». Le groupe quitte brièvement la scène, avant de revenir pour un rappel d'anthologie. «An den coz», jouée pour la première fois depuis vingt-six ans, fait hurler de joie les fans de la première heure. «L'apologie» résonne dans l'Arena, les lumières rouges se reflétant sur des visages épuisés mais heureux. Puis vient «Le souvenir», magnifique et rare, avant le feu d'artifice final, «Les moutons», repris à l'unisson par quinze mille voix. Le refrain résonne encore quand les lumières se rallument.

Dans les gradins, dans les couloirs, dans la rue, les visages racontent la même histoire, celle d'un groupe qui a traversé trois décennies sans perdre ni son humour, ni son âme. Des parents qui dansaient sur La ouache en 1998

et leurs enfants de vingt ans qui découvrent ce soir que le rock breton, ça se danse encore. Au fond, Matmatah n'a jamais changé de cap. Leur rock n'a rien d'un produit d'appel, il est vivant, sincère, profondément ancré. Et si l'Accor Arena a vibré comme un port de Brest ce soir-là, c'est parce que ces cinq-là n'ont jamais cessé d'être des marins de scène, conscients du privilège de jouer encore, trente ans plus tard, devant un public qui ne les a jamais quittés. Trente ans, quinze mille voix et un océan de souvenirs.

Merci à Julien pour l'invitation et au groupe pour sa chaleur humaine.

■ JC Forestier
Photos : JC Forestier



MATMATAH

MISCELLANÉES BISSEXILES

[La Ouache]

Il est des chroniques qu'on met du temps à écrire. Pas par paresse, ni par indécision, mais parce que certaines œuvres exigent de nous un effort particulier, une disponibilité rare. Miscellanées bissextiles de Matmatah appartient à cette catégorie d'albums qui ne se livrent pas en une écoute - ni en une soirée. J'ai d'ailleurs mis presque autant de temps à en venir à bout de cette chronique qu'eux à composer ce double album. C'est dire.

Quand le disque est sorti, j'ai d'abord écouté par fragments. Une plage par-ci, deux par-là. Et puis j'ai décroché. Non pas parce que c'était mauvais - au contraire - mais parce qu'il y avait trop à prendre d'un coup. Deux disques, quatorze morceaux, dix-neuf minutes d'ouverture («Erlenmeyer» !), des éclats bretons, des harmonies pop, des fulgurances progressives. C'est un album d'ampleur, presque érudit, qui demande d'y revenir avec patience, comme on replonge dans un livre dont on aurait d'abord survolé les chapitres.

Et puis, il y a eu le concert des trente ans, à l'Accor Arena. Un moment suspendu, une célébration sans nostalgie. Là, quelque chose s'est réordonné : les morceaux que j'avais trouvés épars se sont soudain reliés, comme si la scène faisait office de fil conducteur invisible. «Trenkenn fisel» est devenu un vertige instrumental, «La posologie» un clin d'œil malicieux, et

«Erlenmeyer», avec sa lente montée, a pris tout son sens : un voyage collectif. En les voyant rejouer ces titres avec autant de plaisir que de précision, j'ai compris que Miscellanées bissextiles n'était pas seulement un album, mais une somme. Une respiration après vingt-cinq ans de route, une manière pour Matmatah de condenser toutes leurs vies musicales : la ferveur brestoïse des débuts, la pause, la reformation, la maturité. C'est un disque de musiciens qui savent d'où ils viennent, mais refusent de tourner en rond.

Écrire cette chronique m'aura pris des semaines, et c'est très bien ainsi. Parce qu'il fallait du temps pour digérer un album qui en contient tant. Parce que les miscellanées, par définition, ne se résument pas. Et parce qu'il fallait sans doute passer par la scène, sentir le public reprendre «Brest-même» en chœur, pour saisir toute la cohérence de ce grand désordre. Matmatah signe ici un disque exigeant, généreux, multiple - à leur image. Un album blanc, peut-être, mais d'un blanc lumineux : celui du papier qu'on noircit encore, trente ans plus tard, parce qu'il reste tant à dire. Qu'il est bon de vieillir avec vous Matmatah.

■ JC Forestier



ÉLIE ZOÉ

SHIFTING FORMS

[Humus Records]

C'est avec ce *Shifting forms* que je découvre Élie Zoé, artiste pourtant prolifique avec plusieurs albums et des centaines de concerts à son actif. On est plutôt bien connecté avec la Suisse en général mais là, j'étais passé à côté, c'est réparé avec cet album qui a certainement une saveur particulière puisque c'est le premier sous son nouveau nom, Émilie étant devenue Élie, la voix est un peu plus rauque, mais son folk est toujours aussi délicieux.

«Formes changeantes» donc, avec un clin d'œil appuyé à son expérience personnelle au travers de plusieurs titres («*Shifting forms*», mais aussi «*Change my name*»), Élie Zoé sort d'une zone de flou et s'affirme, tant artistiquement qu'en temps qu'individu. Le chant est assuré, se veut même rassurant, sur «*Devour the sun*», il prend le pas sur la guitare, de par sa clarté et sa présence, les notes se font discrètes et viennent essentiellement renforcer la mélodie. Même quand l'ambiance est plus électrique, que le rythme se fait plus marqué («*The whole of the moon*», «*Change my name*»), c'est sa voix qui se distingue, elle ouvre une nouvelle voie à l'artiste qui en profite pour nous faire découvrir d'autres horizons dénués de ce côté cristallin qu'avait Émilie. Plus intime, on se blottit près de lui («*Pale eyes*», «*Think like a mountain*», «*How we break*»), conscient que si on s'éloigne trop, on perdra le lien qu'il tisse avec nous et cette

relation de proximité qu'il essaye d'installer avec délicatesse.

Dans cette entreprise, il n'est pas seul, accompagné par ses fidèles amis : Louis Jucker (Coilguns) qui produit, arrange et apporte ses talents d'instrumentiste, Luc Hess (Coilguns encore) qui assure la batterie et Sara Oswald (comparses de Big Eyes Trio) qui apporte son violoncelle sur un «*Dormant plants*» où les sonorités se marient admirablement. Et ce sont d'autres amis, les Young Gods, qui l'emmènent sur plusieurs dates, démontrant que folk, indus ou metal, peu importe, la bonne musique ne peut être enfermée dans une case.

Ce folk épuré pourra te rappeler d'autres artistes, en fonction du background de chacun, ils seront différents. Personnellement, j'ai pensé aux débuts de Cocoon et j'ai eu envie de réécouter *Onelinedrawing* ou *Federal*, tous ayant un sens aigu de la mélodie qui touche sans avoir besoin de tonnes d'artifices. Ce sont aussi des artistes que j'ai découverts il y a près de 20 ans et auxquels je pense encore, peu importe donc quand on fait la découverte, l'essentiel est de ne pas oublier.

■ Oli



MONKEYS ON MARS

MONKEYS ON MARS

[Mrs Red Sound]

Il y a une dizaine d'années, les routes de Mars Red Sky et Monkey3 se croisent (notamment en Allemagne) et le courant passe bien entre les musiciens qui poursuivent leurs chemins respectifs jusqu'à cette idée pas si folle : pourquoi ne pas créer un mix des groupes ? Monkeys On Mars était né !

Si c'est une belle excuse pour partir en tournée ensemble au printemps prochain et de faire la fête sur différents festoches (Rock Your Brain, Desert Fest, Westill, Motocultor...), le supercombo s'est aussi échangé pas mal de démos, ajoutant chacun leurs touches personnelles pour accoucher d'un EP qui propose un voyage pour l'espace. Seulement deux titres, mais deux fois une dizaine de minutes pour profiter de ce qu'on pouvait attendre de la fusion de ces groupes : un stoner-rock psychédélique ! Puisqu'ils évoluent dans les mêmes sphères, il n'a pas dû être difficile de s'accorder sur le projet, des séries de riffs, une idée qui doit progresser, des influences assumées et des montées lumineuses (la voix de Julien est idéale pour ça, mais «Wear the call» démontre qu'on n'a pas besoin de chant pour foutre des frissons). Au-delà de Mars Red Sky et de Monkey3 dont on retrouve forcément de grosses traces dans ce nouveau projet collaboratif (les Bordelais ont sorti un très joli Mars Red Sky & Queen Of The Meadow en 2023), le groupe dont je ressens la plus forte influence/inspira-

tion n'est pas pour me déplaire car il s'agit de Pink Floyd ! Passages instrumentaux, notes de clavier, solo de guitare déchirant (à la David Gilmour donc), le cœur de «Seasonal pyres» colle à cette définition du voyage cosmique des Anglais. L'autre morceau est plus lourd, plus fuzz, prenant davantage la direction de Mercure avec son stoner brûlant et s'éloignant ainsi du trip sur Mars proposé quelques minutes avant.

Les deux pièces se complètent et pourront assurer la liaison avec des morceaux propres à chacun des groupes qu'ils ne manqueront pas de jouer sur scène... à moins qu'ils n'aient composé ensemble de nouveaux titres d'ici là !

■ Oli



TELEMAC

TELEMAC
[M.A.D.]

Que tu sois féru de mythologie ou fan d'Ulysse 31 (si comme moi, tu as plus de 50 ans et que tu matais ce vieil animé d'un autre temps), alors le nom de Telemac te parle certainement, en qualité de fiston d'Ulysse ou du héros de ton enfance. Mais clairement, pour ce qui concerne la sortie de ce premier EP éponyme, eh bien on fera peut-être un petit flashback de quelques décennies, mais ça sera musicalement. Car avec le quatuor montpelliérain qui se cache derrière Telemac, on va plonger dans le new wave pop rock de la fin des seventies. Mélanie à la batterie, Vincent et Karim à la guitare et Seb au chant, proposent 6 tracks limpides, mélodiques, sympathiques. Comme le morceau introductif «Firefly», à la petite mélodie mélancolique imparable ; comme le plus enjoué «A bit of blue sky» qui titille les sixties ; comme «through my love» qui ressort les claviers Korg ou «Follow the sun» qui te filent ta dose de psyché ; ou «Motherland» qui part en new wave débridée et enivrante... Telemac a l'art de faire concis et varié, dans un premier essai où se retrouvent les sonorités d'il y a quelques décennies, en ressortant les sons de guitare, les claviers et le chant qui vont bien, et qui font du bien.

■ Eric



POSTE 942

#CHALEURHUMAINE
[Autoproduction]

Poste 942 est habitué aux changements de line-up, mais le groupe en a connu un plus important que les autres avec l'arrivée de Virginie qui apporte une voix féminine et des textes en français, de quoi largement modifier le style du combo qui sonne un peu moins «desert rock crasseux» et plus «hard rock délicat». Les Sudistes envoient toujours de gros riffs, quelques solos et des rythmiques bien groovy, mais dans l'ensemble, le son est plus «propre», la voix claire adoucit l'ensemble et comme on fait le même constat sur la piste instrumentale («The freaks come out at night»), il ne s'agit pas uniquement de cet aspect plus harmonieux, c'est une véritable évolution. Un peu passe-partout sur quelques titres, le groupe se fait remarquer quand il s'essaye à d'autres ambiances comme «Le diable au corps» notamment avec ses sonorités très ricaines (banjo, harmonica, lap steel), ou «Le lac» avec son relief et son double chant, ou encore «Fada fighters» avec ses ruptures. Le combo vient de participer à un tribute à Kyuss en reprenant «Demon cleaner» avec le retour du gras, dans quelle direction poursuivra-t-il ses aventures ? L'avenir nous le dira car Poste 942 est de nouveau à la recherche de quelqu'un pour prendre le micro, mais aussi les baguettes...

■ Oli

MUSCADEATH

VALLET, PETITE BOURGADE LIGÉRIENNE ENTOURÉE DE VIGNES. CAPITALE DU MUSCADET, VIN LÉGENDAIRE DE LA LOIRE-ATLANTIQUE QUI ACCOMPAGNE SOUVENT L'APÉRO LOCAL ET LES HUITRES. CEPENDANT, TOUS LES ANS, CE N'EST PAS LE SPIRITUEUX LOCAL QUI EST MIS À L'HONNEUR, MAIS LE BLACK ET LE DEATH METAL AVEC LE MUSCADEATH. AUTANT DIRE QUE L'ON N'EST PAS DANS UN FESTIVAL GRAND PUBLIC. ET AVEC LE TEMPS, CE FESTIVAL EST DEVENU UN INCONTOURNABLE DE LA SCÈNE AUTANT DEATH QUE BLACK, C'EST TELLEMENT VRAI QUE LES STANDS DE MERCH ET LE PUBLIC SONT LARGEMENT RENOUEVÉS ENTRE LES DEUX SOIRS. ON EST DONC ICI, NOYÉ AU MILIEU D'UNE FOULE D'ADEPTES INCONDITIONNELS DES DEUX GENRES MUSICAUX MIS À L'HONNEUR.

Le site a tout ce qu'il faut pour te faire vivre un moment agréable. Des bars intérieurs et extérieurs, de quoi manger, avec des tables en nombres et sous tentes pour éviter de se retrouver sous le déluge des pluies fréquentes à cette période de l'année, et une salle, parfaitement sonorisée et éclairée. Si l'on rajoute le lieu dédié aux exposants pour les amateurs de vinyles, tee-shirts et babioles estampillés metal, ainsi que le merch artistes, tout est réuni pour vivre un moment parfait de fureur et de noirceur. Le premier soir se présente sous le signe du black metal. Comme toujours, la pro-

grammation est de qualité avec des artistes confirmés et des étoiles montantes. C'est ainsi que Belphegor, mastodonte made in Autriche de cette scène musicale, s'est retrouvé à asperger son auditoire de son black metal anti-clérical. C'est un show puissant, sombre et ténébreux qui a ravi l'assemblée. On n'en attendait pas moins de la part de la tête d'affiche.

L'intérêt des festivals n'est cependant que rarement dans les têtes d'affiches, dont on ne doute pas de la qualité du show, et que



USQUAM





DEATHCODE SOCIETY

l'on vient voir les yeux fermés et les oreilles grandes ouvertes. En effet, un festival, c'est avant tout des découvertes. C'est ainsi que nous avons pu apprécier quelques prestations particulièrement marquantes de jeunes groupes qui méritent une attention particulière. Personnellement, deux groupes sont sortis du lot lors de cette soirée. Tout d'abord Versatile (interviewé dans notre hors-série de

cet été). Les Suisses confirment leur statut d'étoiles montantes de la scène black avec leur touche indus qui fait mouche. À chaque prestation, on ne peut que constater l'engouement du public pour ce style black-indus tout nouveau qui apporte de la fraîcheur à la scène. Il transporte sans problème le public dans leur dystopie post-apocalyptique. Les interactions entre les musiciens et l'audience sont nom-



BELPHEGOR



breuses et donnent de la vie à leur show qui est déjà, sans cela, dynamique et très ténébreux. L'ambiance de violence et de destruction de leur univers accapare le pit, le retourne, le transcende. On vit le moment avec intensité.

Le deuxième groupe qui nous a marqué, c'est Usquam. La jeune formation parisienne joue un black metal mélo qui s'affranchit des bar-

rières et des codes du genre. On ressent toute la richesse de leurs inspirations dans la musique qu'elle nous délivre. La frontwoman nous a fait l'étalage de ses qualités vocales, alternant avec brio entre chant clair et scream ténébreux. Usquam est là pour s'imposer avec une identité musicale forte et originale qui est rafraichissante dans un monde où les sorties sont nombreuses, souvent de qualité, mais ra-



rement originales. Je vous conseille leur premier album que nous avons chroniqué dans le mag #64. La soirée est complétée par Villes Ardentes, Death Code Society et Asagraum. Ces groupes permettent un voyage très varié dans la galaxie black metal et laisse entrevoir pour les néophytes, toute la richesse et la multiplicité musicale qu'offre le genre.

Le samedi, place à un autre univers. Le death metal investit le territoire. Il vient même en force avec toute la violence brute qu'impose le genre. C'est pas moins de neuf groupes qui se retrouvent au programme avec la présence de quelques légendes du genre. À commencer par Massacra, qui a fait saigner les oreilles des fans de 1986 à 1997, le groupe francilien est de retour avec l'appellation Massacra Legacy. Bon ok, le line-up a pas mal changé. D'ailleurs, ce changement de musiciens est plutôt bien accueilli, vu le caractère plus que controversé de certains des anciens membres dont l'attitude sur scène laissait plus qu'à désirer. Le groupe ne se considère ni comme une reformation ni comme un tribut, mais comme un revival basé sur les trois premiers albums. Leur set était d'une incroyable puissance. La foule était hystérique et des baffes ont volé



de manière gratuite et douloureuse dans le pit. Un joyeux chaos qui a su rester dans la maîtrise, mais tout juste. Ceci dit, l'ambiance de dingue qui régnait à ce moment là n'était pas un hasard. Avant Massacra Legacy, c'est Kanine qui a fait son set. Seul groupe de deathcore de la programmation, les Alsaciens ont





complètement ravagé la salle. Le public est complètement rentré dans l'ambiance et la fureur cathartique du quatuor. Le deathcore est souvent critiqué et même boudé par les fans de death de la première heure. On aurait pu s'attendre à une ambiance au mieux passive, voire hostile de la part d'un public pur fan de death. Eh bien que nenni ! Ça été une explosion de violence, le pit a moshé avec énergie. Kanine a assommé le festival à coups de bass drops puissants et de breaks ravageurs sous la présence solaire et énergique de leur frontman Jason. Un super concert qui s'est fini avec la prise d'assaut de leur stand de merch.

Lors de cette soirée, on a aussi été conquis et convaincus par les sets de South Of Hell et Devangelic. South Of Hell, groupe originaire de Savoie, nous propose un death metal solidement ancré dans les classiques du genre, mais qui n'hésite pas à apporter des notes plus moderne avec une thématique basée sur l'écologie, la nature et la spiritualité. Devangelic, groupe de brutal death italien, développe un son brutal, presque primal, riche de blasts et de riffs assassins. Un joli moment qui s'appuie sur les valeurs sur du genre. Les autres groupes de l'affiches ne sont pas en reste. Tous ont contribué à faire de cette soirée un moment fort de la scène death et un rendez vous incontournable pour les fans du genre. C'est l'esprit plein d'images et de sons, le corps meurtri et vidé, que la foule finit le dernier concert et quitte la soirée, vidée, pour retrouver un lit et une belle nuit de sommeil tant désirée et méritée après ce cathartique déferlement de violence bon enfant.

Merci à toute l'équipe du Muscadeath pour son accueil et à Alex Saba de M&O Music pour son formidable travail.

■ Nolive
Photos : Nolive









KANINE

NOUS AVONS PROFITÉ DE LA VENUE DE KANINE, QUATUOR DE DEATHCORE ALSACIEN, AU MUSCADEATH POUR LES RENCONTRER. COMPOSÉ D'ALEXANDRE À LA GUITARE, JASON AU CHANT, YANNICK À LA BATTERIE ET LUCAS À LA BASSE, CE QUATUOR A AUSSI DEUX AUTRES ACTEURS DE L'OMBRE, FLO ET GAB, QUI SONT DES ROUAGES ESSENTIELS DANS LA COMPOSITION DE LEUR MORCEAUX. LE GROUPE PERCE PLUTÔT BIEN OUTRE-ATLANTIQUE, LA MOITIÉ DE SES ÉCOUTES EN STREAMING ET SES VENTES DE MERCH ÉTANT RÉALISÉE LÀ-BAS. LEUR DEATHCORE TROISIÈME VAGUE, DÉCOMPLEXÉ ET LIBRE DE TOUT DIKTAT DE GENRE, LEURS INFLUENCES MULTIPLES ET LA FOLLE ÉNERGIE QU'ILS PRODUISENT, A SOULEVÉ CHEZ NOUS PLUSIEURS QUESTIONS QUE VOICI.



Donc Kanine, c'est un groupe de deathcore made in Strasbourg...

Alexandre [guitariste] : Made in Strasbourg, effectivement. Pur produit alsacien, sauf notre batteur qui vient de Metz !

Yannick [batterie] : À l'époque, c'était une seule région.

Vous existez depuis quand ?

Alexandre : 2020, c'est la création du groupe. 2022, le premier album. Un deuxième album est en préparation, il arrive bientôt, début 2026.

Vous faites du deathcore, quelles sont vos sources d'inspiration ?

Jason [chant] : Extermination Dismemberment. Pour les bass drops, et tout ce qui est deathcore, à l'ancienne, Losing Destruction. Un peu de Paleface Swiss aussi, on est de gros fans de Fear & dagger.

Alexandre : Après, la direction artistique qu'ils ont prise maintenant est très propre. C'est moins notre came, du coup.

J'ai trouvé, qu'au niveau du chant, il y a pas mal d'inspirations comme Duer de Shadow Of Intent, un petit peu de Phil Bossman aussi en termes d'attitude sur scène. Ça m'évoque également Aaron de Ten56., on sent les influences de Knocked Loose avec les beatdowns...

Jason : Phil Bossman ? C'est un gros bonhomme ça. Knocked Loose, c'est très fort aussi. Mais, oui, c'est un peu ce qu'on écoute finalement. On essaie de varier.

Vous êtes de cette nouvelle génération de jeunes groupes qui prennent des influences un peu de partout, qui n'hésitent pas à mélanger tout ce qu'ils aiment. Vous cassez les codes du genre !

Alexandre : On essaie. Il y a une chanson dans le prochain album qui casse tous les codes. Il y a zéro clean, rien du tout, juste du low-fi dedans. Parce qu'on reste quand même loin de la première génération de deathcore. On a une nouvelle chanson assez basique, mais avec un mix d'aujourd'hui. Parce que les mix de l'époque, c'était vraiment sur des graphes pas nettoyés, il y avait pas trop de profondeur. Ça marchait très bien. On essaie aujourd'hui de récupérer un peu ce qu'on appelle la «Myspace era» dans le deathcore. C'est vraiment toute l'époque All Shall Perish, tous ces trucs-là vraiment anciens, Carnifex aussi. On a kiffé, mais 2025 oblige, tu fais avec ce que tu as aujourd'hui, notamment des drums qui vont beaucoup trop vite avec un robot à la place des pieds. Merci à Yannick, notre batteur.

C'était votre première date dans l'Ouest ? Ou il y en a eu d'autres auparavant ?

Alexandre : On a fait le Baillarock Festival à Poitiers. On a joué à Tours, vers Rennes aussi, avec le Licorne Fest. On a fait deux fois Rennes. Et maintenant, c'est ici. Je suis très très content.

Vous avez pas mal tourné à l'étranger, en Allemagne, en Angleterre, en Italie aussi...

Jason : Et en Espagne. Et là, on repart, partout en France.

Une question qu'on aime bien poser aux groupes qui tournent : votre meilleur souvenir de concert ?

Alexandre : Pour moi, le Baillarock Festival, c'était vraiment... énérvé ! Sinon, le Rotten Rock Fest, la salle était vraiment bien foutue et le son était vraiment énérvé, c'était dans un grand bunker. Même moi, j'étais vraiment choqué de la puissance du truc. Les gens sont venus à la fin du live en nous disant que c'était totalement ouf. Les subs ont tout détruit, c'était une sacré expérience indescriptible. Vu qu'on a un amour des bass drops, il y en a encore plus dans les titres qui vont arriver. C'est le thème de la chanson «808» qui est sortie

il y a quelque temps maintenant. Il y avait 25 bass drop à l'intérieur. Là, on a fini une chanson il n'y a pas longtemps, elle en a 24, un de moins. On commence à les compter...

Le pire souvenir ?

Alexandre : C'était en novembre dernier, il faisait tellement froid. Ils avaient allumé des brûleurs au fuel, j'ai cru que j'allais crever tellement ça sentait le réservoir d'essence. Après, on a joué plusieurs fois là-bas, c'était quand même très bien.

Jason : Cette fois-ci, il faisait trop froid, j'avoue que c'était dur. Même mon module, il ne marchait pas.

Alexandre : Et l'Italie, il faisait 37 degrés. 37 degrés à l'ombre, mais dans la salle, il faisait 1 milliard. C'était dur, mais c'était cool. Dans les deux cas, tu donnes 100%, 120% et tu casses tout. Tu fais le travail, quoi qu'il arrive.

Au niveau du chant, ça part à la fois dans le scream vraiment bas et des aiguës, mais aussi du growl plus gros, plus rond. C'est très intéressant et riche.

Jason : C'est ce qu'on recherche quand on enregistre. On n'est pas très monovoix. Quand on est sur une grande scène comme ça, tu es tout seul. Tu as l'impression de chanter, mais sans musique, c'est très dur. Plus c'est grand, moins tu entends les instruments, tu as cette sensation d'être tout seul.

Alexandre : Notre ingé son fait un gros travail, c'est un dingue. Il a passé toute sa vie avec des putains de consoles de mix, je pense que c'est son seul amour. Sans mentir. Il travaille à fond.

Vous êtes cinq ?

Alexandre : Six. Il y en a deux qui ne sont pas là pour des raisons de santé mentale. Le vrai problème avec eux c'est qu'ils n'arrivent pas à encaisser la route, la vie en tournée. Du coup, on fonctionne à quatre. C'est sûr que c'est mieux à cinq. On a fait l'Angleterre à cinq, mais ça a vraiment fatigué notre guitariste, qui est le créateur de tout. Il n'était pas en capacité de venir aujourd'hui. Faut faire attention à ses potes, faut faire attention à leur santé mentale, c'est très important. C'est une vie exigeante. Être sur la route et tourner comme ça, c'est long, c'est dur, surtout si tu es quelqu'un de très anxieux. Tu ne peux pas pousser les gens de la même façon. Jason était malade du COVID, en train de crever dans son lit, mais on a joué le lendemain, j'ai cru qu'il allait mourir. Mais lui, tu sais que ça va passer quoi qu'il

arrive, d'autres le vivent trop mal.

Jason : Je pense qu'il a mal vécu la tournée quand il a perdu ses fringues.

Alexandre : C'est vrai que j'ai jeté l'intégralité de l'armoire. Il y a toutes ses fringues qui ont atterri dans une poubelle à Manchester. Elles étaient dans un sac et je les ai jetées avec les autres sacs à ordures. J'en ai fait des conneries sur les tournées. Vu qu'on est en camping-car, il n'y a pas de chambre séparée. Tout le monde ensemble.... C'est parfois compliqué, mais ça fonctionne.

Niveau compo, comment vous gérez ça ?

Alexandre : Ça commence toujours avec les deux autres gratteux. Jason et moi mettons beaucoup notre nez là-dedans, et je suis avec Gab carrément tout le temps. Eux, ils composent, ils font un squelette de la batterie, une fois que ça commence à être en bonne forme, on envoie tout à Yannick qui refait sa drum comme il veut. Et après, c'est les lyrics que je bosse la plupart du temps avec Jason, mais ces derniers temps, c'est plus moi qui m'y colle. On écrit tout en anglais parce que le français, c'est trop gentil.

Il y a des petites touches de français que j'ai assez appréciées. On va en venir aux lyrics parce que je suis un petit peu comme la

grande majorité des Français, je suis une super quiche en anglais.

Alexandre : C'est très varié. «Carnage» parle de notre impact sur la planète. J'ai une vision très dystopique de tout ça. C'est le sujet qui me parle énormément, la dystopie. Je suis quelqu'un d'assez négatif sur l'avenir de l'humain sur Terre. «Counter-slam» parle de Counter-Strike. «Damage», c'est aussi moi qui ai fait les lyrics qui sont sur la santé mentale et sur la vision de soi-même. La zik, je l'ai écrite en pensant à Jason, qui est très défaitiste, très pessimiste, angoissé, zéro confiance en soi, aucune estime de soi. C'est toi-même qui te détruit. Et la suite, c'est Lucas qui a repris les paroles.

Lucas (bassiste) : Oui, on a fait «808» sur le thème des bass drops.

Jason : Là, c'est vraiment... C'est dur sur un sample. Alexandre a dû faire des paroles sur un sample. C'est vrai qu'il me donne souvent des idées de thèmes, sur lesquels j'essaie de broder. Par exemple, j'avais «808» sur les bass drops, ce qui n'était pas facile. Il y a aussi des thèmes sur la dystopie, la rage, et d'autres trucs un peu plus cons, type L'Attaque des Titans, mais remasterisée avec ... South Park. «Attack on Guinapix», c'est le prochain titre qu'on va sortir sur le thème des cochons d'Indigènes qui détruisent une ville. Il y a littérale-





ment un sample de cochons... Voilà, il y a des trucs «what the fuck» marrants, et des trucs plus sérieux.

Jason : Si on se bloque sur un thème, après, tu fais vite le tour. Alors que là, on ne se bloque sur aucun thème. On se dit, si on veut faire une musique sérieuse, on fait une musique sérieuse. Si on veut faire une musique «what the fuck», on fait une musique «what the fuck». C'est ça qui est drôle.

Alexandre : «808» est née comme ça, on fait une zik où il n'y a que des bass drops : « T'en veux combien ? Je ne sais pas, le max ». Jason en faisait des cauchemars avant qu'elle ne sorte, ça lui donnait des envies de vomir.

Jason : Ah ouais, vraiment. Dans ma tête, c'était celle que je voulais vraiment. On ne l'écoutait même plus, tellement on était stressé, tellement anxieux. J'ai un peu le syndrome de l'imposteur. Tu te dis : « Mais, qu'est-ce que je fais là ? Pourquoi je suis comme ça ? ».

Ça peut être le thème d'une chanson?

Alexandre : Oui, c'est celui de «Damage» ! Après 20 ans de vie commune, on est comme un vieux couple. Parfois, c'est extrêmement pessimiste. Il y a eu des «Jason craquages», avec les larmes aux yeux en train de dire « Les gars, virez-moi, je suis une merde. » On a eu des moments très durs.

Jason : À un moment, j'ai dit : « J'arrête ».

Alexandre : Après, c'est la vision de soi-même qui est parfois dur. Dans la musique, tu prends par exemple les deux autres gratteux, c'est simple, ce sont des gens câblés. On a un gratteux, son cerveau n'est pas fait comme le nôtre, c'est un génie. Il est ultra propre et beaucoup plus carré que moi, mais ça merde là-haut. C'est ça qui fait que c'est un bon musicien. Tu prends l'autre gratteux, celui qui a composé «808» et qui habite à Paris, il déteste les concerts. Il n'y a aucun moment d'un live qu'il aime. Avant, pendant, après, il n'est pas à l'aise. Il a un syndrome de l'imposteur de fou furieux. Nous, on est là, on fait le taf comme on peut. Souvent, on aime bien dire qu'on a un seul vrai musicien avec nous sur scène : le batteur. Le seul qui a pris des cours et qui est carré, qui comprend 100% du truc. Et nous, on est là avec notre syndrome de l'imposteur, c'est comme ça.

Votre actualité, c'est quoi?

Jason : On va partir en tournée. La semaine prochaine, on joue en Allemagne, il y a six dates. Après, on a un clip à tourner pour la sor-

tie de l'album. La sortie de l'album est prévue en début d'année 2026, on aimerait bien janvier.

Vous êtes autoproduits?

Alexandre : On fait tout nous-mêmes. L'intégralité. On a la chance d'avoir les connaissances pour le faire. Celui-là sera entièrement mixé et masterisé par Simone Pietroforte. Dans le futur, le but, c'est que Flo, l'autre gratteux, soit la personne qui fait le mix parce qu'il a les compétences pour le faire. Et là, il nous a fait une maquette qui est magnifique. Aujourd'hui, enregistrer de la musique, ça coûte extrêmement cher. Et les clips coûtent un tarif phénoménal. Si on peut économiser des trucs... L'argent, c'est pas de l'eau ! Faut utiliser son réseau...

Vos visuels sont vachement sympas, c'est toi, Jason, qui les fait ?

Jason : Non, sauf le dernier. Celui de «808», on l'avait vendu avant que le son ne sorte. J'aime bien le cliché du coreux avec son design sur le t-shirt. Si je vois un design qui me plaît, ça me donne des idées. Je pense que la plupart des gens aiment aussi ça.

Alexandre : Dans la finalité, le plus important, c'est que ça plaise. Si ça ne plaît pas à la quasi-totalité du groupe, ça ne marche pas. On a une petite fierté de se dire que c'est fait que par des humains, que ce soit le «808» fait par la meuf de Yannick, le «Q.B.» fait par un pote de Jason.... on essaie de garder ça artisanal.

Que ce soit le design, la musique, la gestion des tournées. Vous avez les mains dans le cambouis. Vous faites ça ensemble, en famille, avec les amis...

Alexandre : Comme on dit maintenant, ce n'est plus juste que de la musique. C'est tout un package. Il faut penser compo, mais aussi à tous les à-côtés. J'ai réussi à déléguer le merch à mes parents. C'est vraiment des retraités qui sont nos producteurs. Ça fonctionne, cela me laisse le temps pour autre chose. Mais je m'occupe aussi des réseaux sociaux, enfin, quand j'ai le temps...

Merci à Kanine pour ce moment en leur compagnie. Un moment vraiment très sympathique et on espère les revoir bientôt sur scène pour assommer l'auditoire avec leur bass-drop hypnotique.

■ Nolive
Photos : Nolive







BUSH

I BEAT LONELINESS

[Ear Music]

J'avoue avoir totalement lâché Bush après *Black and white rainbows*, totalement déçu par le virage pris par Gavin, qui avait délaissé les guitares pour des arrangements électro-mielieux pour séduire un nouveau public, oubliant ses premiers fans qui, de toute façon, étaient certainement trop vieux pour le suivre encore. C'était en 2017 et donc je n'ai aucune idée de quand il a décidé de revenir à ce qu'il sait faire de mieux : des chansons simples qu'on peut gratter au coin d'un feu de camp ! Ce qui est sûr, c'est qu'en 2025, son *I beat loneliness* arrive à amalgamer ses charmes d'antan et modernité.

Les trois premiers morceaux de l'album sont peut-être les plus «forts», ils sont ultra accrocheurs et ont été choisis pour servir de support à des clips, on les retrouvera donc dans les concerts aux côtés des classiques («Everything zen», «Machinehead», «Swallowed», «Glycerine» ou «Comedown» sont toujours joués alors que les titres les plus récents ont quasi tous disparu). Avec le très bon «60 ways to forget people», ce sont des titres assez révélateurs du Bush de 2025 : de solides riffs de guitares, des breaks bien sentis, une mélodie puissante et des arrangements plus ou moins discrets qui tapissent le fond de la plage. Ces ajouts sont arrivés après la composition, c'est le travail de Sacha Puttnam, une vieille connaissance des Bush puisqu'il avait bossé avec eux sur *The science of*

things. Les morceaux peuvent exister sans ces nappes et peut-être qu'en live, le groupe se passera de samples ou d'un mec aux claviers pour en donner une version encore plus «rock». Pour certains titres, les ajouts sont quasi inaudibles, on aurait pu s'en passer sur «I am here to save your life» ou «Everyone is broken» mais leur présence, très discrète, ne change pas grand-chose. À d'autres moments («We're all the same on the inside», «Footsteps in the sand»), leur présence est plus remarquée, remplaçant la guitare sur quelques parties, mais la 6 cordes (et la basse) n'en reviennent que plus rageuses, permettant aux compositions de gagner en relief. Il n'y a guère que sur «Rebel with a cause» que le clavier se taille la part du lion, mais c'est le dernier titre de l'opus, il est donc un peu «à part» et on en retient surtout l'émotion dans la voix limpide d'un Gavin qui se bat contre lui-même.

Radiographie des sentiments et de l'esprit de son leader, *I beat loneliness* connecte le Bush des années 90' aux techniques et aux sonorités actuelles qui tolèrent beaucoup moins le son brut de guitares désenchantées. Et si retrouver ce vieux son grungy un peu crade porté par un Anglais ne m'aurait pas dérangé, je comprends sa volonté d'une production moderne et plus lisse pour magnifier ses harmonieuses idées sombres.

■ Oli

TV SUNDAZE



TV SUNDAZE

PLASTIC BAGS / PACKING TAPE

(Howlin' Banana Records / Le Cèpe Records)

Depuis la sortie de son tout premier single à la fin de l'année 2019, TV Sundaze s'est taillé, au fur et à mesure de son développement, une place au sein de la foisonnante scène garage rock hexagonale, un écosystème où se croisent les amateurs de fuzz psyché, de surf music ensoleillée, de punk nerveux ou encore de pop 60's. Originaire de Valence, le quatuor poursuit avec Plastic bags / Packing tapes une trajectoire amorcée sur ses précédents disques en accentuant la tension électrique et le grain punk de son jeu. Il doit aussi mesurer la tâche ardue de se démarquer avec un style qui ne semble pas beaucoup évoluer (hormis la production sans doute), préférant rester sur des principes de base qui font son succès depuis pas mal de décennies.

Avec ce troisième LP, TV Sundaze confirme sa volonté de creuser son propre sillon plutôt que de vouloir réinventer la poudre. Même si le groupe essaie de sortir des morceaux un peu plus aventureux (l'excellent «Don't mind me», par exemple, qu'aurait pu composer les Johnnie Carwash), il n'apporte pas d'innovation majeure et reste dans les rangs avec ses riffs affûtés, ses refrains immédiats, ses soli endiablés et son sens aigu de la mélodie entêtante. C'est mieux ainsi, car avec leur énergie et cette science du collage inspiré de leur influences musicales, entre le punk mélodique de The Descendents, l'éclectisme garage du boulimique Ty Segall, en

passant par le rock indé 90's, le quatuor nous régale. La sauce prend en quelques titres (le surf-fuzz d'«Extincto» est un délice exquis, suivi du très dansant «Problem II»), les quatre musiciens ayant parfaitement amalgamé un peu tout ce qui est passé dans leur oreilles, ce qui empêche le disque de sombrer dans la monotonie.

Et parce qu'ils ne se prennent jamais tout à fait au sérieux, les TV Sundaze glissent en fin d'album une chanson cachée jouant «Don't mind me» au ralenti. Un clin d'œil ironique à leur propre hymne et un sens de l'humour qui achève de rendre ce disque aussi attachant qu'efficace. Aux dernières nouvelles, le groupe serait allé le défendre aux USA avec une quinzaine de dates en poche. Comme quoi, les formations françaises de rock peuvent encore et toujours se faire une petite place dans le pays de l'oncle Sam. En tout cas, avec Plastic bags / Packing tapes, des portes semblent s'ouvrir pour TV Sundaze et c'est tout le bonheur qu'on leur souhaite.

■ Ted



VULGAIRES MACHINS

CONTEMPLER L'ABÎME

[Kicking Music]

À cause d'une sombre histoire de planning interne mal complété, je te présente, sous un format court, la chronique de Contempler l'abîme, le 9e et nouvel album de Vulgaires Machins. Un format court pour un disque gigantesque. Et je pèse mes mots. Finalement, c'est un mal pour un bien car les dizaines d'écoutes que j'ai pu réserver à Contempler l'abîme m'ont complètement bouleversé. Et il va me falloir un peu de temps pour retrouver mes esprits, prendre le temps de digérer ce chef d'œuvre phonographique et coucher sur papier numérique la forte impression que me procure ce disque. J'espère d'ailleurs pouvoir en parler avec le groupe et te faire profiter de cet entretien dans le prochain numéro du W-Fenec, début 2026. En attendant, je ne peux que te conseiller d'écouter l'album de cet automne. L'album de 2025. L'album de toute une vie. Un album musicalement écorché et raffiné, s'écoutant nécessairement d'une traite pour prendre conscience de toute sa splendeur. Un album aux textes sombres, sarcastiques et délicieusement addictifs. Un album aux arrangements aussi surprenants que somptueux, un album qui confine au sublime (à la hauteur de son artwork) et dont les mots sont aussi forts que les guitares. Sublime, je te dis...

■ Gui de Champi



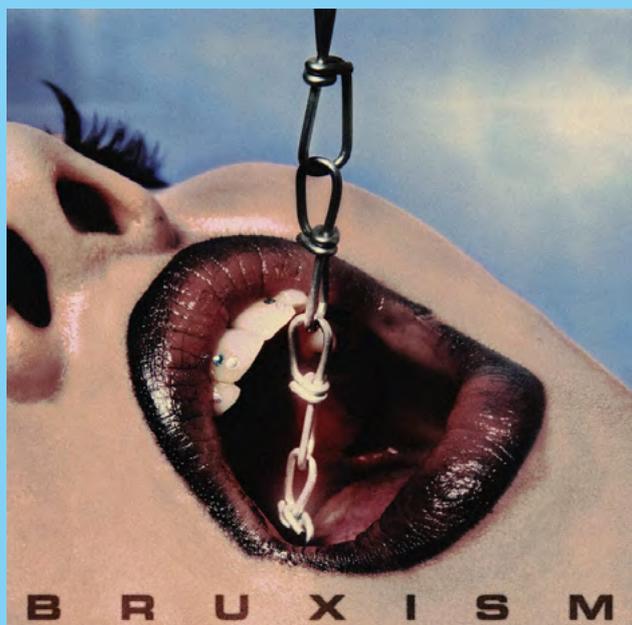
TREAKS

EGO

[Muses / Modolor]

Cinq ans après un EP nommé Neuroses, le trio nantais Treacks revient avec Ego, un premier album coup de poing qui ouvre grand les portes d'un univers dans lequel s'entrechoquent rock noisy, sons électroniques (flirtant parfois avec le rock indus), éclats de disco-punk et refrains d'une pop indé 90's dopée à l'adrénaline. On y perçoit même quelques relents de grunge, histoire d'ancrer encore davantage le groupe dans cette décennie qu'il semble chérir. Globalement, Ego avance frontalement, porté par le chant expressif et viscéral de Clothilde. Moins hystérique qu'Aurélié Poppins (Cocaïne Piss), plus bruyante que Skin (Skunk Anansie), et tout aussi enthousiaste que Kathleen Hanna (Bikini Kills), elle crache ses revendications anti-patriarcat et anti-conformiste sur une rythmique ultra charpentée sur laquelle repose des mélodies simples et efficaces pour ne pas dévier l'esprit de l'auditeur. À part «Smiling», titre lent et lourd, Ego demeure un concentré d'explosifs pensé pour se défouler en sautillant dans tous les sens. «Straight to your face !», comme dirait Hatebreed.

■ Ted



GRANDMA'S ASHES

BRUXISM

(Vercords)

En écoutant un album, on pense toujours à ce qu'on va en dire et là, je pensais faire une accroche sur le titre (Bruxism) en pensant que c'était un néologisme. Mais une rapide recherche vient combler ma lacune, le bruxisme définit le fait de grincer des dents, c'est une maladie et c'est remboursé par la sécu donc pas évident de s'en moquer... Par contre, on a bien en tête le style de bruit que ça fait et l'inconfort que ça provoque pour les voisins. C'est certainement cela qu'ont voulu évoquer les Grandma's Ashes et pas créé un mot illustrant, pourquoi pas, un mix de brutalité/bruit/sexy/masochisme comme pourrait le laisser penser l'artwork. Ce dernier est bien dérangent avec un côté torture acceptée de face et domination malsaine de dos, de quoi faire réfléchir certains sur ce qu'ils imaginent d'un côté et la réalité de l'autre...

On est loin de l'ambiance «réunion de sorcières» de *This too shall pass* avec donc une image bien plus moderne et si la musique a peu évolué depuis ce premier excellent album, le premier contact qu'on a avec le disque correspond davantage aux textes qui font la part belle aux maux physiques comme aux douleurs psychologiques, des souffrances subies et donc un message différent de celui de femmes préparant un mauvais coup (de couteau ?). L'imagerie du premier opus colle parfaitement au style musical (celui des *Dead Witches*, de *Witchcraft* ou de *Wit-*

chorious ?), avec celui-ci, le trio s'affranchit donc de certains codes et s'offre un peu de libertés car leurs goûts musicaux ne doivent pas décider de leur paraître ou de leurs idées.

Sur leur base stoner au son plus que grassouillet (quelle disto !), les filles apportent autant de douceur (quelle voix !) que de déchirures (quelle voix !!!) jouant sur les tessitures comme avec des vides pour entrechoquer les corps et les âmes. Au chant, ce sont les mélodies qui dominent, l'intelligent mariage avec une guitare plus pointue rappelle les grandes heures des *Queens Of The Stone Age* quand leur harmonie était implacable. En ajoutant un peu de détails (quelques mots en double chant ou une basse qui se détache, comme sur «*Empty house*» par exemple), *Grandma's Ashes* gagne en subtilité et nous en émerveille. Et si les textes se durcissent, l'ambiance peut rester à la caresse («*Sufferer*»), le ton ne monte qu'épisodiquement mais la violence risque alors de surprendre l'auditeur inaverti, «*Flesh cage*» ou «*Dormant*» se terminant avec un impressionnant déluge de growl. Juste à l'opposé du chant onirique de «*Neutral life neutral death*» ou de la beauté progressive de «*Calix*».

Baudelaire adorerait *Grandma's Ashes*, sublimer les écorchures avec de ravissants pansements, c'était son talent. Et un peu comme chez lui, là, dans *Bruxism*, tout n'est qu'ordre et beauté, luxe, calme et âpreté.

■ Oli



GRANDMA'S ASHES

AU CHANT ET À LA BASSE DE GRANDMA'S ASHES, EVA S'OCCUPE AUSSI DE RÉPONDRE À NOS QUESTIONS À PROPOS DE LEURS RÉCENTS CONCERTS, DE LA TOURNÉE À VENIR ET BIEN SÛR DU NOUVEL ALBUM !

La première question concerne votre actualité brûlante, vous revenez de Corée, comment ça s'est passé là-bas ?

C'était génial ! Le public coréen a été tellement accueillant et réceptif ! Le voyage en lui-même était vraiment enrichissant et on a adoré prendre la température de l'effet que fait notre musique dans un pays d'Asie. Ça nous a donné envie de faire une vraie longue tournée hors Europe.

On trouve des expat' français à la «French night» du Zandari Festa ?

Quelques-uns oui, surtout des journalistes, photographes. On a croisé essentiellement des artistes et pro d'autres pays, ça aussi c'était très enrichissant !

Votre musique peut toucher le monde entier. Tourner à l'étranger est-il un objectif à court ou moyen terme ?

Absolument, on se rend vraiment compte depuis qu'on tourne hors de la France que notre impact est différent à l'étranger. Le public espagnol, par exemple, est beaucoup plus familier avec les musiques rock et metal et est plus accueillant au premier abord qu'en France, où on sent parfois un peu de timidité lors de nos lives.

Il y a des pays qui vous attirent plus ?

L'Allemagne, ça tombe bien, on y va en avril ! Autrement, il y a le Japon, la Chine, l'Amérique du sud...

Je vous ai vues sur scène, il y a quelques semaines à Tourcoing, vous avez joué quasi tout le nouvel album et presque dans l'ordre, vous avez fait une croix sur le passé ?

Non, mais on doit faire des choix pour que le set ne dure pas 2h non plus, on a parfois même envie de jouer des chansons du premier EP, mais on a avant tout envie de partager les nouvelles chansons avec notre public, et d'offrir une expérience complète pendant au moins 45 minutes de show, puisque l'ordre des chansons est introspectif et la setlist est faite pour créer une expérience émotionnelle.

Ce n'est pas un peu difficile de jouer des titres inconnus du public alors que l'album n'est pas encore sorti ?

Ça va, on observe avec curiosité comment nos chansons sont reçues alors que personne ne les connaît. C'est amusant de voir les yeux s'écarquiller avec l'introduction du growl dans le set.

Avec l'artwork, on a aussi l'idée que vous avez changé, l'image de vous trois sur les pochettes est mise de côté au profit d'une photo un peu dérangeante, vous vouliez montrer que vous aviez aussi des messages à faire passer ?

On voulait quelque chose de moins baroque, un peu plus droit au but, marquant et impactant : un gros plan dérangeant.

Le stoner n'est pas forcément associé à un style où les revendications sont nombreuses. Vous, vous n'hésitez pas à évoquer des situations personnelles conflictuelles ou des sujets géopolitiques, la musique n'est donc pas qu'un truc fun... ?

On trouve des revendications dans un peu tous les styles de musique, il faut se pencher un peu sur les sous textes, ou parfois les interviews des artistes.

Comment on en vient à intituler un album Bruxism ?

Je suis arrivée en répète après un rendez-vous chez le dentiste pour une dent cassée à cause du bruxisme lié au stress. Comme on composait la chanson «Sufferer» à l'époque, qui parle de micros agressions dans son quotidien, j'ai proposé aux filles d'appeler l'album futur Bruxism, comme le nom était phonétiquement impactant en plus de son sens, on l'a gardé en tête tout le long de la composition de l'album.

Dans mon article, j'évoque le fait que le mot, s'il n'existait pas, aurait pu être une invention mêlant «brutalité/bruit/sexy/masochisme», ça vous plaît ?

Je ne sais pas si sexy et masochisme sont vraiment des thèmes qui représentent l'album. Ce serait plutôt de l'empowerment, de l'amertume et de la colère. En revanche, est-ce que c'est une question qui aurait été posée de la même manière à un groupe masculin ?

Si le groupe avait choisi cette pochette, sans aucun doute !

Le clip de «Cold sun again» est bien plus fouillé que ceux de «Sufferer» ou «Saints kiss», c'est une question de budget qui dicte la direction d'un clip ?

Non, c'est une question de thématique et d'en-
vie de raconter une histoire, d'avoir un scénario
et une narration plutôt.

**Vous savez ce qui fait qu'un clip fait 40.000
vues en 1 mois et un autre 20.000 en 4 mois ?**

Parfois un coup de chance de l'algorithme, par-
fois un bon timing de sortie...

**Ces chiffres, ceux des plateformes, des ré-
seaux sociaux, c'est quelque chose que vous
suivez ou ce n'est qu'accessoire ?**

On les suit parce que c'est nécessaire. Par-
fois, ces chiffres ne sont pas très fiables pour
indiquer de la réussite ou une bonne marche à
suivre, mais c'est tout de même un outil dont
on ne peut plus faire abstraction en 2025.

**Grandma's Ashes prend réellement vie sur
scène, il y a encore des dates en 2025 et une
belle tournée en 2026, vous vous imaginez
déjà au printemps prochain ou vous êtes da-
vantage dans l'instant présent ?**

Je pense qu'on a hâte d'être à chaque date.
Les nouveaux morceaux nous galvanisent,
ils sont stimulants à jouer en live, mais on a
aussi hâte de savoir les jouer sur les bouts des
doigts avec l'expérience et de voir notre propre
expérience scénique évoluer.

**En 2023, vous étiez au Hellfest, ne pas y être
en 2026 est une déception ?**

Nous avons évidemment envie d'y retourner.
On ne sera pas dans l'édition 2026, mais avec
un peu de chance et le succès de notre tour-
née Bruxism, en 2027 qui sait...

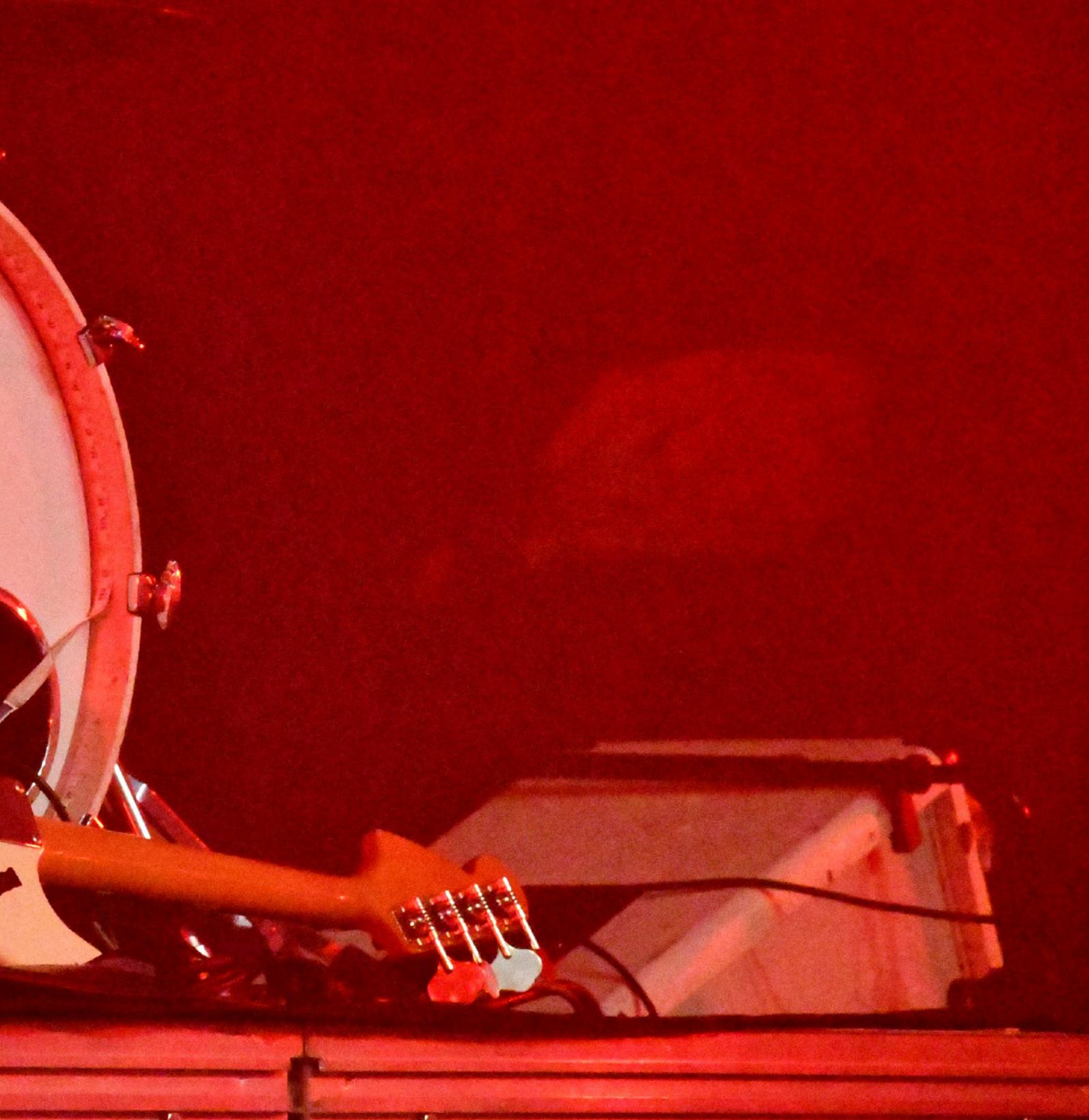
**C'est tout ce qu'on souhaite aux Grandma's
Ashes ! Merci à elles et en particulier à Eva,
mais également à Marine chez Vercords.**

■ Oli
Photos : Oli





POGO CAR CRASH CONTROL GRAND MIX, TOURCOING



SOIR DE SEMAINE, TEMPS POURRI, MAIS SUPERBE SALLE ET SUPERS GROUPES, ALLEZ DIRECTION LE GRAND MIX À TOURCOING POUR LE CONCERT DE GRANDMA'S ASHES ET POGO CAR CRASH CONTROL ! LES FILLES ENCHAÎNENT LES BELLES SOIRÉES EN OUVERTURE PUISQUE CETTE SOIRÉE ÉTAIT L'ULTIME SHOW AVANT CELUI DU BATACLAN AVEC CARPENTER BRUT ET GRAVEKVLТ.



Leur album n'est pas encore sorti que Grand-ma's Ashes enchaîne donc déjà les dates en France et même dans le monde puisqu'elles partaient en Corée quelques jours après ce show lillois, les voilà sorties de la pénombre et passant à travers leur rideau pour balancer autant de gras que de groove et nous présenter une bonne partie de *Bruxism*. Le trio déroule ses nouvelles compositions presque dans le même ordre que sur l'opus, elles jouent 8 morceaux (sur les 10 du *skeud*) et n'inversent que les positions de «Flesh cage» et «Neutral life neutral death», «Calix» et «Duality» passent à la trappe et le set se termine sur «Dormant». On a donc en quelque sorte bénéficié d'une soirée d'écoute en avant-première et en live ! Un sacré privilège, mais aussi une prise de risque car se livrer, en première partie, à la présentation de morceaux pour la plupart inconnus n'est pas un exercice aisé. Alors certes, «Saints kiss», «Sufferer» et «Cold sun again» sont déjà sortis (en clips), mais convaincre une audience avec autant d'inédits, c'est un sacré test ! Et un petit «Sping harvest», «Cassandra» ou «Aside» auraient pu satisfaire

quelques fans et s'assurer un peu de confort... Mais ce n'est pas dans le tempérament des Parisiennes ! À sa basse rugueuse, Eva oppose sa voix douce (qui sait aussi se faire bien plus hargneuse) et quand elle lâche l'instrument («Neutral life neutral death»), on vit un moment suspendu, comme sur un fil au-dessus du vide, et on profite alors du panorama qui tend vers l'infini. On poursuit avec autant de douceur, mais un thème bien plus grave (le génocide à Gaza), la violence de la réalité ne se retrouve qu'à la fin de «Flesh cage», mais c'est une véritable démonstration de force que nous propose alors le trio entre les solides coups de butoir d'Edith, la pesanteur des riffs de Myriam et le growl d'Eva, c'est un des moments forts du show au même titre que le final. Dans une ambiance striée par des rayons de lumière, «Dormant» joue avec nos applaudissements avant de tout exploser et nous laisser pantois.







Un petit jeu d'ombres chinoises derrière de grands drapés pour les Pogo Car Crash Control venus présenter Negative skills, mais davantage dans le désordre que leurs prédécesseuses et largement mélangés à des titres plus anciens puisqu'on peut remonter jusqu'à leurs débuts avec «Crève», le titre qui les a propulsés sur le devant des scènes. Neuf morceaux du petit nouveau et un habile melting pot des anciens avec un petit avantage à Fréquence violence («Traitement mémoire», «Tourne pas rond», «Recommence à zéro», mon chouchou «Cristaux liquides»...). Outre «Crève», «Déprime hostile» et «Tête blême» me semblent être devenus des indéboulinables de la setlist et je ne vais pas m'en plaindre ! Et si certains pouvaient craindre que les Pogo se ramollissent, qu'ils aillent aux concerts tâter des mélodies et voir à quel point ça bastonne toujours autant ! Alors certes, on respire un peu plus avec l'enchaînement «Don't get sore» / «10 miles away», mais quelle putain de débauche d'énergie ! Du début à la fin, ça envoie dans tous les sens et ça enchaîne quasiment sans temps mort. De toute façon, de son propre aveu, le groupe est nul en «blabla», preuves en sont avec des blagues qui ne passent pas super bien (faire une «Johnny» en se trompant de ville a provoqué quelques remous) ou le lancement d'un wall of death en séparant les locataires des proprio... Si t'as pas de second (voire de troisième) degré, il faut passer ton tour, perso, ça me régale. Les quatre sont ultra détendus, toujours souriants et pas avarés de taquineries, c'est rock'n'roll avec en bonus une puissance phénoménale ! Le côté grungy des P3C nous pète à la tronche et s'il y a quelques années, leurs élans pouvaient contrarier leur précision, ils ont désormais les capacités pour se lâcher et rester carrés, peut-être sont-ils un peu moins démonstratifs de leur face chaotique, mais toujours est-il qu'ils ont la bonne alchimie pour être aussi impressionnants qu'efficaces ! Le set se termine comme l'album (encore !) avec «Est-ce que ça vous parle ?» et «J'ai grave le seum», nous aussi, on a grave le seum, on ne sait pas encore quand on les reverra sur scène.

Merci à Virginie Simmonel.

■ Oli
Photos : Oli

Photos bonus pages suivantes prises par
Nolive au Quai M (La Roche-sur-Yon)



POGO CAR CRASH CONTROL



POGO CAR CRASH CONTROL



POGO CAR











MOSSAÏ MOSSAÏ

FOURRIÈRE

(Figures Libres Records)

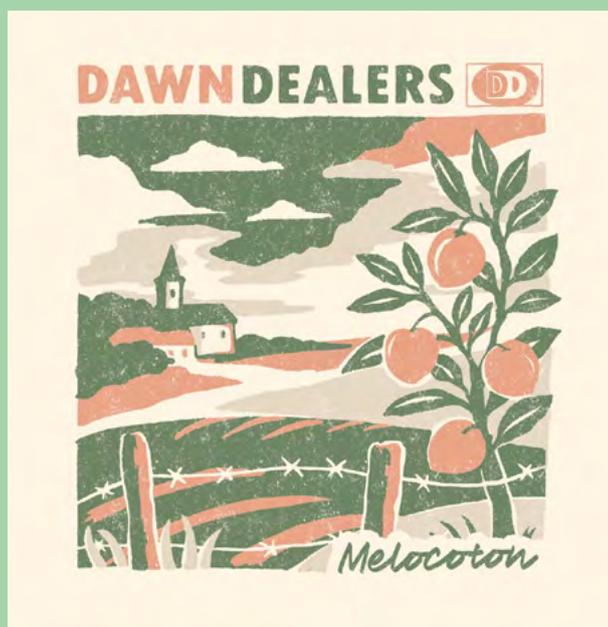
Deux ans après avoir livré un clivant mais intense «Faces», le quatuor tourangeau Mossaï Mossaï revient nous hanter avec Fourrière. Un nom d'album qui n'est pas vraiment éloigné de l'univers à la fois hostile et fascinant dans lequel il souhaite nous immerger. Loin d'une banale continuité, ce nouvel opus se révèle être une intensification de leur démarche artistique sans concession. Toujours perturbé et délicieusement perturbant, le groupe maintient le cap d'une musique déstructurée, livrée ici en un format dense, à savoir six titres principaux encadrés par quatre interludes, même si la dénomination est parfois un leurre (un morceau portant le nom d'«Interlude» se trouve dans la tracklist).

L'ossature musicale de Fourrière est résolument industrielle (beaucoup plus que Faces) et rythmée par des pulsations mécaniques et des réverbérations métalliques. Ces fondations brutes cohabitent très souvent avec des plages d'ambient mystérieuses et un peu de noise/shoegaze plus que bienvenu (le final «Branche-œil» et ses mélodies font un bien fou à l'œuvre). Le quatuor excelle dans l'art de la dichotomie pour faire porter la voix de Marie, un fil d'Ariane captivant en mode spoken-word/poésie chantée et scandée, dont la tessiture nous rappelle celle d'Olivia Ruiz... Les couleurs de Fourrière étant extrêmement contrastées, on est ainsi brutalement saisi par la violente tension du titre épo-

nyme, tandis qu'on se laisse bercer par le calme presque méditatif de «Blottie».

En définitive, l'impression laissée par ce disque est peu ou prou identique à celle déjà exprimée à l'égard de Faces (dont on ne peut que vous inviter à relire la chronique sur notre Mag #58). À travers ce nouvel opus, Mossaï Mossaï nous force à l'immersion et livre ici une nouvelle preuve que dans la noirceur peut émerger la beauté.

■ Ted



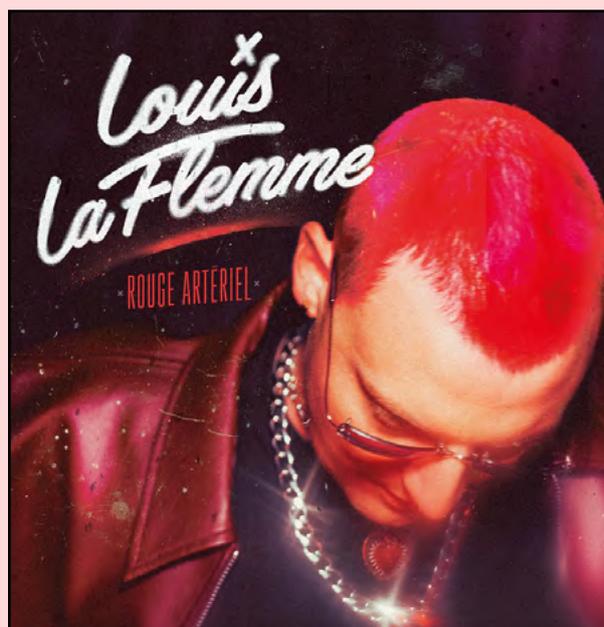
DAWN DEALERS

MELOCOTON

[Autoproduction]

De Montaignu, je connaissais la deuxième monture de l'excellent fanzine Kérosène au début des années 2000, la salle Le Zinor, et la fameuse digue. En creusant davantage, il faut désormais compter avec Dawn Dealers. Le quatuor signe ici son premier album, après avoir fait ses premières armes sur l'EP Part 01. deux ans auparavant, et gagne en qualité de son (merci Lionel Cadiou de Syndrome 81), de composition et de percussion. Le post-punk a un peu trop le vent en poupe et tendance à me lasser à force (on dénombre dix nouveaux groupes chaque semaine), mais nos marchands de l'aube, tout en surfant sur la vague froide, sortent néanmoins du lot. Melocoton file la pêche (hum hum...) et accroche d'emblée («You complain», «(Don't) follow the mass»), dès la première écoute. Inspirés tout autant par Joy Division qu'Alain Damasio, les 9 titres nous enjoignent à vibrer et se soulever, à la joie de vivre et la subversion, avec comme point d'orgue, le catchy et dansant «Venomous snakes» (à la Robocop Kraus) ou encore «Gardens». Disponible pour l'instant en version CD et digital, quelques labels ont eu la bonne idée de mettre la main à la poche pour une sortie vinyle en 2026. À suivre de près, donc.

■ Guillaume Circus



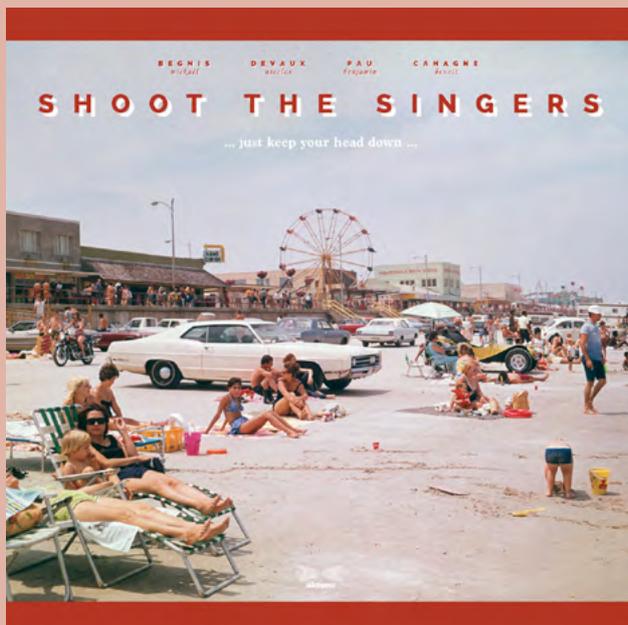
LOUIS LA FLEMMÉ

ROUGE ARTÉRIEL

[At(h)ome]

Qu'aurais-je pensé de ce Rouge artériel si son auteur n'était pas aussi le batteur de Pogo Car Crash Control ? Certainement la même chose que ce que je vais décrire dans les lignes à venir, mais est-ce que cela aurait été suffisant pour paraître dans le mag' ? Là est la vraie question. Parce que ce premier album est «sympa», sans prétention (manquerait plus que ça avec un nom comme Louis La Flemme), fait appel à plein de références pop sucrées plus ou moins old school (depuis les années 80'), mais ne devrait pas plus que ça marquer mon trimestre musical. Les morceaux défilent assez vite, c'est plutôt lisse (on frôle la parodie sur «Ambition» ou «Trésor»), il y a bien quelques insupportables lignes au vocoder («Trop vite» qu'on croirait issue de la session d'un youtubeur en mal de vues) et quelques ambiances new wave («Letzgo», «Le temps»), mais c'est compensé par des titres avec un peu plus de guitare agrémentée de bonnes mélodies («Pleine lune», «En attendant») et parfois un esprit punk («Matthew Perry»). L'antagonisme entre la douceur des sons et la rudesse de quelques mots («Nouveau jour»), le côté désabusé de Louis fait son petit effet, mais le manque d'accroche général de la prod fait que j'ai déjà la flemme de ressortir le disque de son étui.

■ Oli



SHOOT THE SINGERS

... JUST KEEP YOUR HEAD DOWN...

(M&O Music)

Fidèles à ses idées artistiques au sens large, Shoot the Singers sort un nouvel album encore «plus» que les deux premiers. Plus cinématographique dans sa présentation pour commencer, ce n'est pas une pochette qu'ils nous ont concocté, mais une véritable affiche de film ! Direction le Nord de la Floride et le Jacksonville de mai 1973 pour faire un peu de bronzette sur la plage entre deux bagnoles, un esprit seventies qui permet au combo de nous rappeler que des grands noms du rock viennent de ce coin-là (on pense bien sûr plus ici à Lynyrd Skynyrd qu'à Limp Bizkit), les 4 acteurs n'apparaissent pas à l'image, mais leurs compositions sentent bon la légère brise de mer, le soleil printanier et ce qu'il faut de grains de sable pour le côté abrasif.

D'entrée de jeu (l'intro du premier titre «Hide and seek» est sublime), le son est plus chaleureux, c'est rond et granuleux pour les cordes et d'une grande clarté pour le chant, l'ambiance se pose, alternant moments de douceur et passages plus punchy (j'avais déjà évoqué Nada Surf pour Left lane loser, c'est toujours la même référence pour moi, mais en existe-il une meilleure ?). Shoot the Singers aime cette atmosphère d'entre deux, la mélodie domine, mais sans jamais être à l'abri d'une attaque de la guitare ou de la rythmique. Quand le ton se durcit un peu, la voix traverse l'Atlantique pour coller davantage à celle des combos power pop accrocheurs britanniques

(«I love it so»), même si la distorsion et le style général reste très rock états-unien. Cela reste assez rare, le mood est plus cool que par le passé, il faut ... Just keep your head down..., éviter de se prendre une balle perdue, se faire discret pour éviter de devenir un trop bon chanteur. Plus propre et plus soyeux, le quatuor a fait un gros travail sur les sonorités (et se permet même des arrangements soignés sur «For your own sake»), elles restent en toute occasion très clean (même si ça groove un peu plus ou que les textes passent par un canal plus brouillé comme sur «Red» et son sample de Strickland torturant Hoffstetler dans La Forme de l'eau).

Plus harmonieux, plus soigné, plus fouillé, plus minutieux, plus tranquille... ce ... Just keep your head down..., c'est la version «plus» que tout ce qu'avait déjà démontré Shoot the Singers au sommet de son indie rock... tout en restant au niveau de la mer.

■ Oli



MANU LANVIN

MAN ON A MISSION

[Autoproduction]

Manu Lanvin ne court pas après le succès, il le sculpte à la main, à coups de riffs, de sueur et de sincérité. Depuis plus de vingt ans, le bluesman français avance avec cette détermination tranquille propre aux artisans du son. Man on a mission, son nouveau disque, en est la preuve éclatante. Plus qu'un album, c'est une profession de foi.

Enregistré entre Paris, Montréal, Nashville, Sheffield et Fort Lauderdale, l'opus respire la route et la liberté. Lanvin y convoque ses influences, d'Otis Redding à Curtis Mayfield, en passant par les Stones; sans jamais les copier. Il forge un blues vivant, vibrant, entre fièvre rock et élans soul. «Just need me» ouvre le bal sur une énergie brûlante avec une guitare tranchante, un groove en avant, et une voix rugueuse comme un sermon électrique. «I can't get enough of you» et «Did you see Judy» prolongent l'élan, puissant et organique, nourri par la route et le souffle de Nashville. Mais Manu Lanvin sait aussi apaiser le tempo. «What's the matter with U» offre une respiration soul, tandis que «Savigny sur Orge» révèle une tendresse blessée, avant que «Man on a mission» ne célèbre son chemin, bâton de pèlerin à la main. Tout au long de ces treize titres, le fil conducteur reste la liberté, celle d'un artiste affranchi des majors qui bâtit patiemment son œuvre sans trahir son idéal.

La production, ample et chaleureuse, témoigne d'un savoir-faire mûri. Chaque grain de guitare, chaque inflexion de voix semble pesée, sentie, vécue. Le disque respire la sincérité, loin de toute posture. Dans un monde saturé de musique jetable, Man on a mission s'impose comme un acte de foi, une déclaration d'indépendance et d'amour du blues. Manu Lanvin n'est pas seulement un homme en mission, il est un gardien du feu. Et sur scène, ce feu devient incendie.

■ JC Forestier



MANU LANVIN

RENCONTRER MANU LANVIN, C'EST PLONGER DANS L'UNIVERS D'UN MUSICIEN LIBRE, HABITÉ ET FIDÈLE À SA ROUTE DEPUIS PLUS DE VINGT ANS. BLUESMAN À LA VOIX ROCAILLEUSE, CHANTEUR ET PRODUCTEUR INDÉPENDANT, IL REVIENT AVEC MAN ON A MISSION, UN ALBUM FAÇONNÉ ENTRE LA FRANCE ET LES ETATS-UNIS. RENCONTRER MANU LANVIN, C'EST AVOIR UN CRÉNEAU D'UN QUART D'HEURE MAIS DE PARLER DE SON DISQUE PENDANT PLUS D'UNE HEURE. SI LE DAYJOB NE M'AVAIT PAS RATTRAPÉ, NOUS SERIONS ENCORE EN TRAIN DE PARLER DE CETTE «MISSION» COMME UN PÈLERIN QUI SOUHAITE PROPAGER LE BLUES ROCK AU MONDE.



Salut, merci de nous accorder cette interview. Quand j'ai glissé le nom Manu Lanvin à la rédac', à la suite du message de Bruno, tout le monde a dit : «Oui, en plus ça déchire en live». Bravo pour ce nouvel album qui sort dans environ trois semaines. Quel est ton état d'esprit au moment de le partager, de «livrer le bébé» ?

Il y a toujours un peu de stress, on a envie que tout l'investissement, l'énergie, le temps passé aient une belle résonance. On est dans un pays particulier, les musiques authentiques comme le blues, la soul et le rock'n'roll ne sont pas relayées par les grands médias, et c'est dommage. Sur le terrain, on voit pourtant la fréquence des concerts et le public présent, pas

seulement pour moi, mais pour toute la scène. Cumulé, ça fait beaucoup de spectateurs, une vraie communauté. On met beaucoup de choses dans le mot «blues» en France, mais c'est une grosse communauté en réalité. C'est un combat, le titre de l'album le dit bien, Man on a Mission, c'est une nouvelle mission qui commence : le développer pendant un an, faire en sorte que le cœur et les intentions aillent au plus grand nombre.

J'allais justement te demander pourquoi ce titre ? C'est une nouvelle mission pour propager le blues, un peu comme avec ton tribute à Calvin Russell ?

Je suis un entertainer. Je l'ai très vite com-



pris lorsque j'ai fait ma première scène quand j'étais adolescent. Je me rappelle bien de cette fête de la musique avec ce groupe de copains, je crois que c'était à la Maison de Quartier de Cergy-Pontoise, on faisait des reprises. Ce jour-là où j'ai mis les pieds sur cette scène, c'est devenu tout de suite comme ma maison, c'était une évidence. Et depuis, ça ne m'a plus jamais quitté et mon rôle d'entertainer, c'est de faire en sorte que pendant une heure et demie, deux heures, deux heures et demie, parfois trois heures quand il y a des prolongations et qu'on peut le faire, essayer de véhiculer une énergie, une vibration positive et faire en sorte que les gens oublient leur peine du quotidien, essayer de les décoller du réel. Alors après, pour le faire, il faut effectivement les emmener dans un univers musical. C'est là où on considère le fait de rentrer en studio, d'écrire des chansons. Mais la finalité, c'est la scène et le partage, cette communion que j'essaie de recréer chaque fois.

On m'a dit que tes prestations étaient superbes en live. Tu as choisi d'enregistrer dans différents lieux, il y a eu Paris, Nashville, Mon-

tréal, Sheffield et Fort Lauderdale...

Oui, j'ai enregistré dans différents lieux, tu les as cités : Paris, Nashville, Montréal, Sheffield et Fort Lauderdale, une ville en Floride dont est originaire Jaco Pastorius. Ce n'est pas vraiment un choix. Toutes les bases rythmiques de cet album-là ont été enregistrées dans nos studios. J'ai un petit studio qui s'appelle La Chocolaterie à Paris, où je pré-produis beaucoup, où je finalise aussi et les mix se font généralement par ici. Mais j'ai aussi un endroit où on répète beaucoup avec mon équipe, dans le Perche. Et c'est là où il y a tout notre backline. C'était très pratique pour nous d'aller travailler. Et il y a un studio d'enregistrement dans ce petit corps de ferme où nous répétons très régulièrement. Donc toutes les bases rythmiques ont été enregistrées là-bas, puis après j'avais besoin de finaliser, de concrétiser certaines chansons, des textes, des collaborations. Ce qui est génial aujourd'hui, c'est qu'avec pas grand-chose tu as un studio d'enregistrement : avec un ordinateur, un laptop, peut-être le même que tu as devant toi, une bonne carte son, ce qu'on appelle les lunchbox, c'est des petites boîtes dans lesquelles on peut mettre

des petits pré-amplis en format 500, et un micro, même un sm7, qui est un micro qu'on utilise en radio mais qu'on peut utiliser pour l'enregistrement. Dans un sac à dos, on a un studio d'enregistrement mobile et j'ai voulu aller à la rencontre de ceux avec qui j'avais envie de travailler. J'ai envie aussi de chanter dans des lieux autres que ceux que je connais bien, parce que j'ai fait quand même pas mal d'albums à la Chocolaterie. J'ai dû en faire cinq, six et j'avais besoin de m'aérer un peu la tête et aussi me retrouver vraiment dans un environnement anglo-saxon, ne pas avoir de français quand je chante les albums pour être au mieux dans cet exercice qui, pour nous, est de gommer au maximum l'accent français. J'ai trouvé que la meilleure solution, c'était d'aller travailler directement là-bas. Et puis ça a donné des belles rencontres. C'est incroyable d'ailleurs ce qui s'est passé à Nashville. Je n'étais jamais allé là-bas alors que je connais bien les États-Unis. Je les ai parcourus en long, en large et en travers. Mais je ne connaissais pas Nashville. J'ai cherché vraiment sur Google un studio qui pourrait le faire. Il y en a avait plein qui se présentaient, mais qui n'étaient pas disponibles. Il y avait «The House of David Briggs», la maison de David Briggs. Le studio s'appelle comme ça, avec un site assez sommaire, pas grand-chose. J'envoie un mail, puis j'ai parlé avec l'ingénieur du son qui réside là-bas. Et puis, ça l'a fait, c'est un petit studio que je sentais un peu familial, donc je me suis dit que j'allais le tenter sans savoir du tout où j'allais. En fait, David Briggs, c'était le clavier, le pianiste d'Elvis Presley. Arrivé là bas, je rentre dans le studio qui était dans son jus. D'ailleurs, on sentait vraiment un studio qui avait du vécu, parce que ne serait-ce que la tapisserie, le papier peint, tout ça, il y avait un truc... C'est très vintage, et puis j'ai sympathisé avec cet ingénieur du son qui était guitariste en plus, donc c'est toujours cool quand je peux compter sur des ingénieurs du son qui sont musiciens et qui en plus sont guitaristes. Ça permet de matcher un peu mieux, on a un peu le même langage. Et puis je lui pose de manière naïve : « Mais ce studio... c'est qui David Briggs ? » Il m'explique donc qu'il était le pianiste de Presley, entre autres. « Mais il est mort ce monsieur ? » « Non, il vit toujours, il a 80 ans et quelques et il est au premier étage et comme tu es français, tu peux être sûr de le voir. Si il sait qu'il y a un Français qui vient enregistrer chez lui, tu peux être sûr que demain il sera là, ou après-demain, et il viendra à ta rencontre ». Parce qu'il était très

ami pendant longtemps avec Eddie Barclay. Mais la vie est incroyable quoi. Et donc Eddie Barclay lui confiait toutes ses prod exécutives, des albums qu'il a fait pour Mitchell, tous les mecs, les Français, avaient envie d'avoir le son de Nashville, là où il y avait des équipes très réactives, des backing bands comme ça qui enregistraient presque à la chaîne des albums, ils avaient le son que les Européens voulaient. Et le lendemain matin, ce David Briggs était là et j'ai pu discuter avec ce monsieur. Il était en plus en traitement, en chimio et tout ça. Et il est parti deux mois après. En tout cas, c'était vraiment une rencontre assez marquante.

Est-ce que tu lui as demandé de poser des claviers sur le disque ?

Non, je n'ai pas osé, le pauvre. Il était en plein traitement de chimio, je n'ai pas voulu. Mais il a quand même beaucoup d'humour, ce monsieur, et malgré sa fragilité liée à son état de santé, je le trouvais blagueur, déconnant. Il avait rencontré Johnny Hallyday aussi. Ouais, c'est vraiment un truc de dingue ce studio. Je l'ai choisi presque par hasard, personne ne m'a dit où j'allais. C'est moi-même qui ait été dirigé vers ce studio. Donc bien évidemment que ça donne sans doute une vibration à l'album, parce que quand tu te retrouves dans ces endroits-là, ils sont inspirants déjà d'une part, et puis tu te nourris bien évidemment de l'histoire du studio dans lequel tu te trouves.

Décris nous le fil conducteur du disque, malgré ces lieux différents. C'est toujours cette mission de propagation du blues ?

Non, non, pas trop. Pour tout te dire, le texte de «Man on a mission» a été écrit avec Craig Walker, l'ex-chanteur d'Archive, un groupe que j'ai beaucoup écouté et aimé, et qui est aussi un songwriter qui travaille pour d'autres. On se connaît depuis longtemps, et ce dernier morceau de l'album représente l'image que Craig a de moi. Quand j'ai composé ce titre, c'était une évidence qu'il s'y colle. Je lui ai fait écouter et il a accepté de le faire avec moi. On s'est donc retrouvé en Floride parce qu'il ne pouvait pas quitter les États-Unis, et on l'a enregistré là-bas. Comme je te disais, il me connaît depuis longtemps, il me voit depuis tout ce temps avec mon bâton de pèlerin comme ça, me battre comme un guerrier contre vents et marées et ne rien lâcher. C'est un chemin de croix de faire la musique que l'on propose en France. Elle serait d'ailleurs davantage acceptée ou peut-être relayée sur les marchés anglo-saxons, même si la concurrence est

plus rude. Voilà, on s'est amusé tous les deux à développer l'idée de cet homme en mission, en l'occurrence moi, pour en faire un titre.

Pour les textes, tu en as écrits beaucoup ? Tu es allé chercher des plumes ?

À part ce texte-là laissé à Craig, je travaille souvent avec Neil Black, un songwriter texan basé à Vienne. On a une manière de fonctionner lui et moi qui marche bien depuis plusieurs albums. Je lui ramène des maquettes pré-chantées sans texte, et dans mes yaourts, il y a déjà des phrases faites qui sont les refrains et ça il ne veut pas y toucher. D'ailleurs à chaque il me dit : « Avec toi, c'est du bonheur parce que tout est déjà pré-écrit. Faut juste réorganiser, corriger, aménager, mais il y a déjà tout, il y a toutes les images qui sont là, le thème de la chanson et très souvent les refrains en fait ». Voilà donc pourquoi j'aime travailler toujours en binôme, parce que moi j'aime ce ping-pong avec les autres. Sinon, seul, on traîne la patte. J'aime déjà m'entourer des meilleurs, des mecs qui le sont bien plus que moi. Neil en fait partie, il est bien meilleur songwriter que je le suis. C'est pour ça que je réalise toujours tous mes albums avec Nico Bonnière (guitariste de Dolly/Eiffel) qui est un collaborateur de longue date. On a même fait le tribute de Calvin Russell ensemble. Souvent, il me sort de certains de mes retranchements parce que quand on fait un nouvel album, l'idée c'est d'aller vers un nouvel horizon, c'est de ne pas se répéter. La musique, je la pratique déjà depuis pas mal d'années, et c'est vrai qu'on se sent toujours un peu nul au moment de redémarrer la page blanche. Quand il faut enregistrer les premières guitares, les premiers solos, le son, on pense le maîtriser, mais finalement on est animé de doutes. C'est pour ça que c'est important de travailler avec quelqu'un d'autre qui a une vision peut-être plus objective et qui vous aide à surmonter vos doutes.

Donc, même «en mission», le mercenaire doute.

Le mercenaire a des doutes. On a le COVID quelque temps après le dernier album sorti avec The Devil's Blues, puis j'ai produit l'album de mon père, qui a très bien marché, puis le tribute à Calvin Russell avec beaucoup d'invités (Axel Bauer, Johnny Gallagher, CharlÉlie Couture...). Et ça a été une leçon de diriger tous ces beaux invités. Eux aussi maîtrisent très bien leur voix, dans leur interprétation. Mais il y a toujours un moment de doute, il y a un

truc. On ne sait pas si ça va le faire, on a besoin d'être rassuré.

Et ce qui t'a peut-être rassuré, ce sont les deux premiers singles qui sont déjà sortis, tu as eu des bons échos ?

Oui, Jazz Radio l'a joué. Classic 21 aussi, c'est une radio belge que j'adore. On a fait de beaux clips pour accompagner ces deux titres, on va continuer à soigner la présentation.

Qui est cette «Judy» que tu recherches ?

Il fallait trouver un prénom qui sonne bien et qui ne soit pas déjà pris. Les Stones ont déjà «Angie»... J'aimais beaucoup cette idée d'un bluesman perdu dans l'immensité d'une ville. Parce lorsqu'on est à la recherche d'un amour, plus ou moins perdu, on voit qu'on ne le rattrapera pas toujours. Bien évidemment que ça nourrit un état de nostalgie, de blues, et je trouve qu'il n'y a pas plus triste. En tout cas, c'est un état que j'ai connu par le passé. J'ai dû effectivement puiser dans des histoires que j'ai vécues. Mais se retrouver à New York comme ça, en n'ayant plus le numéro d'une personne que vous cherchez à joindre, et en essayant de rattraper une histoire qui vous a quitté, je trouve ça intéressant à exploiter en musique. Et c'est ce qu'on a fait. La ritournelle est assez joyeuse, finalement, parce que ce garçon est plein d'optimiste. Il reste quand même un peu «Candide» de Voltaire, quand même, en disant que «Non, non, c'est bon, ça va lui sourire de nouveau». J'aime bien d'ailleurs ce paradoxe là qu'il y a dans cette chanson parce que les mots sont très tristes, mais le rythme est un peu relevé.

C'est entêtant et ça donne envie de revenir au texte. C'est l'une des chansons dont le titre est une question et quand j'ai regardé les textes, j'ai trouvé qu'il y avait beaucoup d'interrogations dans les textes. C'est marrant, je me suis fait également cette belle réflexion au moment où j'ai fait le tracklisting. Ce type de questionnements, c'étaient des trucs que j'avais quand j'étais très jeune. Et là, c'est revenu, alors c'est vraiment un hasard. Mais bon, ce sont des questions dont on connaît la réponse en fait. C'est plus un effet de style, si on y réfléchit bien à chaque fois. «Could it be love ?» par exemple, qui est une chanson qui parle de l'état du monde d'aujourd'hui, on sait très bien que justement, il y a un vrai manque d'amour, c'est une évidence. La forme interrogative sert le propos.

J'ai aussi noté un titre très personnel : «Savi-



gny-sur-Orge». On est loin de Nashville !

Oui, on est loin de Nashville. Mais je suis un petit frenchy encore, et mes racines sont bien ici. J'ai vu quelques épisodes de mon enfance, dont celui-ci, qui s'est passé dans cette ville à Savigny-sur-Orge. Avec ce morceau, je suis sorti de ma zone de confort. Mais j'avais envie surtout de faire une jolie chanson à ma mère. Essayer ensemble d'exorciser, alors qu'elle est encore vivante, pour ne pas avoir de regrets. Exorciser des choses dont pour les réparer.

Autre particularité : l'usage du français sur la dernière piste. Le thème ne passait pas en anglais ?

Savigny, c'est marrant parce qu'on en a beaucoup discuté avec Neil, j'étais sûr que ça sonnerait bien. Savigny, parce que c'était dans mon yaourt, ça aussi. Et c'est super parce que Neil m'a dit : « Non, Savigny, c'est super, Savigny ! C'est bien d'avoir un nom de ville française avec un léger accent américain. Ça va lui donner quelque chose de chouette à ce nom de ville. » Alors je me fie à ça : si l'harmonie et les mots fonctionnent en français, c'est la bonne voie. S'il y a une ritournelle qui me vient, les mots suivent très rapidement. J'enregistre toujours mes idées avec le dictaphone de mon téléphone. Je suis sûr que si je retrouve les idées de cette chanson dans mon téléphone, elles sont en français. Tous les mots du yaourt le sont.

Est-ce qu'il y a un morceau qui t'a donné du fil à retordre dans ta «mission» ? As-tu réussi à aller où tu voulais ou le chemin était plus marécageux comme dans le bayou ?

Non, non. Quand ça coince, il ne faut pas garder. D'ailleurs, on a fait beaucoup plus de titres qu'il y en a sur l'album, et on en mettra certains en bonus tracks un peu plus tard. J'ai toujours cette phrase de Radiohead qui me revient : « You can force it, but it will not come » de «Planet telex». C'est-à-dire qu'il ne faut pas forcer les choses, si ça ne vient pas, ça ne va pas venir. Et ça arrive d'ailleurs d'avoir des très bonnes maquettes au début, de commencer à les produire, et puis il y a un truc qui ne fonctionne pas au final. Il faut que les choses se déroulent naturellement, et dès qu'il y a du forçage, c'est qu'il ne faut pas le garder. Ce n'est pas grave, il faut passer à autre chose.

Quelles ont été tes inspirations au-delà du blues ?

Curtis Mayfield sur certains titres, un peu de

Hendrix, des couleurs à la Stones... J'ai beaucoup de respect pour les anciens, ils m'ont donné envie de prendre une guitare. Si je peignais, ma palette serait faite de ces artistes. On me connaît sur des choses plus féroces, plus folk. Ici, il y a toujours des références, Neil Young sur certaines balades (comme «Savigny-sur-Orge»), les Stones... On m'a dit pour un titre «tiens, c'est très Stones». Je ne m'en cache pas. J'utilise parfois la recette des anciens, pour leur rendre hommage. L'âme de l'album, la voix, ça n'appartient qu'à moi, mais dans la coupe et les surpiqûres, l'oreille avertie repère les inspirations.

Si tu devais choisir une chanson comme porte d'entrée pour quelqu'un qui ne te connaît pas, tu prendrais laquelle ?

«Je suis le diable». Elle me définit bien, c'est en français avec une inspiration très rock'n'soul. Bonne entrée en matière.

Et sur cet album ?

Difficile...

Choisis-en deux ou trois dans ce cas.

Je dirais «Man on a mission», qui exprime bien l'intention générale de l'album. Et «Change my ways», une ballade très soul, une partie de moi que j'ai peu développée auparavant. Par le passé, il y a eu «Donne-moi la fièvre», on frôle le son de Memphis, la Stax, Otis Redding, Sam & Dave, Rufus Thomas... Mes chanteurs de cœur sont des chanteurs de soul.

Avec toi, l'adage «Nul n'est prophète en son pays» est un peu vrai. Disons que c'est plus ton style qui l'est. Tu as créé Gel Production pour être 100% DIY et gérer la chaîne de A à Z. Portes closes, ou le choix de la liberté ?

Des expériences. J'étais chez Warner, et j'ai vite compris que ce grand système ne m'aiderait pas. En 2012, je suis parti avec mon bâton de pèlerin jouer partout, dans les campings, salons de coiffure, etc... en duo avec Jimmy, guitare, grosse caisse au pied... Puis on a construit : booking, réseau, etc... Ce que je n'avais pas réussi à bâtir avec les majors s'est construit en indépendant. Pour le disque, c'est la même histoire. Après un contrat d'artiste puis de licence, j'ai constaté que les partenaires développaient moins bien que nous. Je suis devenu autonome, jusqu'à la distribution. C'est également l'album de mon père qui nous a aidés, nous avons été jetés par toutes les maisons de disques. Nous avons fait un album, Ici-Bas, qui a très bien fonctionné puisque la première semaine, il était



cinquième des ventes, tous tops confondus. C'est une énorme victoire et c'est un pied de nez au système de toutes les majors qui ont refusé l'album. Et pourtant, j'ai quelques copains en place dans les majors et tout ça qui me disaient : « Manu, pour les acteurs, ça ne marche pas, on en a signé avant, ça ne marche jamais ». Je leur répondais : « Oui mais attendez, ce n'est pas l'album d'un acteur lambda ». Mon père est quelqu'un de populaire, d'aimé, sa parole est souvent très suivie, Ses points de vue sont intéressants parce qu'il a un phrasé particulier pour s'exprimer. Et puis il a une voix, une aura. Et surtout il défend ses textes sur ma musique. Et ça, c'est intéressant parce qu'on va tout mettre en forme. Ce n'est pas « Gérard Lanvin qui chante Jacques Brel ». Ce sont ses textes, on n'a pas travaillé avec les auteurs à la mode, avec Vianney. Ce n'est pas du tout le principe de l'album. Ce qui est intéressant, c'est qu'il y a un joli témoignage, il livre ses points de vue, les thèmes qu'il aime souvent bien aborder. Nous nous sommes fait jeter de toutes les majors qui nous disaient qu'on n'en vendrait pas plus de 2000, grand maximum. Et la vie a fait que j'ai rencontré Laurent Didailler, directeur de PIAS France et qui m'a dit : « Mais tu as besoin de quoi ? D'un distributeur ? Mais moi je te le fais. Tu connais des attachés de presse ? - Oui. Tu sais monter une stratégie,

quand même, je te connais un peu, tu devrais y arriver. Il y a un problème de financement pour la fabrication ? Tu veux que je t'avance pour la fabrication ? - Non, non, j'ai un peu de trésorerie pour le faire, on devrait y arriver ». Et puis du coup voilà, ça a été vraiment le départ de notre aventure en indépendant. Et c'était formidable parce que j'ai renvoyé un message avec la photo du site du Syndicat National des Entreprises Phonographiques à tous mes potes des maisons de disques en leur disant : « La famille Lanvin vous remercie du non-accueil de l'album, parce que grâce à vous, les prochains relevés de royalties vont me sauver. » Tout cela m'a permis de me conforter dans le fait que je ne veux pas perdre ma liberté. Et il ne faut pas délirer, on est des artisans, et ça me va. Mieux vaut un petit chez soi qu'un grand chez les autres...

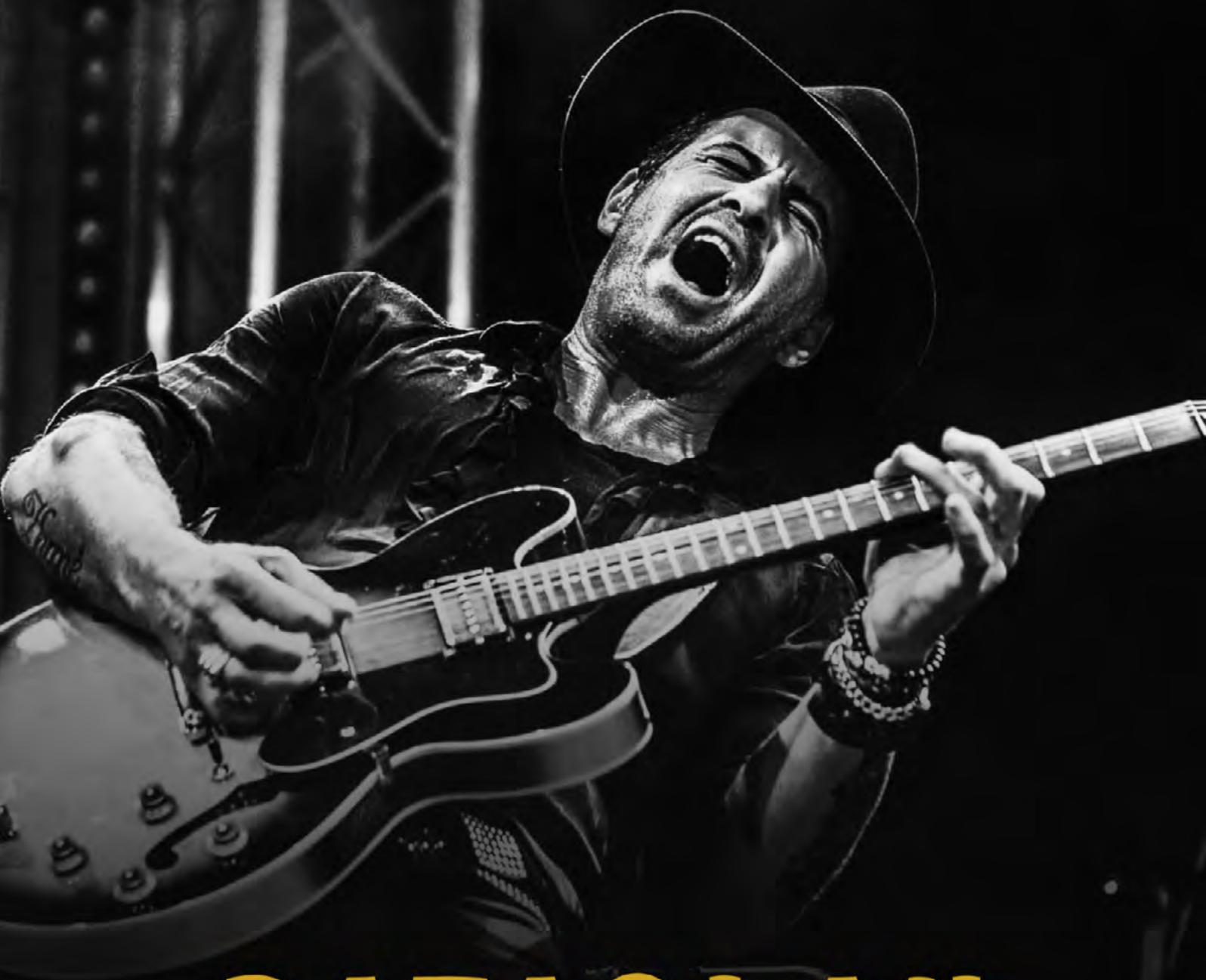
Parlons pochette et artwork qui donnent aussi une atmosphère. Cela n'a pas été shooté à Paris, j'imagine ?

Non, au Maroc, lors du tournage du clip de « Man on a mission ». On voulait tourner là-bas, ça s'y prêtait bien en termes de décors; ça facilitait aussi pas mal l'organisation. J'y vais souvent, car mes parents y vivent, j'y fais de la moto, j'aime la lumière qui s'y dégage. On a fait des photos « pour accompagner », sans

Gel Production présente

MANU LANVIN

⚡ AND THE DEVIL BLUES



BATACLAN
BATACLAN
BATACLAN

Paris • 21.11.2025

viser la photo d'album. Une image volée pendant le tournage s'est imposée, elle portait le ton du disque. Autre chose, on a perdu la particule «Devil's Blues», parce jusqu'ici, je présentais souvent Manu Lanvin and The Devil's Blues. L'album est différent car il y a beaucoup de musiciens invités qui ne sont pas ceux du Devil's Blues. Il y a bien évidemment les musiciens originaux du Devil's Blues, mais pas que. Donc je ne pouvais pas vraiment dire que c'est le travail du groupe habituel.

La tête de mort est toujours là, sur la voiture, sur l'ampli...

C'est ce que j'allais te dire, car cette tête de mort est omniprésente malgré tout. Il ne faut pas renier d'où on vient.

Je n'ai pas vu de première partie annoncée pour ton concert au Bataclan. Le set dure trois heures ?

Il y aura bien une première partie, un groupe de filles rock bien énervées de la famille Gel Production. On va ajuster le timing parce que je ne ferai pas qu'1h30. C'est une fête, une manière de célébrer cette aventure du Devil's Blues. Je suis très content de les recevoir. C'est marrant qu'on en parle parce que ce matin, j'ai envoyé un message à Hélène, la chanteuse de Fallen Lillies, en lui disant qu'il fallait revoir le timing et l'organisation du concert, parce que je ne jouerai pas qu'une heure et demie.

Dernière question, un peu ouverte : quelle question aurais-tu aimé que je te pose, et ta réponse ?

Quelle question j'aurais voulu que tu me poses ? Je ne sais pas, quelle est cette question... Concernant l'album ou concernant autre chose ?

Plutôt tournée autour de l'album, oui.

Tu aurais pu me poser... (Il réfléchit) Voilà : «Quelle est la prochaine mission ?» J'ai répondu au début de l'interview, je crois : C'est la scène, continuer maintenant à défendre les chansons en live. La mission de faire l'album, c'est fait. Maintenant, c'est le promouvoir. Il y a plusieurs missions qui m'attendent.

Nous sommes là pour aider.

Merci beaucoup !

Merci à Bruno et à Manu.

■ JC Forestier
Photos : Laurent Guizard



ARNAUD FOURNIER

100% BLACK PUZZLE

(Ici d'Ailleurs)

Joueur de clavier et de trompette (entre autres), spécialiste de jazz, musiques africaine et baroque, compositeur pour le cinéma... Si on se contentait de cette partie du CV d'Arnaud Fournier, il était peu probable qu'on le découvre dans nos pages, même si le rock et ses dérivés n'est pas une limite à nos écrits. Mais si ce sont les grandes lignes de son parcours musical, il y en a de nombreuses autres qui l'ont amené sur des terrains bien plus connus de nos services, il a en effet initié les aventures Hint et La Phaze (comme guitariste), on le trouve également en guest chez Portobello Bones, Ludwig Von 88, EZ-3kiel, Mary's Child, Carc[h]arias et Tagada Jones (entre autres !). Pour cet album sous son nom, c'est un peu dans toutes ses expériences qu'il est allé piocher, allant chercher des pièces de son 100% black puzzle dans différents univers pour en produire un nouveau, le sien.

De tous les groupes précités, c'est certainement du côté de Hint qu'on trouvera le plus de similitudes (le titre de l'album était déjà un gros indice !), la présence des cuivres (trompette, saxophone) donnant une couleur particulière au projet. Couleur qui devient rapidement un point d'ancrage car ce nouveau projet n'est pas tout à fait «solo», Arnaud ayant invité quelques (vieux) amis à le rejoindre ! Et pas des moindres puisqu'on trouve Herman Düne sur «It's the leaving that'll kill you», Frédéric D. Oberland (Oli-

seaux-Tempête, Le Réveil des Tropiques...) sur «Miroirs», et son vieux camarade Hervé (Hint, mais aussi Fragile notamment) sur «Shiny re-birth». Ces trois plages sont marquées par leur hôte, la première par la chaleureuse voix de David (mais aussi celle de Philippine), son timbre reconnaissable et la lente mélodie proposée se fondent parfaitement dans la musique où tuba et trompette se mêlent à une guitare acoustique. Sur «Miroirs», ce sont les distorsions et le dialogue entre le saxophone et la trompette qui signent la rencontre des deux instrumentistes alors que c'est davantage le côté exploration sonore qui ressort de sa nouvelle collaboration (une renaissance brillante !) avec son vieux comparse (et si c'était le point de départ pour un retour de Hint dans les bacs ?). Le projet étant avant tout instrumental, c'est la dénomination «post-rock» qui pourrait s'imposer, l'aspect progressif de certaines parties correspondant assez à l'idée qu'on se fait de ce style («100% black puzzle»), à d'autres moments, on se rapproche d'un jazz torturé par des samples («New York Belle île»), mais ce qui semble le mieux convenir à ce projet est l'idée d'une divagation musicale.

Peu importe où et avec qui Arnaud Fournier nous fait voyager, l'expédition vaut le coup, et bien que les titres soient tous différents, il m'est difficile de dire celui que je préfère, chacun a son identité propre tout en étant cohérent et connecté avec les autres. 100% black puzzle est un album réfléchi, posé et bien plus qu'un simple assemblage d'encoches et de languettes.

■ Oli



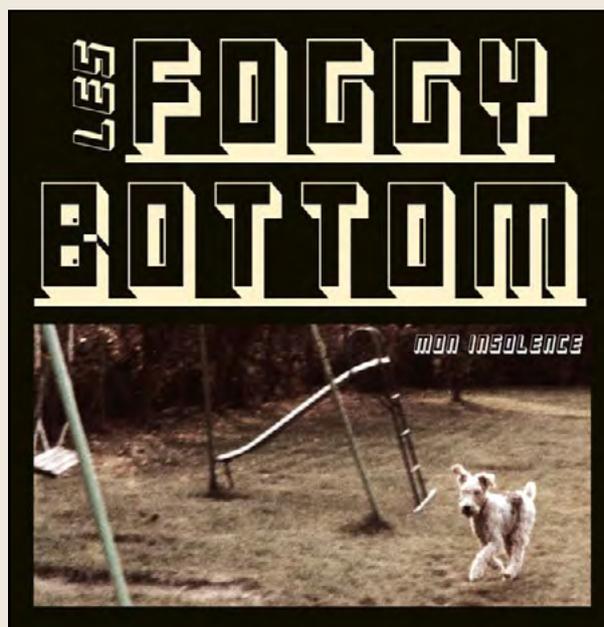
YASS

FEEL SAFE

[Crazysane Records]

Une belle découverte que ce Feel safe du duo allemand Yass, actif depuis 2012 dans une sphère à la croisée du rock indus, du noise-rock et du cyber-punk. Celle-là même où la tension est électrique et la pulsation mécanique, à la manière d'un Killing Joke, d'un Metz des débuts et, pourquoi pas, d'un autre duo comme celui du Prince Harry («Got hurt» est proche de l'univers rave industrielle des Belges). Ce troisième album, qui arrive huit ans après Night wire, sent particulièrement la rouille et l'adrénaline. Markus et Frank, figures de l'underground allemand après être passés dans Kurt, Ten Volt Shock, Maulgruppe, réactivent leur héritage musical sans jamais tomber dans le mimétisme. Tout est digéré et réinventé. Le duo maîtrise l'art de la répétition hypnotique, c'est réglé comme du papier à musique avec des boucles de synthés obsédantes, une basse qui gronde comme un moteur mal huilé, une guitare capricieuse et un chant assuré, conquérant parfois qui, selon le morceau, est plus ou moins en retrait. Feel safe ne laisse aucun répit, le son est dense, ses textures sont triturées, saturées juste comme il faut, et il donne une furieuse envie de bouger. En 35 minutes, Yass ne s'arrête jamais de vibrer, et nous laisse en sueur comme après un concert de La Jungle ou un set extatique de Parquet.

■ Ted



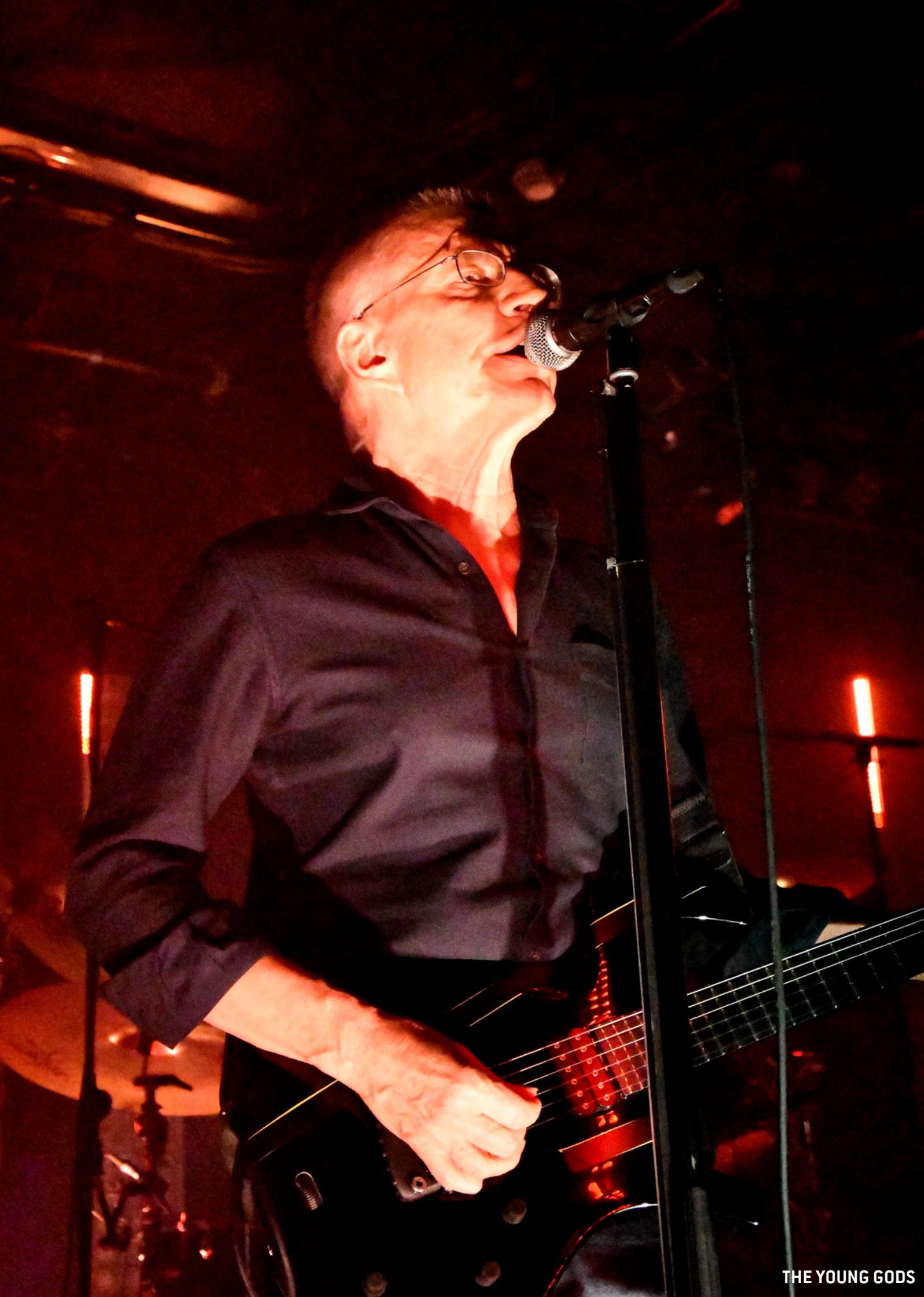
LES FOGGY BOTTOM

MON INSOLENCE

[Twenty Something]

Mais quelle indignité... quelle insolence de revenir ainsi tous les trois ans, et pondre des disques d'une telle beauté ! Et en plus, ils s'en vantent ! Décidément, ces Lorrains (ayant recruté Fred Alera de Billy The Kill, Billy Gaz Station et Second Rate au mercato) ne reculent devant rien. Pas même d'accoler le pronom «Les» devant leur patronyme (pour se rapprocher encore plus des Thugs ?), ni d'assumer encore davantage le chant en français, en le mettant plus en avant dans le mix, quand il pouvait être dilué au milieu des guitares par le passé. Rassurez-vous, ces dernières, épaulées par Fred donc, sont toujours bien présentes, pour asseoir leur style et marque de fabrique (déposée) : la fameuse distopop. Ou quand le shoegaze et le mur de son à la My Bloody Valentine, croise le fer avec la mélancolie de la chanson française à la Étienne Daho. Curieux mélange de prime abord, mais qui fait mouche sur les sept chansons (plus un interlude) qui composent Mon insolence, album concept dont les titres renvoient chacun à un prénom et autant d'histoires personnelles, de gens en colère dans cette société, mais qui n'acceptent pas pour autant de se résigner. «Nico», «Martin», «Pedro», «Rob» et «Marcus» de tous les pays, unissez-vous !

■ Guillaume Circus



THE YOUNG GODS

AERONEF, LILLE

L'AÉRONEF EST EN MODE CLUB CE SOIR, À SAVOIR UNE PLUS PETITE SCÈNE SOUS LE BALCON, FACE À LA «GRANDE SCÈNE», UNE DISPOSITION PLUS INTIMISTE ET UN TARIF ULTRA ABORDABLE (8 EUROS !) POUR DÉCOUVRIR LE NOUVEAU SET DE THE YOUNG GODS. ON A BEAU ÊTRE EN SEMAINE ET IL PEUT FAIRE UN TEMPS DÉGUEULASSE, PEU IMPORTE, C'EST COMPLET !

Une salle remplie pour un show, ça ne doit pas arriver souvent à Das Kinn, un mec qui mixe, «chante» et danse mais est bien seul, autant sur scène que dans son délire. C'est une sorte d'electro old school déclamée en allemand. C'est pas évident de se mettre dedans, surtout qu'il a aussi du mal avec l'anglais, donc en termes de communication, c'est pas simple... Il y a 40 ans, ça aurait certainement cartonné, là, ça aurait pu rester dans les cartons, j'ai rarement vu un truc aussi pénible... Après 45 très très longues minutes, le gaillard récupère

quelques applaudissements polis. C'est vraiment dommage de ne pas avoir pu proposer une première partie davantage dans l'esprit des Suisses. Sur d'autres dates, la présence d'Elie Zoé ou d'Arnaud Fournier semble bien plus cohérente, j'aurais largement préféré découvrir Cloé du Trèfle en live. Sample, guitare et poésie auraient alors été les dénominateurs communs de la soirée.

Le trio prend possession de la scène, s'installant chacun à leur place, ils forment un triangle





THE YOUNG GODS

certainement équilatéral puisque l'équilibre entre la force de la guitare, les sonorités de la machine et la puissance de la batterie est une des signatures de The Young Gods. Cette tournée suit la sortie d'Appear disappear et ceux qui sont venus en étant plus que fans, comme moi, n'ont pas fait le voyage pour rien. Car il tient, en effet, une grande place dans le set, seul «Tu en ami du temps» ne viendra pas. Le concert débute d'ailleurs comme l'opus avec «Appear disappear» et «Systemized», le groupe est au cœur d'un dispositif lumineux fait de barres de néons/LED qui offrent une multitude de possibilités dans les couleurs et les mouvements comme sur cet effet «cyclone» sur le deuxième titre (joué sans guitare) quand les lights semblent tournoyer sur scène. Pour «Hey amour», c'est un défilé de rouge, très chaud, qui vient appuyer les paroles de Franz tandis que sur «Blackwater», les néons blancs semblent alourdir les puissants riffs qui ponctuent les phrases musicales. Premier titre à évoquer le passé, «All my skin standing» (issu

de Data mirage tangram) laisse le temps aux instruments de jouer sur les atmosphères et prépare le décor pour «She rains» dénué de batterie et de guitare. Comme la mer monte et descend, les couleurs d'«Intertidal» alternent le chaud et le froid, le public, lui, reste chaud et profite d'un son soigné, de la proximité avec le groupe qui, très humble, ne cesse de le remercier. S'il est trop tôt pour évoquer la portée d'Appear disappear (ô combien excellent, faut-il le rappeler), chacun sait que T.V. sky est un album essentiel de la décennie 90', 4 titres en sont donnés, «The night dance» (et ses pas de danse) et «Gasoline man» ravissent un peu plus les Lillois qui hurlent leur plaisir d'entendre ces vieux morceaux cultes. Pas de guitare non plus sur «Mes yeux de tous» et un gros son de basse... venu des machines gérées par Cesare, on apprécie alors un peu plus le travail sur les arrangements et les rythmiques. Franz reprend la 6 cordes pour terminer le show avec «Blue me away» et «Shine that drone», c'est mon morceau préféré et les





THE YOUNG GODS



THE YOUNG GODS

Suisses ont compris son potentiel, le plaçant à la fin du concert, sur des lumières qui ne sont plus que blanches, on trépigne, le groupe délaisse ses instruments sans en couper le son, vient saluer et en remet une couche (bien aidé par l'énorme ligne de basse). Le temps avant le rappel n'est pas bien long, il faut dire que The Young Gods a prévu de ne pas s'éclipser trop rapidement. Le tube «Skinflowers» emplît l'air de l'Aéronef, Franz joue avec un projecteur plutôt qu'avec sa gratte puis une autre oldie, «L'amourir» venue de L'eau rouge, amène davantage de poésie avant de nous abandonner avec «Off the radar», la détresse que laisse un amour qui rejoint l'éternité peut nous laisser croire que cette fois-ci, le concert est terminé... Mais non, le trio, acclamé, remonte sur scène pour «Did you miss me» dont le rythme et le style ne collent plus vraiment avec l'ambiance d'Appear disappear, mais fait aussi partie de l'œuvre intemporelle des Dieux lorsqu'ils étaient Jeunes.

Merci à Jean-Philippe Béraud (Martingale).

■ Oli
Photos : Oli





ASTRID SS

IF THIS ISN'T NICE, WHAT IT IS ?

(Fucking North Pole Records)

Sur une pochette rose Barbie ☺, c'est probablement le regard de Astrid S (pop star norvégienne) caché derrière un masque à gaz qui tente de manger goulument une crème dessert vanille, à moins que votre analyse sur la crème dessert soit plus juste que la mienne, voilà le contenu de la pochette d'album des punks d'Astrid SS. Le street punk reste un genre indémodable, droit dans ses Docs ou ses baskets, le style n'a jamais faibli. S'il n'a jamais faibli, c'est parce que les thèmes des violences policières, des égos surdimensionnés de nos dirigeants et les conditions de travail mises à mal des classes moyennes et populaires sont depuis longtemps des préoccupations récurrentes de notre société.

Pas d'intro d'une minute et pas de chichi, «North side crew» et son riff aiguisé démarre l'album, vous n'attendrez pas longtemps pour reprendre en chœurs «Oi! Oi! Oi!». Punk, nordique et fraternel, c'est un bon morceau pour débiter. Sur «The strike is over», le chant me fait subitement penser aux Sleaford Mods à moins que ce ne soit aux groupes punks de l'Essex dans la mouvance de Crass ou Schwarzenegger. C'est bien foutu et on ne s'y attend pas. «They don't care» commence comme une sirène hurlante de flics pour dénoncer les violences policières, cette problématique est donc universelle et touche également les pays scandinaves qu'on imagine si sages et lissés. Astrid SS surprend en explorant

tous les styles de punk, avec le pogotant «Lizzie's in a box», par exemple, ou «Ugly things» et «Death drive society» qui comportent des passages plus contemporains et un tantinet mélos.

En tout cas, il s'agit d'un bon album avec tous les marqueurs du punk, voix rugueuse, basse métallique, guitares incisives, chœurs harmonieux, batterie énergique. Ça nous vient du froid, mais c'est terriblement chaleureux.

■ Deux Fré

Photo : Ingelin Klubben Berg



ASTRID SS

PRENEZ LES INGRÉDIENTS NÉCESSAIRES POUR FAIRE UN BON GROUPE DE STREET PUNK, UNE PASSION POUR LE PUNK DE LITTLE STIFF FINGERS, ANTI NOWHERE LEAGUE ET ANGELIC UPSTART, UNE BONNE DOSE D'ANTIFASCISME ET D'ANARCHISME, UN GOUT POUR LE PIED DE NEZ ET UNE ONCE DE PROVOCATION ENVERS LE SHOW BUSINESS ET VOUS OBTIENDREZ ASTRID SS. CAROUSEL FEELING EST ALLÉ À LA RENCONTRE DE CE GROUPE VRAI ET SINCÈRE POUR SAVOIR CE QUI SE CACHAIT DERRIÈRE LA POCHETTE ROSE BARBIE © DE LEUR DERNIER ALBUM.

Salut Astrid SS, pouvez-vous nous présenter brièvement les membres actuels du groupe ? Depuis quand existe-t-il ?

On a commencé à jouer ensemble il y a 5-6 ans. À l'époque, chacun de nous jouait déjà dans d'autres groupes, donc c'était juste un projet fun à côté. Quand nous avons commencé à prendre les choses plus au sérieux et à

écrire des morceaux géniaux, c'est devenu un truc à part entière. Trude est notre guitariste rythmique, une vraie déesse du riff, qui jouait avant dans un groupe de street punk 100 % féminin qui s'appelait I Like To Tell Men That They Can't Handle Two Things At The Same Time. Joar est notre bassiste, chaque fois que j'avais besoin d'un remplaçant sur un instrument



dans mes autres groupes, je l'appelais. Donc quand le bassiste originel d'Astrid SS a quitté le groupe, je l'ai contacté immédiatement. Frode est le chanteur et Magnus le batteur. Tous les deux jouent aussi dans un groupe expérimental orienté prog/fusion qui s'appelle ORDN, et Magnus a également joué dans un groupe punk légendaire, rapide et rugueux : Rama Lama das Pönkabteilung. Moi, je suis Enok, guitariste lead dans ce groupe et dans Astmatisk Gapskratt. Ce que j'adore dans Astrid SS, c'est que tout le monde est super créatif et sait jouer plusieurs instruments, donc on écrit tous des morceaux en comprenant bien le rôle des autres.

Pour nos lecteurs, pouvez-vous expliquer le choix de votre nom ? Cela a-t-il un rapport avec la chanteuse Astrid S ? Vous pensez qu'elle est au courant ?

Astrid S est actuellement l'une des plus

grandes stars pop en Norvège. Notre nom de groupe joue sur deux conventions classiques des noms de groupes punk, celle où les groupes ont des noms qui sont des jeux de mots avec les noms d'artistes connus et celle où les noms de groupes font référence à des choses horribles. Un ami à nous connaît l'oncle d'Astrid S et lui en a parlé. L'oncle a trouvé ça hilarant et l'a raconté au père d'Astrid. Je ne sais pas si le père a trouvé ça aussi drôle que son frère, ni s'il en a parlé à sa fille.

Avez-vous des influences punk particulières ? Tous les membres du groupe sont fans de punk ou certains ont des goûts pour d'autres genres (metal, pop, musique classique) ?

On adore tous la musique en général, mais le punk old school, c'est là où nos goûts se rejoignent. Dans nos collections persos, vous trouverez du black metal, du hip-hop, de la

techno, du prog, mais aussi beaucoup et énormément de punk. Je pense que Stiff Little Fingers est une grosse influence, parce qu'à chaque fois qu'on écrit une mélodie et qu'on ne la retient pas parce qu'elle sonne trop familière, c'est presque toujours une de leurs mélodies qu'on a volées inconsciemment.

Qui a enregistré votre album ? Comment s'est passé le processus ?

Tout a été enregistré en mode DIY dans le sous-sol de Magnus. On passe beaucoup de temps en studio à peaufiner les morceaux avec ce groupe que dans n'importe quel autre dans lequel j'ai joué. On réécrit souvent des parties de chœurs ou de guitare pendant l'enregistrement.

Qui a conçu la pochette de votre album ? Pouvez-vous nous le présenter ?

Erik Henriksen, de Hønefoss. C'est un bon ami et un talent incroyable avec un stylo à dessin. Il joue aussi dans un duo super cool qui s'appelle Twofaced HK, que vous devriez absolument découvrir. Pour nous, c'était super important d'avoir une pochette dessinée à la main par un artiste original de la scène, pour se démarquer de toutes ces pochettes pourries générées par IA.

Le street punk a toujours été une musique de protestation. Pouvez-vous choisir trois morceaux de votre dernier album et expliquer leur thème et pourquoi vous les avez écrits ?

«They don't care» est une chanson sur les violences policières et d'autres abus de pouvoir par les forces de l'ordre. C'est un problème qu'on retrouve partout dans le monde. «For king and country» est un hymne anti-guerre sur les dirigeants qui veulent toujours plus de pouvoir et envahir leurs voisins. «The strike is over» parle des enseignants en grève qui sont forcés de reprendre le travail sans rien obtenir, à part une opinion publique abîmée, et comment le fantôme de Maggie Thatcher plane encore sur le monde.

Que pensez-vous des infos aujourd'hui ? Il y a sûrement des choses qui vous font réagir plus que d'autres.

Oui, malheureusement. Nous trouvons flipant de voir comment les fascistes gagnent en



influence partout dans le monde, financés par certains des plus riches connards qui soient, et comment ils commencent toujours par s'en prendre aux immigrés et aux personnes queer, suppriment les droits de l'homme et s'enrichissent. Il est également triste de voir les médias du monde entier se soumettre aux menaces juridiques de ces brutes fascistes et censurer la vérité. Les Français voient la Norvège comme un pays riche et donc sans problèmes. Est-ce vrai ? Nous sommes touchés par l'économie mondiale comme tout le monde. Actuellement, les prix des produits alimentaires augmentent beaucoup plus vite que les salaires. La Norvège a le plus grand nombre de décès par overdose en Europe, tout en ayant les lois sur la drogue les plus strictes, et les politiciens refusent de voir le lien.

J'ai vu qu'une compilation est sortie, 2025: Pønk i Norge. À quoi ressemble la scène street punk en Norvège ? Est-elle prolifique ? Quels groupes aimez-vous et en avez-vous à nous recommander ?



Les compilations dont tu parles, sorties par Fucking North Pole Records, sont un bon point de départ. La scène punk est assez grande et variée en Norvège, avec des groupes dans tous les styles. Si tu veux du street punk, Cockroach Clan de Lillehammer est vraiment au-dessus du lot. Il y a aussi plein de nouveaux groupes jeunes super cools : Brækkækkel, Nykter et Giljotin Fredag de Trondheim, Barnevænnlig de Bodø, Blindtårm de Halden, et bien d'autres. Voir des jeunes avec autant d'attitude nous donne beaucoup d'espoir pour l'avenir du punk.

Quel est le public punk à vos concerts ?

Que des gens formidables. Tous des originaux comme nous.

Vous avez des concerts prévus prochainement ?

Nous jouons régulièrement et souhaitons jouer encore plus. Nous avons quelques festivals de prévus cet été et nous avons hâte d'y être, mais les programmations n'ont pas

encore été dévoilées, donc je pense qu'il vaut mieux ne pas en parler.

C'est le numéro de décembre et de Noël, avez-vous un message pour nos lecteurs ?

Passez de joyeuses fêtes de Yule (NDR : fête païenne préchrétienne assimilé à Noël dans les pays scandinaves) et soyez gentils avec vos voisins.

Merci à Enok Moe et Astrid SS d'avoir répondu à cette interview.

■ Deux Fré

Photos : Håkon Sivertsen



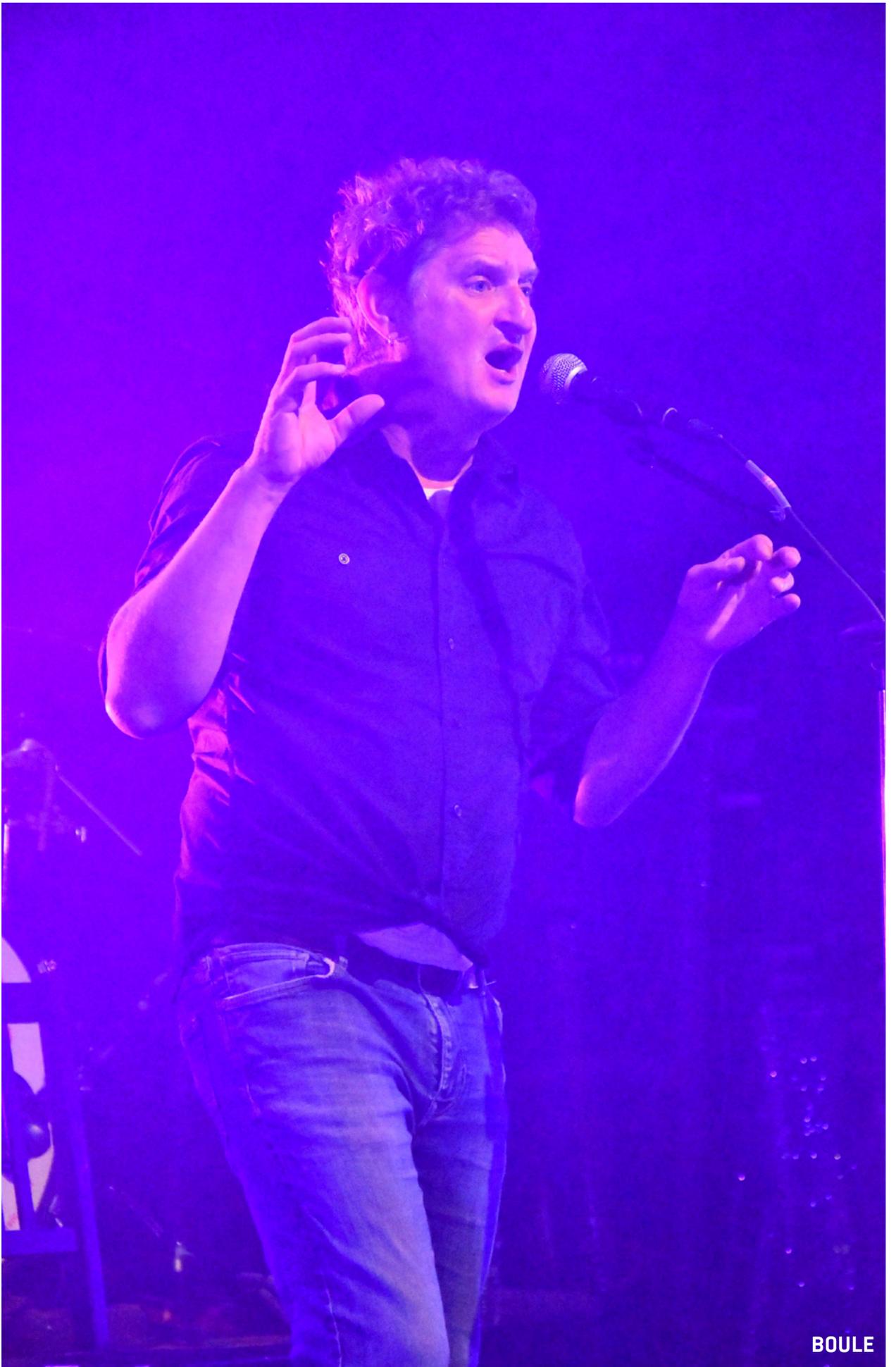
MARCEL ET SON ORCHESTRE

ESPACE MALRAUX, HAZEBROUCK



MARCEL ET SON ORCHESTRE

ÉTAIT-CE UN WEEK-END À THÈME ? EN FACE DE L'ESPACE MALRAUX, S'EST INSTALLÉ LE CIRQUE FRANCKY AVEC SON LOT D'ACROBATES, DE CLOWNS ET DE BONNE HUMEUR. EN CE VENDREDI SOIR DE DÉBUT OCTOBRE, UN AUTRE FRANCK ET SA TROUPE SONT VENUS FOUTRE UN JOYEUX BORDEL À HAZEBROUCK : MARCEL ET SON ORCHESTRE !



BOULE

Chargé de dompter une foule venue pour un autre, Boule est entré sur scène avec Sonia Rekis et son accordéon. Il jongle avec les mots et les émotions, mais une partie de la salle s'en contrefout et poursuit ses bavardages, c'est plutôt pénible car ça parasite le début de soirée de ceux qui, dans les premiers rangs, écoutent, sourient et renvoient des ondes positives. Peu à peu, sa musique gagne du terrain et son «Neuneuil» et ses «Aïe aïe ouille ouille ! Aïe aïe aïe ouille ouille ouille» finissent de convaincre les deux du fond qui comprennent tardivement qu'ils ont raté un concert fort sympathique !

Les premières notes d'introduction du concert (qui commence avec «Avanaguila») n'atteignent pas le plafond que le public souhaite déjà un joyeux anniversaire à Bidingue qui salue bien bas tout le monde avant de retrouver ses synthés. Tout le monde est au taquet, pas de préchauffage et pas envie de prendre l'option «concert un peu chiant», le spectacle est autant sur scène que dans la salle et jamais l'intensité ne retombe durant le show qui

mêle standards insubmersibles et nouveaux morceaux. Si j'ai bien compté, ils sont sept de C'est pas à vous qu'ça m'arriverait avec bien sûr «Stigmatisez-moi !», «Maudit karma» (d'actualité vu que Marine montre sa chatte à Matignon pour obtenir de l'attention) et «Quand on sait pas dire non» mais aussi «Autocentré», «L'empathie», «V'là l'dégât !» et, plus surprenant, «Dans ma boudinette». Ce titre un peu «à part» sur l'opus se transforme en un moment fort du spectacle avec en direct devant nos yeux ébahis, les demis finales des championnats de tapotage de panche ! L'occasion pour moi de découvrir cette compétition, mais également que le mot «panche» est méconnu hors des Hauts-de-France ! Pour les non-initiés au ch'ti, c'est donc le «ventre», on retrouve le mot assez régulièrement dans l'expression «panche à bière» qui caractérise généralement une personne avec un certain embonpoint abdominal. Ici, ce sont trois redoutables panches qui font sonner leurs peluches ombilicales et, soyons honnêtes, il n'y a pas eu match tant il y avait un écart entre le monde professionnel et l'amateur local.



MARCEL ET SON ORCHESTRE







MARCEL ET SON ORCHESTRE

En termes d'animations, les Marcel regorgent d'idées, font monter sur scène des fées pour «La fée dépovga», des femmes jeunes d'esprit pour «Femme mûre», te font faire un tour en bateau pour «Brrr... (au début elle est froide)», proposent un sit-in, se font imberner par Chuck Norris, reprennent «Le mouton kabyle» (composée par Les Satellites), assurent une démonstration de nage synchronisée (prenant pour modèle le chef), imitent Polnareff... Il se passe toujours quelque chose même si de temps à autre, la puissance du titre suffit largement : «Petite culotte», «Tout l'temps t'aimer toujours», «62 méfie-te», un président «Comme un balai (in the wind)», «Les neurones à crêtes», «Raoul et Alain», «Où sont passées mes pantoufles ?»... On ne peut pas y passer la nuit (encore que ça ne me dérangerait pas !) et donc certains morceaux que j'aime beaucoup ont disparu de la setlist («Fil à retorde», «Body building»), n'y sont pas encore revenus («Arrête ton crin-crin») ou n'y ont pas trouvé de place («Jean-Patrick» ou les «Bertrand»... à croire qu'il y a un complot anti prénoms !). Outre les déguisements et les couleurs improbables, les Hazebrouckois montrent aussi leur attachement à la démocratie et aux valeurs humanistes en reprenant spontanément «la jeunesse emmerde le front national» et pour ne pas les chagriner de voir la petite bande quitter leur bourg, Marcel et Son Orchestre a la délicate intention de jouer comme des merdes le dernier morceau. Meuh ils n'y sont pas arrivés.

Tout le monde quitte le pré et l'arène, on remballe le chapiteau sans encore savoir que le week-end cirque n'est pas terminé... Ce dimanche-là est nommé le gouvernement de rupture (la bonne blague) qui bat le record du monde de la chute à grande vitesse. Sous nos applaudissements !

Merci Olivier et At(h)ome, merci aussi à Quentin !
Bises à Bidingue !

■ Oli
 Photos : Oli











PAIN MAGAZINE

VIOLENT GOD

(Humus Records)

Je n'ai pas l'habitude de lire les articles des collègues chroniqueurs avant de rédiger mes textes, donc désolé si d'autres ont évoqué le sujet et toutes mes excuses aux membres du groupe car je vais certainement être un peu lourd. Pain Magazine ? Sérieusement ? L'hebdo des boulangers ? Le mensuel des accords à contre temps ? Le quotidien du bourre-pif ? Autant l'idée peut être séduisante pour des anglophones mais là, y'a quand même un paquet de Français dans le combo et si à l'oral on entend la douleur, à l'écrit, on voit surtout un des emblèmes de la gastronomie hexagonale ! Pour éviter ce genre d'introductions et moult vanes foireuses, peut-être aurait-il fallu trouver un autre nom... Louisahhh (l'une des voix) a beau être née aux États-Unis, elle parle un peu notre langue et aurait également pu mettre son veto. J'imagine qu'elle a dû discuter de cette question avec les Birds in Row et Maël Péneau (Maelstrom) mais qu'au final, ils ont dû préférer s'en amuser et se dire que le nom du groupe importait moins que sa musique.

Artistes engagés et pas du genre à faire des concessions, que ce soit dans l'électro/la techno pour les uns ou le post-hardcore pour les autres, on imagine que Joris (batter) n'a pas du beaucoup chercher pour trouver des accointances lors de son travail avec Maël et Louisa, mais de là à imaginer un projet commun, c'est un peu moins évident. Et pourtant Violent god démontre qu'on

peut mélanger toutes les musiques à condition d'avoir du talent. Le résultat ne ressemble pas aux travaux «classiques» des différents membres et c'est tout là l'intérêt de l'album, une croisée des chemins metal/électro avec des textes réfléchis [en anglais], le tout dans une ambiance post-apocalyptique assez froide (dans l'artwork, la main, chère aux Birds in Row, est cassée, couverte par des feuilles indiquant que l'hiver approche). Difficile de comparer Pain Magazine à d'autres, autant parce que l'amalgame est rare que parce que mes connaissances sont limitées dans ce genre, mais en empruntant des éléments à Aphex Twin, Kompromat, Front Line Assembly et Atari Teenage Riot, on doit bien, en secouant sans retenue, obtenir un truc qui sonne comme ce supergroupe. Bien que baignés de la même atmosphère, les titres sont assez disparates, je suis bien plus friand des pistes rock que sont «Dead meat», «Magic» ou «Horse song» que des aventures électro plus binaires («Nice guy») ou que des expérimentations plus noisy («Choke points»). Quand tout se mélange, cela peut aussi donner de bonnes plages comme «Weak and predatory» ou «Bastion».

Cette collaboration inattendue aurait pu rester une expérience «studio» où le boulot de chacun pouvait être tranquillement réalisé sans se soucier d'une réalisation «live», mais les musiciens ont décidé de pousser plus loin cette aventure en donnant plusieurs concerts où les sensations seront forcément décuplées.

■ Oli



MALEPESTE

EX NIHILO

[Les Acteurs De L'Ombre]

Malepeste a quinze ans d'existence, mais leur dernier album datait de 2015... Autant dire que l'attente a été longue pour les fans du groupe et que la sortie d'Ex nihilo est un événement sur la scène black metal.

Avec 6 titres, ce nouvel opus est court, mais intense. Dès «Ab chaos», Malepeste nous plonge dans son univers avec un morceau complexe, chaotique et torturé. Comme un kidnapping en pleine tranquillité. Cela nous permet d'apprécier avec plus de justesse la suite de l'album. «Quaestionis» enchaîne ainsi avec des riffs plus hypnotiques, appuyés par un chant malsain. La voix et les riffs s'enroulent dans nos oreilles, comme une couleuvre autour de sa proie. Ex nihilo alterne chant crié en anglais et voix off en français. Cela nous offre une structure rythmique particulièrement envoûtante. On se laisse absorber par l'esprit nihiliste classique du black metal, mais qui n'est ici qu'une façade. Malepeste veut nous emmener plus loin. Ils explorent le chaos, la souffrance, et le désespoir à la recherche de l'étincelle qui pourrait raviver le feu d'une humanité qui semblent condamnée. Avec son black mélodique, ses riffs lancinants, ses blasts impactants, et ses changements rythmiques flamboyants, les Lyonnais nous font voyager de manière magistrale dans leur univers de noirceur. Avec ce troisième album, le groupe nous offre une des œuvres majeures de l'année, voire

bien plus, renforçant l'idée que la scène BM française est sans conteste l'une des plus créatives et des plus riches, et cela pour notre plus grand bonheur.

On notera aussi le superbe artwork. Un titan tenant le monde en flamme dans ses mains, prêt à l'écraser... ou en attente de son renouveau ?

■ Nolive



LES HOMMES CRABES

GALAK 51

[Autoproduction]

Les Hommes Crabes ? D'où sort ce nom ? La seule explication que j'ai à filer, c'est la référence à South Park où des «Hommes crabes» cherchent à dominer le monde. C'est un délire et ça peut coller à l'univers de ce trio. Sinon, ce sont trois zicos qui jouaient ensemble dans Bigsure (mais aussi Gokan pour le batteur Flo, The Guarddogs pour le chanteur-bassiste Bat et The Ascending pour le guitariste Alx). Biberonnés aux nineties, aux réf' de la pop culture (Galak 51, c'est un apéritif anisé au chocolat blanc ?) et aux calembours (leurs deux EPs précédents s'intitulent Panier de crabes et Exe.Crab), les Nantais sortent donc une nouvelle galette avec 7 titres simplement très rock. Si la guitare est toujours bien distordue, c'est le chant qui donne l'orientation stylistique des morceaux, on est parfois un peu plus dans le punk emo (quand la mélodie est accentuée), un peu plus dans le grungy (quand on ajoute du gras), un peu plus dans le garage (quand ils font style de s'en foutre). Le rythme joue aussi et prend sa part, il sait calmer le jeu ou balancer de bons moments de groove histoire de s'assurer qu'on puisse se dégourdir les pincés.

■ Oli



HATESEED

RISING THROUGH DECAY

[M&O Music]

Premier album du quatuor transalpin, Rising through decay nous balance tout au long de l'album un tempo de batterie de speed metal ultra rapide et sans faux semblant. La guitare, clairement au couleur du trash metal avec des solos mélodiques et des riffs agressifs, appuie la violence d'Hataseed. Le chant phrasé et crié qui ressemble au standard du Hardcore vient renforcer les guitares et la batterie avec une ligne de basse simple et syncopée. On obtient alors un mélange qui, bien que surprenant, tient parfaitement la route. On a l'impression de courir un 1500 mètres, violent, étouffant, avec très peu de place au repos. Plus l'écoute de l'album avance et plus on se laisse bercer, voire même attraper par les riffs incisifs et le chant particulièrement réussi d'Ivan Magnani. Cependant, c'est ce que l'on attend d'un groupe qui se revendique de la mouvance thrash. Autant dire que les Italiens ne laissent pas indifférents et ont les moyens de s'imposer comme un groupe important dans les nouveautés d'un genre qui avait besoin d'un peu de sang frais pour retrouver ses lettres de noblesse, Hataseed offre donc des pistes intéressantes pour les amateurs. Le combo, thrash, speed, HxC, se révèle extrêmement efficace et agressif. Un groupe à suivre qui nous offre une belle promesse avec ce premier LP.

■ Nolive



JACK & THE BEARDED FISHERMEN

NAKED

[Twenty Something]

Jack is back ! Avec *Playful winds* (2022), le quintet bisontin était revenu sur le devant de la scène, l'appel des guitares étant le plus fort, et avait ainsi interrompu sa petite pause pour notre plus grand bonheur. On ne le dira jamais assez, cet album est une véritable tuerie, qui a redonné ses lettres de noblesse française au post-hardcore et au rock lourd, et tenu tête aux machines US du genre, Quicksand, Failure, Torche... En toute décontraction et humilité qui les caractérisent, les gars avaient même damé le pion en live à Cave In en tous points de vue (son, puissance, justesse, chiffre d'affaires au merch'). Août 2023 à Toulouse, j'y étais, je n'oublierai jamais la branlée.

On ne va pas se mentir, faire au moins aussi bien était tâche ardue, mais impossible n'est pas Jack And The Bearded Fishermen. Les voilà donc de retour avec *Naked*, cinquième album qui célèbre leurs vingt ans d'existence. Deux décennies à expérimenter, façonner, maturer leur musique, qui tout en s'inspirant des groupes précédemment évoqués, n'hésite pas à s'en affranchir pour accoucher de quelque chose de complètement singulier. En effet, il faut les placer, les équilibrer, les arranger, les trois guitares d'Hervé, Pete et Bastien, mais forts d'une indéfectible amitié, les riffs les plus massifs côtoient les arpèges les

plus cristallins, sans surenchère aucune, et en parfaite harmonie avec le groove imposé par la batterie de Boris et la basse de Thomas (flagrant sur «Last lines»).

«Memory» qui ouvre *Naked* vient nous rappeler, au cas où on aurait la mémoire courte, que les Jack ne sont pas venus trier les lentilles, et en ont encore largement sous la pédale, pour pondre des morceaux de costauds, avec des guitares accordées bien bas, mais combinées à une parfaite finesse dans leur exécution et juxtaposition. «This grey» derrière enfonce le clou de manière chirurgicale, nette et sans bavure, quand «Drones» s'étire plus insidieusement en longueur. Contrairement au titre avancé, il n'y a rien de bizarre à ce que leurs camarades nantais de Watertank, avec qui ils ont pu partager une tournée et des influences communes, soient conviés sur «Melt into oddity». Ensuite, entre les interludes, «Naked I» et «Naked II», l'hypnotique «The cave» et le plus frontal «Second shot» sonnent déjà comme des futurs classiques du groupe, qui prendront sans hésitation, toute leur mesure et leur ampleur en live, où le quintet excelle. L'occasion ici de saluer le magnifique travail de Flavien Van Landuyt, leur ingénieur attitré en concert et depuis trois albums, qui parvient à retranscrire avec justesse sur disque, cette puissance délivrée sur scène par les Bisontins. Mais pour la déflagration sonore, rien ne vaudra jamais l'expérience in situ. Allez les voir s'ils passent près de chez vous !

On s'en doutait et cette mise à nu en est une nouvelle preuve, voilà un groupe sur lequel il faut franchement compter (vous l'avez ?).

■ Guillaume Circus



REFUSED

ÉLYSÉE MONTMARTRE, PARIS

QUAND ON T'ÉCRIT « VOTRE DEMANDE DE PASS PHOTO N'A PAS ÉTÉ VALIDÉE », TU SORS LA CARTE RÉSEAU : UN MESSAGE À STEPHEN BRODSKY (CAVE IN, MUTOID MAN, QUI A AUSSI OFFICIÉ QUELQUES TEMPS EN TANT QUE SECOND GUITARISTE DE QUICKSAND), ET LE MIRACLE OPÈRE. MERCREDI SOIR, APPAREIL EN MAIN, RETOUR DANS LA FOSSE D'UN ÉLYSÉE MONTMARTRE PLEIN À CRAQUER POUR UN TRIPLE UPPERCUT GÉNÉRATIONNEL, À SAVOIR BLEAKNESS, QUICKSAND, REFUSED.

Bleakness ouvre la soirée dans une lumière crépusculaire. Leur post-punk ténébreux tire autant vers The Sound que Modern Life Is War. Pas d'esbroufe, juste neuf morceaux tendus comme des arcs, où basse cold wave et tension hardcore s'entrelacent. Une noirceur élégante, parfaitement à sa place pour ce dernier tour de piste de Refused. Avec Quicksand, le ton change. L'énergie devient minérale, fluide, introspective. Walter Schreifels, Sergio Vega et Alan Cage jouent sans un mot, portés par une sérénité quasi zen. De «Fazer» à «Dine alone», tout est épuré, dense, magistralement en place. Le trio new-yorkais démontre qu'on peut rester viscéral sans hausser la voix, se trouve le post-hardcore dans sa forme la plus mature, celle où la rage a appris à respirer.

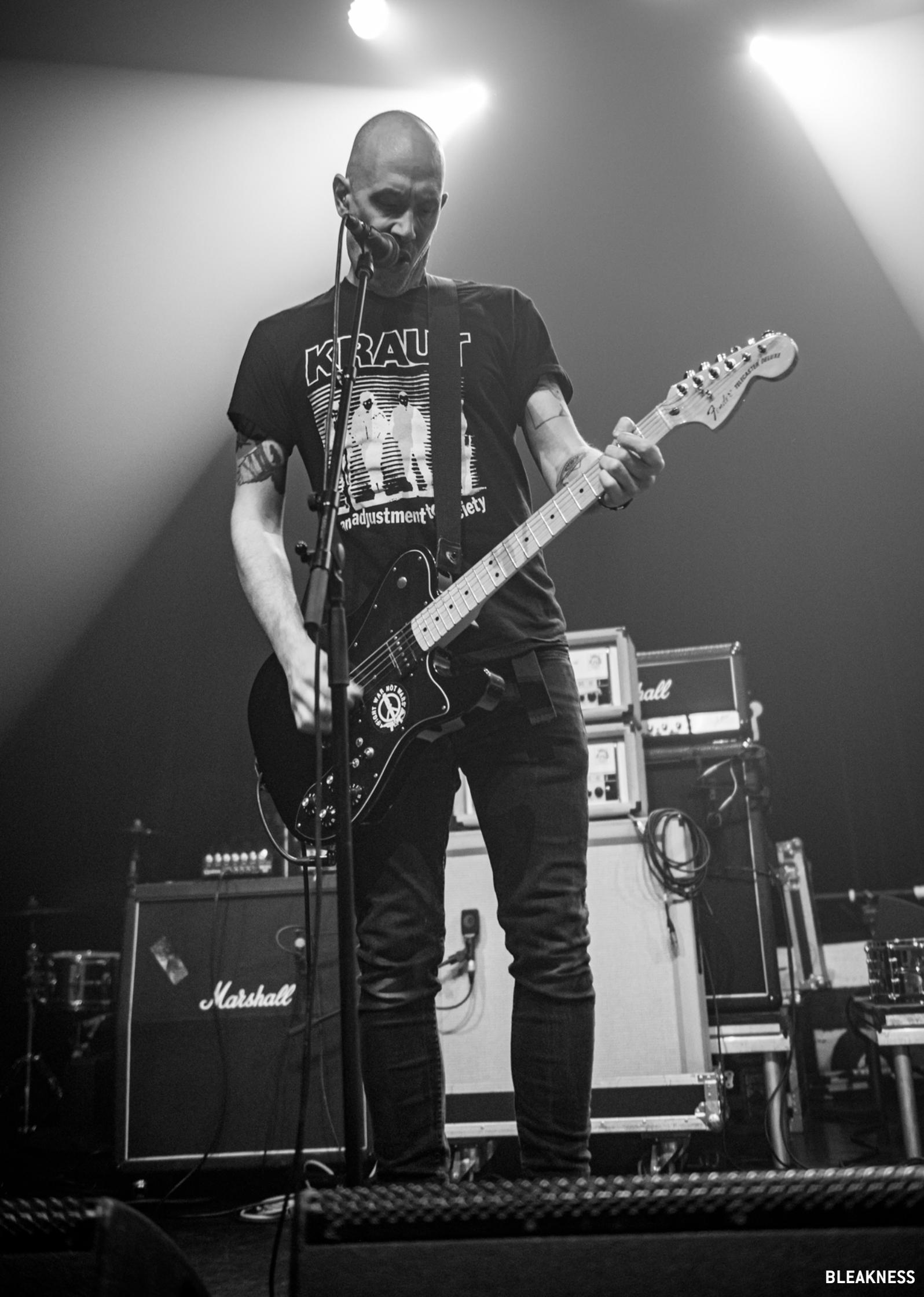
Puis vient Refused, en mode testamentaire. Dennis Lyxzén surgit en chemise à froufrou, verbe haut et regard ardent. Le punk comme performance politique et poétique. Entre ma-

nifestes et uppercuts sonores, le groupe déroule l'essentiel de The shape of punk to come, ravivant l'incandescence d'une époque où tout semblait encore possible. «New noise» embrase la salle, tandis que «Rather be dead» nous ramène à l'instinct. Ce dernier concert à Paris clôt une histoire vieille de quarante ans, fin de partie pour Refused, mais pas pour l'idée qu'ils ont incarnée.

Une soirée de transmission : Bleakness porte la flamme, Quicksand la canalise, Refused la consume une dernière fois. Et moi ? J'y étais. Grâce à Brodsky, à la débrouille, et à ce truc qui ne s'éteint jamais : le feu.

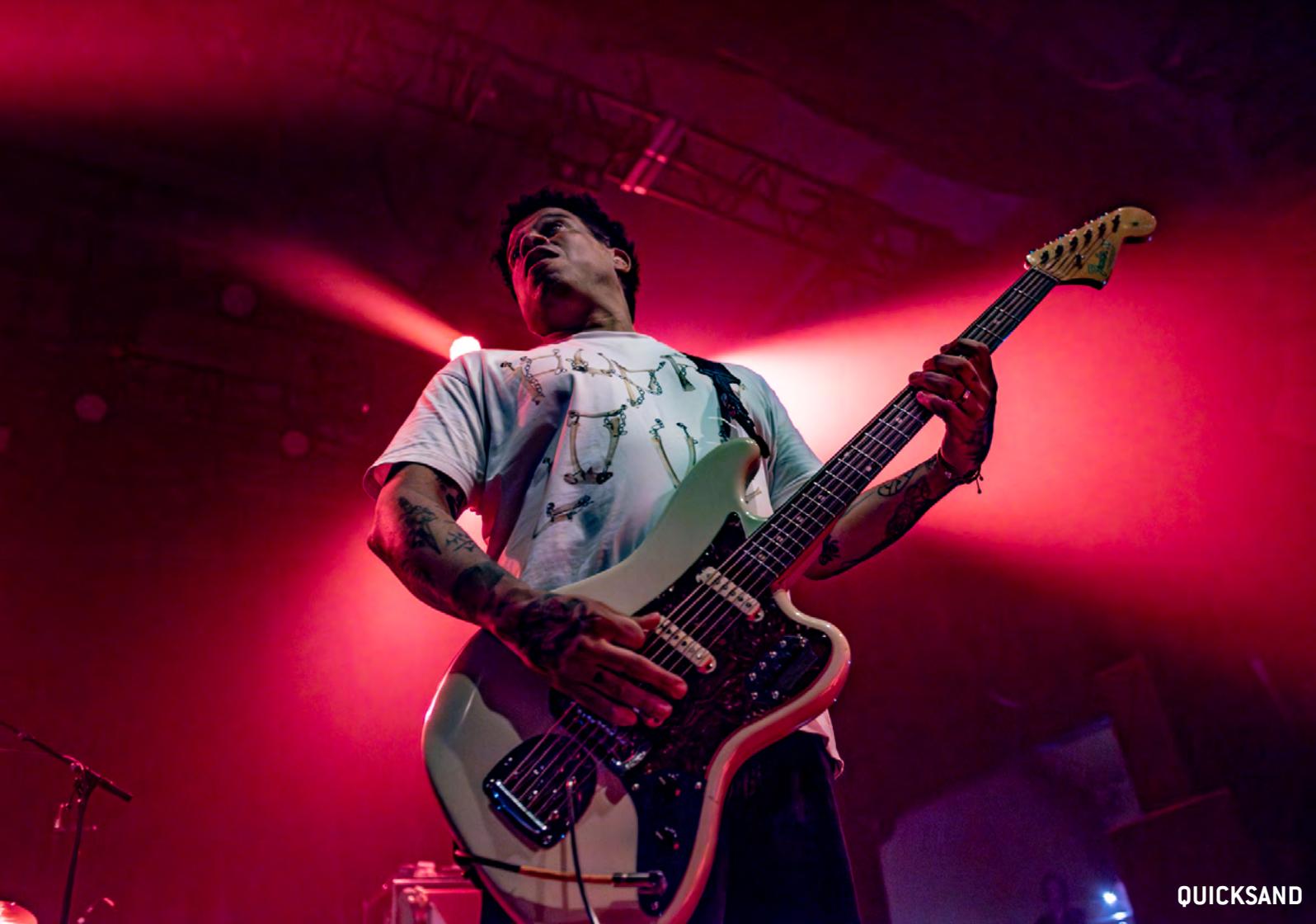
Merci à Stephen et à Quicksand pour la confiance.

■ JC Forestier
Photos : JC Forestier





QUICKSAND



QUICKSAND





ROCK YOUR BRAIN

L'ANNONCE DU LINE-UP DE LA SOIRÉE «PUNK ROCK» DE L'ÉDITION 2025 DU ROCK YOUR BRAIN FEST A DÛ EN ÉMOUVOIR PLUS D'UN... ET MOI LE PREMIER ! ENTRE LÉGENDES, NOUVELLES SENSATIONS ET GROUPES EN PLEINE BOURRE, IL Y AVAIT DE QUOI PASSER UNE EXCELLENTE JOURNÉE !

Une journée commencée relativement tôt pour ma part, avec une arrivée sur les coups de 13 heures afin de prendre la température de la console lumières (je dépanne sur ma sollicitation les Lion's Law) et retirer mon accréditation presse avant l'ouverture des portes. Lion's Law jouant à minuit trente, j'ai clairement du temps à tuer, mais ça tombe bien, car l'affiche est vraiment à tomber. Et alors que le line-up de l'édition 2026 (en mode Rage Tour support) est déjà dévoilé et affiché dans chaque recoin des Tanzmatten, je me dirige vers la scène principale (celle de l'indoor) pour assister au show des New-Yorkais de The Turbo's AC. Il est encore tôt, le public arrive tranquillement, ce qui fait que le quatuor jouera devant un parterre assez clairsemé, mais totalement attentif (car pas encore imbibé), avec déjà quelques irréductibles bien remuants. Il faut dire que le

rock'n'roll high energy des Américains, à défaut d'être totalement original, est suffisamment sulfureux pour faire remuer les popotins et enflammer nos petits cœurs de rockeurs ! Le groupe, qui démarre une tournée européenne assez conséquente, est parfaitement en place et pioche dans sa riche discographie pour proposer un set énergique. Une belle entrée en matière. Pour la petite anecdote, le guitariste chanteur passera la quasi intégralité de l'après-midi et la soirée à grattouiller sa guitare acoustique au stand de merch (installé juste à côté de leur table pour écouler quelques fanzines et disques, j'ai pu profiter du spectacle entre chaque changement de plateau).

Après avoir croisé quelques amis (dont Gaëlle et Jérôme Escape qui ont joué les intermédiaires pour me rapporter un hoodie tout neuf



THE TURBO AC'S



DIRTY FONZY



THE MEEFS

des Burning Heads, identique à celui que j'avais égaré depuis de nombreuses semaines et que, naturellement, j'ai retrouvé le lendemain de ma commande auprès du groupe, ce cher Fab Justin(e)/Ultra Vomit à qui je conseille le show de The Meefs, et ce cher Tof I Hate People, bien ancré dans les traditions culinaires locales), je retourne prendre une place de choix dans la salle pour assister au concert des Dirty Fonzy. Le groupe jouait la veille à Vitry-le-François à l'Orange Bleue, salle dans laquelle j'ai pu les voir pour la première en 2004 avec La Ruda. J'en ai fait part à David qui a trouvé l'anecdote sympa, d'autant plus qu'il m'indique avoir demandé au public marnais qui était présent à ce fameux concert d'il y a plus de deux décennies. J'ai toujours suivi, de plus ou moins près (ou plutôt, pour être honnête, de plus ou moins loin) la carrière des gars d'Albi, mais le concert strasbourgeois de mars 2024 au cours de la Tournée du Siècle m'avait mis une bonne baffe, et cette bonne impression avait été confirmée par un concert au début de cette année à Toul, dans le cadre de l'édition d'hiver du Jardin du Michel. Si tu ne me crois pas, le report de ces soirées est dispo dans les numéros 60 et 64 de ton mag en ligne préféré. Tout ça pour dire que la date de Sélestat est une des dernières (si ce n'est la dernière) de la tournée Full speed ahead.

Si ma mémoire est bonne, la setlist est assez proche de celles déroulées lors des shows précédents auxquels j'ai pu assister. Je pourrais me tromper, ce qui, d'une part, est humain et, d'autre part, serait assez facile tant le groupe enchaîne les tubes qui déboîtent. Autant, je suis assez aguerri depuis quelques années pour distinguer les tuyaux, autant distinguer tous les tubes d'un groupe qui les enchaîne, ce n'est pas facile hein ? Sinon, oui, je te rassure, le manchot est toujours là pour ambiancer, le smile et la bonne humeur sont toujours de rigueur, et David se retrouve encore et toujours au milieu du pit pour terminer le show et rendre encore un peu plus fou un public qui lui mange dans la main au fur et à mesure du bon déroulé du concert. Si tu ajoutes à tout ça une maîtrise technique imparable (je suis toujours impressionné par le jeu de batterie de Julien) et un son excellent (quand tu as ton sondier qui te suit depuis plus de vingt piges, ça aide !), tu obtiens un concert béton. Bravo les gars !

Après cette excellente mise en bouche, voici venu le temps de ce qui aurait pu motiver à lui seul ma venue à ce festival : le concert de The Meefs. Les protégés de Fat Mike (Fat Wreck Chords) et de Frank Turner (production d'albums, tournées) sont de la partie, et je m'en frotte encore les yeux pour être sûr de ne pas



LE REPARATEUR

rêver. En même temps, le groupe est continuellement sur les routes, alors pourquoi pas un nouveau passage en France ? D'autant plus que le duo est depuis quelque temps booké par la sympathique Mathilde SuperBloom Booking (Lyon) pour la partie française. Toujours est-il que je me faisais une joie de revoir le groupe sur les planches, après un super concert en ouverture d'une des étapes de la dernière tournée de NOFX en Allemagne. J'assiste au line-check avec quelques aficionados du groupe, prends position dans les premiers rangs et attends impatiemment le début du concert. La configuration scénique a quelque peu évolué (le groupe a abandonné - pour ce concert seulement ? - la position de la batterie stage left pour une position classique et centrale), mais ce qui n'a pas changé par contre, c'est le dynamisme de Lily qui arpente sans discontinuer la scène en long en large et en travers. La majorité du public, qui ne semblait pas savoir à quelle sauce il allait être mangé, est conquis en un rien de temps, et les pogos et circle pit s'enchaînent sur fonds des brûlots de *What a life* (premier album) et *Broken Britain* (les EP). J'avais une préférence pour les morceaux des EP par rapport à ceux de l'album avant le concert, mais j'ai été conquis par l'interprétation des hits tels que «Stamp it out» ou «Clowns». Le public pète un plomb lors de

la reprise de «Breathe» des Prodigy et se déchaîne quand la frontwoman Lily le harangue. Le son est ultra massif, la setlist ne laisse pas le temps de respirer et l'ambiance est ultra wild. En moins d'une heure, The Meffs a retourné les Tanzmatten, moi y compris. Le groupe est content d'être là et sera très disponible pour échanger quelques mots avec le public ou dédicacer des disques. Pour l'anecdote (eh oui, encore une), le groupe a un souvenir très précis de l'interview réalisée sur le téléphérique de l'Xtreme Fest sous une chaleur accablante ! The Meffs a encore frappé, et fort en plus.

Le Réparateur prendra le relais. Autant, j'ai aimé Super, merci sur disque (sorti chez Slow Death et que j'ai eu la joie de choper sur la distro de Steph Déviance), autant le début du concert auquel j'ai assisté ne m'a pas transcendé. Je ne suis peut-être pas redescendu du concert de The Meffs. Le public n'est, lui, pas de mon avis et s'en donne à cœur joie dans le pit, reprenant les textes à tue-tête. Je profite de la présence de mon copain Thib (backliner du soir des Sheriff) pour prendre quelques nouvelles et partager le verre de l'amitié et un bon repas au catering du festival. Puis je décide d'aller assister backstage, du côté de la console retour tenue par mon autre ami Ben-

der, au concert de Ludwig Von 88. C'est un peu la galère pour accéder à la console, la place est assez restreinte et je décide rapidement de quitter l'endroit pour ne pas déranger Bender lors de ce début de concert qu'on pourrait qualifier de chaotique : le micro de Karim ne fonctionne pas, puis c'est à l'ampli basse de Charlu de faire des siennes. Ce n'est clairement pas dans les meilleures conditions que LV88 démarre son show, mais l'esprit est tellement festif que le public pourrait croire à un gimmick du groupe. Une fois ces problèmes techniques résolus, le groupe déroule une setlist de haute volée, avec son lot de confettis, de déguisements en tout genre et de tubes en veux-tu en voilà. Je rejoins mes amis Mimi et Isa. Cette dernière, pour qui c'est le premier concert des Ludwig, semble assez surprise de ce bordel ambiant, mais s'en amuse, tandis que Mimi et moi, aguerris de ces trublions du punk rock, ne loupons pas une minute de ce cirque ambulancier qui décroche (une nouvelle fois) la timbale auprès d'un public de plus en plus chaud.

« On est Les Sheriff, de Montpellier ! ». Olivier aurait pu ajouter : « et on va tout défoncer ». Mais pas besoin d'en rajouter. Ou plutôt de le

préciser. Les Sheriff ne sont pas des grands bavards, mais quand il s'agit de se transformer en arme de destruction massive, le groupe de Montpellier met les petits plats dans les grands. J'ai beau me répéter à chaque fois que j'assiste à un concert des Héraults du punk rock, cette machine de guerre me claque la tronche à chaque fois. Le basse-batterie est un roc(k), le duo de guitares est mastoc (la présence Ritchie Buzz, depuis de nombreuses années déjà, est un plus indéniable) et le chant d'Olivier est toujours aussi charismatique. Les morceaux de Grand bombardement tardif se sont intégrés de belle manière dans une setlist déjà démentielle et les Sheriff, légendes des années 80/90, n'ont pas à rougir devant tous les groupes de rock du nouveau millénaire. Ça joue juste, ça joue vite et ça joue fort. Bien calée en fond de salle, Isabelle assiste à un tout autre spectacle que celui de l'heure précédente : le punk rock minimaliste et festif des Ludwig a laissé place à un monstre qui enchaîne les riffs surpuissants et qui, lui aussi, enchaîne tube sur tube, chantés par toute la salle, dans une ambiance survoltée. Les Sheriff est l'un des rares groupes du circuit dont je peux enchaîner les concerts sans jamais



LUDWIG VON 88

me lasser. Et je peux te dire que j'en ai vu un bon paquet depuis son retour aux affaires en 2014. Avec toujours le même plaisir !

La première fois que j'ai vu un concert d'Ultra Vomit, c'était au festival Lez'arts Scéniques... aux Tanzmatten de Sélestat en juillet 2010. Le groupe ouvrait notamment pour Gojira et Motörhead. Avec ma chère et tendre Tiffany et Mimi (toujours là dans les bons coups), on avait passé un bon moment à se marrer devant le show des Nantais qui lançait une tournée d'été après avoir beaucoup tourné pour l'excellent Objectif : thunes. Un très bon moment même, mais on s'était toutefois fait la réflexion qu'on avait passé l'âge de l'humour pipi/caca et qu'Ultra Vomit, c'est bien à voir une fois, mais peut-être pas plus. Puis le groupe a sorti Panzer surprise !, a explosé les compteurs et l'occasion m'a été donnée de recroiser la route du copain Fab et de sa bande lors d'un festival près de chez moi. Bien que pour moi, l'événement de cette soirée était le passage des Burning Heads qui jouaient les deux albums sortis chez Epitath, j'ai pris une nouvelle claque (avec cette géniale vision des types qui enfilent des sweats «Staff» et

des lunettes de soleil pour aller faire leur line check sans déclencher le hurra des foules). Car oui, on en est là, le public est tout simplement et massivement hystérique (c'est bon, tu l'as ?) devant ce groupe qui ne laisse rien au hasard : stand de merch (appelé «maga-sin») diffusant des spots de réclame et bien achalandé, décors de scène, son énorme (que dis-je ? ENORME), synchronisation vidéo/lumières bluffante. Mais cela n'aurait aucun impact sans les quatre musiciens pratiquant un metal certes parodique, mais diaboliquement efficace. Les réf et clichés s'enchaînent sans discontinuer, et il me faudrait des pages et des pages pour toutes les énumérer. L'humour des quatre fantastiques est sans limite, et même quand Nicolas «Fœtus» revient sur ses pépins physiques ayant obligé le groupe à annuler sa tournée d'été, c'est avec humour («Sonde de bite», nouvel hymne !). En deux temps trois mouvements, le groupe a retourné les derniers spectateurs qui auraient pu se montrer sceptiques. La setlist pioche dans les trois derniers albums, l'ambiance est survoltée, et même si l'humour pipi/caca est toujours bien présent, Ultra Vomit a plus d'un tour dans sa besace (et surtout une aisance technique presque inso-



LES SHERIFF



ULTRA VOMIT



ULTRA VOMIT



ULTRA VOMIT



ULTRA VOMIT

lente) pour faire passer un moment délicieux à ses chers fans clients.

Il faut une bonne paire de couilles pour monter sur scène après Ultra Vomit, qui plus est après minuit et alors que le public est déjà bien rincé. Mais Lion's Law n'en a cure et le groupe parisien de street punk oï va achever les irréductibles spectateurs qui ont encore assez d'énergie pour prendre une dernière mandale. Le «classic line-up» est quasi au complet, Thomas Burning (Heads) étant remplacé à la batterie par Thomas Burning (Lady). Ayant beaucoup joué à l'étranger (et quasiment dans le monde entier), Lion's Law tourne un peu plus en France depuis la sortie de COVID, et c'est tant mieux, tant la musique abrasive et percutante du quintet fait mouche. Le concert de Sélestat fait la part belle au nouvel album Evermore (9 extraits !) sans oublier les classiques («Lafayette», «For my clan», «I don't give a damn»). Je prends un sacré plaisir à mettre le groupe en lumière, tandis que Bender (un des guitaristes de spare, les musiciens étant interchangeables au gré des tournées à l'étranger) a rejoint la console pour concocter un son aux petits oignons. Le set est une succession d'upercuts, majoritairement chantés et scandés en anglais avec quelques incursions en français. Wattie en impose au chant, n'hésitant pas à puiser les dernières forces des irréductibles formant le dernier pogo dans le pit. La basse de Swan est hallucinante (Monsieur 100.000 notes), tandis que Thomas Burning (Lady) fait le taff à la drum et que la paire de guitaristes explose les compteurs. C'est direct, franc et massif, sans artifice ni cotillons. Les refrains sont repris par une partie du public, preuve du succès grandissant dans l'hexagone. C'est chirurgical et sans concession, et je ne vois pas ce qui pourrait enrayer la machine de ce band qui a déjà conquis le monde dans un style peu conventionnel, mélange de punk oï aux guitares métalliques. Le public de Sélestat non plus, d'ailleurs. Oï.

Ainsi s'est achevée une longue journée de très bons concerts. Tout était parfait, de l'accueil (techniciens, bénévoles...) à l'organisation, et cette affiche diversifiée et amplifiée a fait des heureux. Moi y compris.



Merci et salutations à Claudine et l'équipe presse / Agathe, Ludo, Augustin et à l'équipe technique du festival, David et Julien Fonzy, The Meffs, Olivier/Wattie/Daick/Thomas/Swan/Ludo de Lion's Law, Bender, Thib, Ritchie et Les Sheriff, Karim Ludwig, Fab UV, Jérôme, Gaëlle, Mimi et Isa. Gros bisou à Thomas Burning (l'autre) qui a rendu possible la connexion. Gros gros bisou à Marie D'Emm et merci pour les photos, sa sympathie et sa disponibilité.

■ Gui de Champi
Photos : Marie d'Emm



LION'S LAW



WAKING THE SLEEPING BEAR

GRANDS MAUX, GRANDS REMÈDES - PARTIE 1

(Autoproduction)

Un nombre de morceaux (7) qui laissent penser que c'est un EP, une durée qui dépasse les 30 minutes et qui peut donc faire penser que c'est un LP, une «Partie 1» qui augure d'une suite... Waking The Sleeping Bear est de retour sur le devant de la scène et ne devrait pas attendre bien longtemps avant d'enchaîner, pas question de retourner en hibernation ! Surtout qu'on est sacrément alléché par ces nouveaux morceaux à la production impeccable et à l'impact indéniable ! Riffs, rimes, rythmes, pas la peine d'ajouter une quelconque substance toxique tant l'ensemble est déjà explosif ! Pas besoin d'allumettes quand les breaks et les samples foutent le feu à des titres incandescents dont on devient vite accro et qu'on reprend en hurlant («L'enfant d'une bombe et d'un missile / Colis piégé»). Outre la facilité à transmettre de l'énergie, le clan est (re)connu pour la qualité de ses textes et de ce côté-là, on n'est pas déçu, je ne ferais pas une analyse complète, mais tout est réfléchi et écrit avec autre chose que les pieds ! Le fond comme la forme sont pertinents et si j'aime beaucoup «Deep state parano» et sa litanie de théories du complot, je ne résiste pas à recopier un extrait de «Pour les caméras» : Quoi que tu fasse, saisis l'instant / Et mets-y un filtre, genre étincelant / On est les enfants de l'algorithme / Nés pour

devenir des pâles copies / Enfants du gore et de l'Amérique / On a les contenus qu'on mérite., un court passage auquel j'ajoute une punchline qui ferait un si joli panneau sur un réseau : «Exister dans les yeux des autres, C'est mourir un peu à chaque entracte». Oui, Adrien a du talent ! Il en faut pour placer «Que peut faire un homme averti face à deux qui ne le sont pas ?» («Le feu par le feu») et le tout avec un vrai flow, une capacité à gagner en agressivité (on frise le growl par moment) ou à se faire mélodieux (trop sur quelques lignes ?).

Le public a raison de faire confiance au réveil de l'ursidé, dépassant largement les objectifs du financement participatif, ils ont pu honorer leurs engagements avec une production irréprochable, trois clips autoproduits, un digipak classe, et sont donc prêts à tout faire péter sur scène.

■ Oli



PARADOXANT

DEUX

(Humpty Dumpty Records)

Derrière Paradoxant se cache Antoine Meersseman, ancien bassiste de BRNS qui, après plus d'une décennie passée à creuser son sillon dans le rock indé, a décidé de s'émanciper en solo. En réalité, son projet est né en 2019, donc bien avant la fin de BRNS, une année où le Belge esquissait déjà les contours de sa musique avec quelques personnes extérieures dont Monolithe Noir. Autour de lui désormais gravitent le batteur Romain Benard (ex-Ropoporose, Primevere), la claviériste Lou Wéry (STACE, Whoman), et le guitariste Clément Marion (Ada Oda, David Numwami). Un quatuor ouvert aux expérimentations d'Antoine, et qui sur Deux, son deuxième album, se met au service d'une musique brouillant les frontières entre électronique et acoustique/électrique.

Ici, les nappes de claviers se mélangent très facilement à des beats électro sous tension, les guitares dialoguent avec des rythmes hypnotiques, un saxophone s'invite parfois sans prévenir... En bref, Deux agit comme une sorte de laboratoire d'idées, un espace de tests où l'on compose et décompose. C'est à la fois sa force et sa faiblesse, il séduit par son audace tout en perdant par moments en cohérence. On se laisse volontiers happer par les instants sombres et captivants comme celui de «La disparition», par la légèreté pop d'un «Rêve bizarre», ou encore l'accalmie ambient de «FM». En revanche, là

où le disque pêche un peu, c'est dans certaines orientations vocales prises qui laissent totalement perplexes : la voix de punk enragé sur «Jamais sans personne», l'autotune trop appuyé de «Les abîmes», ou l'élan chanson française de «Temps libre»... Dommage, car les compositions sont de qualité.

Malgré ces écarts, Deux demeure un disque kaléidoscopique immersif, audacieux, souvent fascinant. Il est à voir comme une étape naturelle dans la vie d'un artiste en train de se (re)définir, un terrain d'essai fertile qui servira peut-être à préparer puis sortir son œuvre référence.

■ Ted



ULTRA VOMIT SCENEO, LONGUENESSE

INAUGURÉE EN 2015, LA SALLE DE SPECTACLE AUDOMAROISE SCÉNÉO N'EST PAS FRANCHEMENT HABITUÉE AU METAL... EN PLUS DE 10 ANS, SEUL TRUST Y A POSÉ SES AMPLIS ! LES LIEUX REÇOIVENT RÉGULIÈREMENT DES CONCERTS DE COVER BANDS (QUEEN, GOLDMAN, CÉLINE DION, BALAVOINE...), DES ARTISTES DE VARIÉTÉ (HUGUES AUFRAY, FRÉDÉRIC FRANÇOIS, ALAIN SOUCHON...) OU DES HUMORISTES (LE TRIO, MANU PAYET, JARRY, DANY BOON, REDOUANE BOUGHERABA...), MAIS PAS DE GROUPES À GUITARES SATURÉES... PAS RENTABLE ? LES 2500 PLACES VENDUES POUR ULTRA VOMIT TENDENT À DIRE LE CONTRAIRE...

Même s'ils sont presque à la maison, étant originaires de Boulogne-sur-Mer à 40 km de St-Omer, les Ravage Club n'ouvrent pas spécialement en tant que «première partie locale», la hype qui les entoure ces dernières semaines aurait pu permettre au trio de faire ce concert n'importe où. Ouvrir pour Ultra Vomit n'est pas une mince affaire, surtout quand on est un trio qui donne davantage dans le hard rock'n'roll que dans le metal. Les spectateurs ne sont pas

venus pour eux, mais ils sont tout de même là et découvrent pour la plupart ce rock old school, croisement improbable entre Motörhead et Téléphone, et je dis ça au premier degré, pas question de déconner avec des groupes cultes du rock ! Même si Ravage Club apprécie les décalages et les belles références, ils ne les détournent pas pour faire rire, ils se contentent d'y puiser de l'énergie et des influences, mélangeant allégrement le français à l'anglais, une





RAVAGE CLUB



ULTRA VOMIT

voix masculine à une autre féminine. La scène semble un peu trop grande pour eux, ils aiment communiquer avec les spectateurs et entre eux, là, il y a un peu de distance et j'ai l'impression qu'ils seraient bien plus à leur aise dans un espace plus restreint. En fonction des langues, des distos et des rythmes, on accroche plus ou moins, pour mon cas, je retiendrais les quelques attaques plus grungy du morceau «Adrenaline» qui porte bien son nom. En fin de concert, Claudia abandonne sa basse à Kevin. Sur ce dernier titre, elle garde le micro pour un morceau plus venger qui offre une énième facette à ce combo dont on reparlera forcément et qui a certainement conquis plus de fans en ouvrant pour Tagada Jones ou Pogo Car Crash Control.

À voir les fringues non siglées Ultra Vomit, le groupe réunit bel et bien toute la famille metal, on croise du sweat Slipknot ou Hellfest, du teesh Mass Hysteria ou Gojira comme de la veste en jean à patches Iron Maiden ou Slayer

! Mais au vu de l'incroyable queue pour le merch' des Nantais, aussi bien avant qu'après le concert, le nom du groupe va de plus en plus remplacer ceux qu'ils parodient. Il y a un an, la formation débutait sa tournée à Calais, depuis, ils ont changé quelques éléments dans la setlist, inversant par exemple «Evier metal» (qui clôturait le show) et «Dead robot zombie cop from outer space II» (qui ouvrait le show), la policière Léa intervient donc désormais deux fois en fin de set, en «cop» mais également en «Mouss» (derrière un masque) pour «Mouss 2 mass» qui revient dans le game. Le génialissime «Tikawahukwa» est également joué, l'occasion pour le public de chanter un refrain de réclames avant de réclamer un refrain de chatons («Toxoplasma gondii (Felinus santus)»). Dans les nouveautés, on a aussi le droit à la version live de «Miction: Impossible (Sonde de b!te)» que le combo délivre en se marrant allégrement, titre introduit par Michel Cymès, spécialiste de l'otorhinolaryngologie (à ne pas confondre avec Andréas, spécialiste





ULTRA VOMIT



ULTRA VOMIT

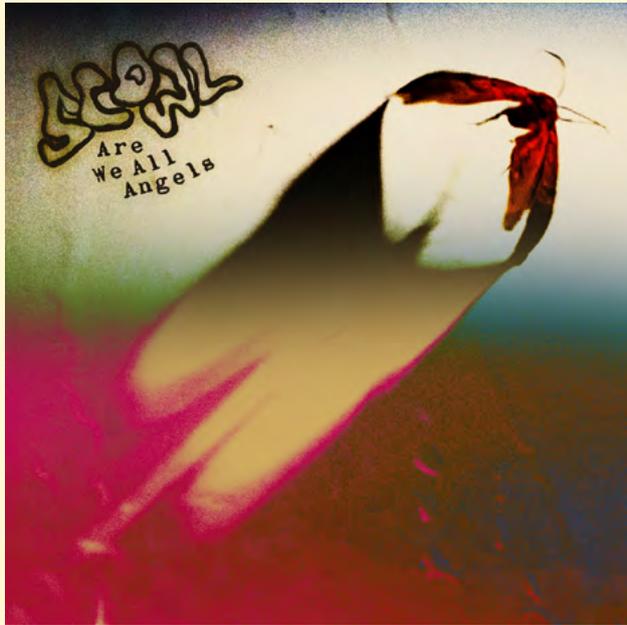
de l'ornithologie puisqu'il collectionne des canards (vivants) et s'en prend plein les plumes). Pour ses quelques minutes de gloire, Manard ne s'éloigne pas trop des autres membres avec une reprise de «Banana split» (sans que la chantilly ne s'écroule en avalanche «Dans les yeux d'Émilie»). Pour tout cela, il a fallu faire de la place, exit donc les vieilleries «Darry Cowl Chamber», « I like to vomit», «Pipi vs caca» ou «Batman vs Predator». Pour le reste, c'est comme toujours ultra enchaîné, précis et avec un lot de conneries personnalisées : le public de folie (sauf en haut sur les gradins) mérite bien son titre de «Monstres de Longuenesse», d'ailleurs la pression sur les crash barrières est si forte qu'elle nécessite l'intervention musclée de la sécu pour éviter l'accident en retenant lesdites barrières le temps de leur ajouter quelques barres de fer pour les consolider. Le rappel n'a pas bougé, avec la victoire du FCNA quasi acquise, «La puissance du pouvoir», «Kammthaar» (sans artifices) et «A.N.U.S.» (avec les lumières des téléphones

pour rendre tout ça très joli) achèvent Scénéo qui se souviendra très longtemps de cette soirée métallique, en espérant que la prochaine ne soit pas en 2032.

Merci à Séverine (Rage Tour) et Marine (Verrecords). Coucou à Étienne, Quentin, François et à Dam (t'étais où ? je ne t'ai pas vu le lendemain non plus !).

■ Oli
Photos : Oli





SCOWL

ARE WE ALL ANGELS

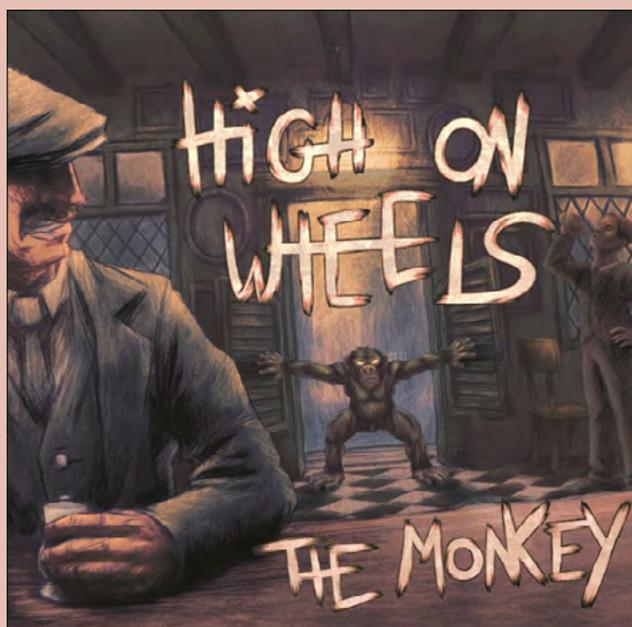
[Dead Oceans]

Rappelez-vous, dans le Mag #57, je vous disais tout le bien que je pensais de Scowl après les avoir vus en concert à l'Xtreme Fest à l'été 2023, fortement impressionné par le quintet californien (redevenu quatuor tout récemment après le départ de son guitariste originel) et son punk-hardcore hybride imprégné de certaines consonances quasi pop. La mue entamée à l'époque, décelable dans l'EP *Psychic dance routine* (2023) et son titre éponyme (ou «Opening night»), arrive-t-elle à son terme avec ce nouvel album ? Pas sûr, malgré le papillon prenant son envol symbolisé sur la pochette. Le groupe a encore de la marge, mais une chose l'est, le Scowl de 2025 a de moins en moins à voir avec celui des débuts en 2019. Les morceaux basiques et rugueux, d'1min30 environ, rendant hommage au hardcore des 80's (Black Flag en tête), se sont enrichis d'autres influences. «Mainstreamisés» a-t-on pu lire, et j'ai vu aussi le qualificatif pas si déconnant de «gentrified hardcore» qui leur était accolé, ainsi qu'à Turnstile. Autre formation dont la musique a également considérablement évolué, au risque de faire grincer des dents les puristes et d'en perdre en chemin. Tout en gagnant d'autres, moi le premier, qui considère que ce *Are we all angels* est ce que Scowl a fait de mieux. À condition express de ne pas l'envisager comme un disque de punk-HxC et ça tombe bien, je ne suis pas fan de tough guys.

D'entrée de jeu, dans «Special», premier single sorti plusieurs mois avant l'album et préfigurant la métamorphose Scowl, Kat Moss nous prévient, alternant passages langoureux et d'autres criés : « I don't wanna be special, just tell them a lie. I don't wanna be different, just to stay alive. ». Il n'y aura pas de faux-semblant, elle ne nous donnera pas ce qu'on veut, ou ce qu'on attend d'elle. Cette dichotomie dans le chant va souvent prédominer, notamment dans «B.A.B.E.» aux grosses guitares dégoulinantes d'alternative rock 90's (très présentes dans tout le disque), ou bien se contenter d'un chant clair qui n'est pas sans évoquer Hole et Courtney Love («Fantasy», «Not hell, not heaven»). C'est à ce moment que déboule «Tonight (I'm afraid)», qui paraît au début comme le morceau le plus posé de l'album, et se transforme au bout de 2min, avec un tempo multiplié par 10 (le batteur est du reste monstrueux de bout en bout) et une Kat Moss qui hurle, expulse toute la rage, frustration et désespoir accumulés. Tube !

Si je n'ai absolument rien à redire à ces cinq premiers titres, sur cette lancée on n'était pas loin de tenir un des albums de l'année, les cinq suivants sont un peu plus faciles, moins accrocheurs, pour ne pas dire plus plats. Sans être désagréables pour autant, mais cela manque de saveur. Mince. Peut-être que le groupe le sait, et a pour cette raison placé comme pièce finale, l'éponyme «Are we all angels», qui lui sonne bien davantage punk-hardcore qu'alternative rock et ravive notre attention, donnant envie de relancer l'écoute depuis le début. Malin.

■ Guillaume Circus



HIGH ON WHEELS

THE MONKEY

[Klonosphère]

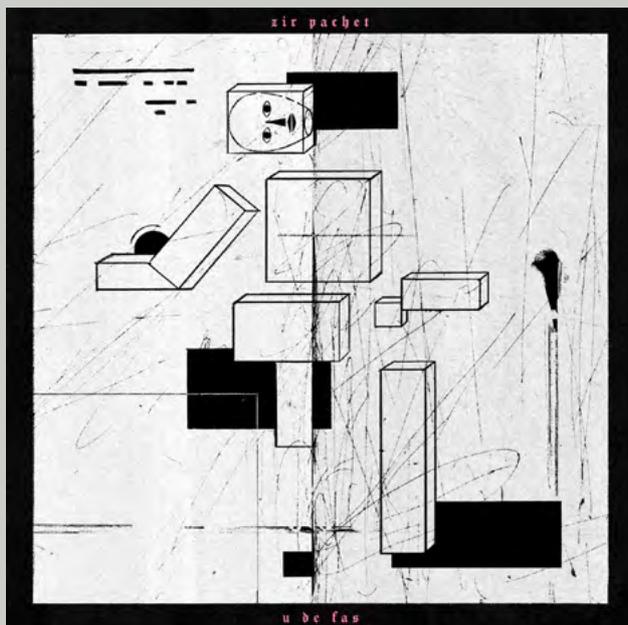
Changement d'ambiance pour la galerie High On Wheels, après un Fuzzmovies orienté cinéma, on est aux prises avec The monkey, un singe pas très sympa qui fout le bordel. Oui, car, même quand on est un singe, on évite de tremper ses couilles dans le whisky des honnêtes gens tranquillement installés au bar. Pas le même délire que le cinoche, mais le même art du décalage entre l'intrigue qu'on nous présente et la musique produite. Parce qu'avec les Parisiens, on aurait pu avoir une sombre histoire de pur-sang venu déféquer devant l'entrée du saloon sans que ça ne fasse tache dans leur univers.

Passons ces commentaires pour en venir au plus important : la musique ! Pas de préchauffage pour la disto qui permet à la guitare d'attaquer direct avec un riff aussi tournoyant que brûlant. Malgré son titre, «Get down» fait monter dans les tours très rapidement, c'est bien speed et quand ça se calme, c'est juste pour augmenter la dose de groove. Du swing et de la sat', «The monkey who dipped his balls in my whiskey» n'en manque pas, le chant est plus lourd et agressif. Et si le trio m'avait laissé penser que la voix n'avait pas toujours une grande importance sur l'album précédent, ici, c'est toujours réfléchi et efficace. La tonalité, la verve ou l'aspect mélodieux peuvent changer, mais c'est toujours pour servir la composition, il en va de même pour l'ajout de sample, ici c'est «Arrakis»

qui en propulse quelques-uns avec une certaine logique puisque les extraits viennent du film Dune (celui de David Lynch) dont le décor principal est une planète désertique assez chaude... Du discours de Paul Atreides / Muad'Dib (sur une base rythmique phénoménale) aux lignes de la princesse Irulan, on écoute les protagonistes de la guerre des épices exposer leurs idées sur plus de neuf minutes de musique où breaks, solo et progressions nous font vivre un voyage spatial total. J'adore. L'ambiance est différente sur les morceaux plus directs («Sinking too much»), mais savoir exploiter les deux registres et les mêler sur un même opus ne semble pas être problématique pour les High On Wheels. Les idées peuvent fuzzer/fusée/fuser (raye la mention superflue s'il y en a une), elles s'amalgament et le groupe trouve le liant nécessaire (pourquoi pas en laissant traîner un énorme accord comme sur «Black sands») pour les enchaîner de manière cohérente.

Ces cinq dernières années, High On Wheels n'a pas manqué d'inspirations, si ce nouvel album n'est pas aussi «conceptuel» que Fuzzmovies, il n'en est pas moins bon, que l'on recherche de la déconne, de la puissance, du gras ou une virée sous les rayons de Canopus, on est servi.

■ Oli



ZIR PACHET

U DE FAS

(Influenza Records)

Après un EP de 5 titres en 2021, le quatuor parisien de noise rock Zir Pachet, fondé en 2015, s'est enfin attaqué cette année à l'épreuve du premier album. Et autant dire que les gars n'ont pas fait les choses à moitié puisqu'ils ont confié la production de U de fas à Francis Caste (Loudblast, Hangman's Chair, Pogo Car Crash Control...), artisan chevronné lorsqu'il s'agit de transformer une énergie brute en véritable matière sonore. Ce choix se fait sentir quasiment dès le début, le disque déployant une sorte de testostérone sonore parfaitement canalisée, où les ruptures et nuances typiques du style se nourrissent de punk-rock nerveux et de post-hardcore plus sinueux.

Inconnus de nos radars jusqu'ici, Zir Pachet surprend par sa manière presque intuitive de jouer avec les tensions. Les passages de relâchement respirent sans jamais vraiment faire retomber l'intensité générale. Les guitares y ont une place centrale. Tantôt mélodiques, tantôt dissonantes, souvent les deux à la fois, elles construisent un relief accidenté où la répétition de riffs agit comme une séance d'hypnose fulgurante. Le chant de Thibault, quasi monocorde mais jamais amorphe, refuse les envolées lyriques inutiles. Direct et frontal, il sait néanmoins se laisser emporter lorsque la déflagration collective l'exige, sans jamais franchir les limites de l'impossible.

Aucun morceau ne sort vraiment du lot, et c'est tant mieux. U de fas s'écoute d'un bloc, comme un mouvement unique, dense, nerveux, et impeccablement cohérent. On pourrait aisément imaginer ce disque se frayer une place dans le catalogue Touch and Go dans les années 90 tant il en partage l'esprit. Une belle découverte, et un premier album qui ne s'embarrasse d'aucune réticence.

■ Ted



THRICE

HORIZONS/WEST

(Epitaph)

Étant responsable du magnifique triptyque *The illusion of safety*, *The artist in the ambulance* et *Vheissu*, Thrice bénéficie d'un capital sympathie infini, même quand le groupe s'égaré dans les méandres ésotériques des éléments (*The alche-*

my index), et je suis donc chaque nouvelle sortie avec minutie. Après *Horizons/East* (2021), à l'ouest rien de nouveau, vraiment, pour ce douzième album ? Thrice explorant, se réinventant sans cesse, on n'est nullement surpris du changement brusque d'intensité dans «Blackout», ou des machines bien présentes dans «Gnash», deux premiers titres laissant transparaître les Californiens plus énervés que jamais. Ce que ne vient pas faire mentir «Albatross» et la rythmique complice des frangins Breckenridge. Dustin Kensrue (guitare/chant) n'est pas en reste et a le chic pour poser des ambiances pesantes par son simple grain de voix, toujours très reconnaissable, avant que des déluges de guitares ne viennent tout faire voler en éclat («Undertow»), quand le morceau ne part pas dès le début sur des chapeaux de roue, comme le très punk «Holding on». Post-hardcore jusqu'à la mort, tout défile ensuite sans temps mort («Crooked shadows» puissant, «Vesper light» prenant), jusqu'au final instrumental. Un bon cru ce *Horizons/West*.

■ Guillaume Circus





ALCEST

QUAI M, LA ROCHE-SUR-YON

SI LES DEUX GROUPES PARTAGENT LA MÊME MOUVANCE POST-BLACK METAL, LEURS UNIVERS SONT RADICALEMENT DIFFÉRENTS. À LA VIOLENCE ET LA FUREUR DE BRUIT ≤, ALCEST RÉPOND PAR LA JOIE ET LA DOUCEUR. RETOUR SUR CES DEUX CONCERTS ENVOÛTANTS DANS LA MAGNIFIQUE SALLE DU QUAI M À L'ACOUSTIQUE INCROYABLE.

Bruit ≤ est un groupe uniquement instrumental. Une succession d'images, parfois en rafales, projetées derrière le groupe, remplace les mots. Ce sont les instruments qui parlent, se répondent, se fondent et se confondent en fureur ou en longues plaintes dans ces longs morceaux de près de 10 minutes. La première chanson évoque la guerre, la pollution, l'écologie. Le violoncelle amène une douceur, mais aussi une profondeur et une lourdeur insoupçonnée. On assiste à un dialogue entre violoncelle et violon avant que ce dernier ne prenne le lead. Puis, la guitare, feutrée remplace le violon et la tension monte progressivement, le rythme s'accélère, la batterie devient plus pré-

sente. Maintenant, la guitare et le violoncelle se confondent comme fusionnant dans une longue plainte prenante. Puis, la batterie passe à l'honneur et nous entraîne dans un rythme syncopé, mais qui reste lancinant, envoûtant. C'est l'électro qui introduit ce deuxième morceau plus rapide et rythmé, appuyé par la batterie. Les images de symboles se succèdent à l'écran : logos d'entreprises, hiéroglyphes égyptiens, écrans d'ordinateurs couverts de chiffres qui défilent follement alors que le rythme ne cesse de s'accélérer pour parvenir à un paroxysme. C'est dérangeant, limite désagréable et très certainement voulu.









Un maelström d'images tourbillonne derrière le groupe, nous dépeignant un futur chaotique, dénué de sens, la folie du monde alors que les instruments saturent.

Mais un espoir émerge : les fleurs et l'eau salvatrice sont accompagnées par les notes aiguës de la guitare, lentes, comme mises en sourdine. Les instruments à corde la rejoignent pour l'envelopper de douceur, de lenteur avec une sonorité presque ecclésiastique d'une grande beauté. L'archer du violon frotte les cordes de la guitare et la rend aérienne. Le violoncelle nous transporte vers la lumière qui surgit à l'écran, la batterie apparaît et lui donne la force de poursuivre le chemin. Des portes apparaissent (celles de la perception d'Huxley ?) puis le monde se désintègre. La batterie se déchaîne, la guitare et le violoncelle se font graves, lourds, rapides. Athéna, la déesse de la connaissance explose la TV, La Joconde également, des images du même style défilent et cela sonne comme une délivrance. Le rythme est de nouveau lent, les sons aigus, presque dissonants sur la fin de ce très long morceau qui fut très applaudi. La fin de set a connu une

longue et belle ovation du public. Bruit ≤, c'est du bruit et de la fureur, mais également de la douceur et de la violence. Ils dépeignent un sentiment d'urgence, un monde qui va trop vite, chaotique, dénué de sens et qui court à sa perte. Pourtant, ils revendiquent l'espoir et la possibilité de pouvoir encore nous sauver en changeant.

Au désespoir et à la fureur de Bruit ≤, répond la sérénité envoûtante et la joie de vivre d'Alcest. C'est d'ailleurs un des rares groupes de metal à composer sur ce thème car, après tout, les gens heureux n'ont pas d'histoire. Alcest se produit sous une grande lune, accompagné de deux grands oiseaux oniriques en metal. Le voyage commence doucement et nous emmène dans un univers léger, féérique bientôt perturbé par une batterie impétueuse. La voix garde sa douceur, son côté aérien et s'impose à la batterie qui revient inlassablement. Le morceau est rythmé, mais toujours planant. C'est une fausse douceur qui nous transporte. La guitare prend le lead et nous raconte son histoire bercée par la batterie. C'est doux,



ALCEST

apaisant, porteur de sérénité mais aussi vibrant, d'une beauté un peu éthérée. La lumière passe au rouge, la guitare se fait plus engagée, plus grave, le rythme s'accélère quelque peu. La lune orangée s'impose derrière le groupe et change de couleur avec la très nette accélération du rythme alors que les chants apportent de la profondeur à l'ensemble. Ce concert est comme une ode païenne à la lune, Alcest célèbre la vie. D'un seul coup, les instruments se font plus secs, des cris apparaissent, mais étouffés, ils ne sont pas fait de douleur ni de désespoir. Et la voix revient, se fond dans la musique, la transcende. Le son d'un orgue vient conclure avant qu'un break nous reprenne avec un rythme plus soutenu, une densité du son qui augmente de volume pendant quelques instants avant de mourir. Un électro lourd et bourdonnant apparaît, puis les sons graves des instruments s'élèvent dans un rythme marqué qui s'intensifie brusquement. La lune orangée prend des reflets noirs. La voix, toujours, sublime ces moments, les fait monter plus haut, plus loin. Puis, elle se tait, tout s'emballe quelques instants avant

de s'apaiser avec une certaine impatience. Le rythme soutenu reprend avec intensité, on sent l'explosion arriver et enfin le cri libérateur avant que la voix ne s'apaise elle et les instruments avec. Alcest, c'est de la douceur, sans mièvrerie, un hommage à la beauté, une ode à l'espoir. C'est beau, émouvant, ici pas de désespoir ni de folie, mais de la joie et de la sérénité. On se sent plus léger, capable de s'envoler jusqu'à la lune au son enivrant des guitares et de ces voix éthérées, semblables à un chant païen mystérieux et hypnotique.

Un grand merci à Frédéric du Quai M pour nous avoir invité, de nouveau, dans cette magnifique salle qui a sublimé ces deux groupes de grande qualité et au public, en nombre, qui, comme moi, doit garder un souvenir ébloui de cette soirée.

■ Gab
Photos : Nolive







SICK SAD WORLD

DEUIL(S)

(Atypeek Music)

Poursuivant le travail titanesque d'Imago clipeata, Sick Sad World est (enfin) de retour avec un nouvel opus. La mort en est toujours le thème central, même si c'est davantage l'après des survivants qui est évoqué avec ce(s) Deuil(s) décomposé(s) en cinq plages qui sont autant d'étapes à franchir. Les cinq titres sont donc liés aux états d'âme qui suivent un décès, pas forcément dans le même ordre que dans la réalité, mais peu importe, on a compris l'idée.

Ces phases ont inspiré de nombreux artistes (Riverside, Slipknot, Gojira, My Chemical Romance...), mais c'est alors lié à leur vécu, la perte d'un être cher, c'est ce qui influence leur écriture. Ici, on est davantage sur un concept album sur le deuil en général (d'où les parenthèses autour du «s») avec la traduction musicale d'émotions brutes et d'ambiances qui correspondent à chaque stade entre le choc et la reconstruction. «Denial» encaisse le choc, se montre rebelle à la réalité, avec quelques doux accords en contre-champ pour nous bercer de l'illusion d'un passé proche désormais disparu, comme si s'accrocher à ce qui était permettait de le faire survivre. Dans ce déni, on trouve aussi beaucoup de rage, une énergie noire qui gagne en intensité mais ne pourra rien changer. La colère arrivera plus tard pour Sick Sad World. C'est d'abord «Bargaining», le marchandage, la négociation : le chant est clair, lancinant, larmoyant, la guitare plus légère,

mais les palabres tendent l'atmosphère, les mots et les riffs deviennent plus incisifs, on peut tout promettre, mais la mort ne concède rien, revenir en arrière n'est pas possible. Il faut donc se résoudre à voir le désespoir l'emporter, des coups frappent à l'intérieur de la tête, ça tourbillonne autour de nous, on est sonné, au cœur d'une «Depression» où les mots ne consolent pas et les accords déchirent chaque fois un peu plus une enveloppe déjà bien abîmée de l'intérieur. L'escalade de douleur se termine avec «Anger», poids et tranchants s'unissent pour faire sortir la rage, la voix se fait plus brute, plus rauque, elle growle entre les cris et se fraye un chemin dans un tapissage de riffs acérés et quand on croit la voie de l'acceptation entrouverte, la colère refait surface, encore plus violente. «Acceptance» débute avec beaucoup de rythme, cela ne se fera pas en douceur, la lumière vient, une nouvelle fois, des guitares, aériennes, elles contre-balancent un chant encore emprunt de haine. Inlassablement, elles répètent leurs phrases et finissent par trouver l'ouverture, donnant de l'air et faisant taire une voix qui n'a plus assez de souffle pour se battre et se résout à vivre avec la mort.

Outre un concept réfléchi et des titres très aboutis, l'album bénéficie d'un bel artwork, d'un digipak et a été enregistré par David Enique et Christophe Hogommat (qui l'a également mixé), l'ex-batteur de The Texas Chainsaw Dust Lovers a déjà été entendu à la technique pour son groupe, mais aussi 20 Seconds Falling Man, Wizard Must Die ou Mad Foxes. Histoire d'être complet et profiter au maximum du son, le mastering est signé Deviant Lab, l'une des plus belles références européennes (Igorrr, Ultra Vomit, Birds In Row, Mass Hysteria, Møsi, Klone, Hypno5e, Lost In Kiev, Point Mort, Vesperine...). Il ne nous manque donc rien pour revenir à la vie et profiter d'un des meilleurs groupes de post-hardcore qui soit.

■ Oli



VIOLENCE

THE BLOCK

[M&O Music]

Par moment, on se rend compte que l'on rend des chroniques d'univers musicaux très variés dans le mag. Après avoir parlé du black metal, du hardcore, du thrash et du rock, mes oreilles ont été complètement subjuguées par la dub indus de Violence, le projet de Fred Garcia de Niveau Zero.

On retrouve tous les éléments qui font de la dub et de l'indus, des styles à part entière. Une rythmique forte, presque martiale, une lourdeur lancinante et obscure, Violence sublime ce mélange avec un chant crié à la fois lourd et strident, tout en contrôle. La richesse de cet amalgame proposé est du plus bel effet car tout en maîtrise avec des riffs rageux qui se mélangent parfaitement avec

les passages d'électro. On est dans la lutte, dans un univers mécanique sombre, c'est chirurgical ! Les fans d'Horskh apprécieront le feat sur «Wide shut». Un deuxième guest avec Graphyt propose un titre mélangeant neo metal, indus et jungle pour le plus grand plaisir des adeptes du genre, tellement le titre est puissant.

Au final, Violence nous offre un album musclé, aux rythmiques sombres et fracassantes. John Kazadi au chant sublime l'ensemble qui est très ambitieux au vu des influences musicales multiples. On est impatient de découvrir sur scène leur brutalité numérique et analogique. Avec ce deuxième LP, le groupe démontre que la scène française est non seulement riche de talent, mais aussi de diversité et de créativité.

■ Nolive





PËRL

ARCHITECTURE DU VERTIGE

(Terre Ferme)

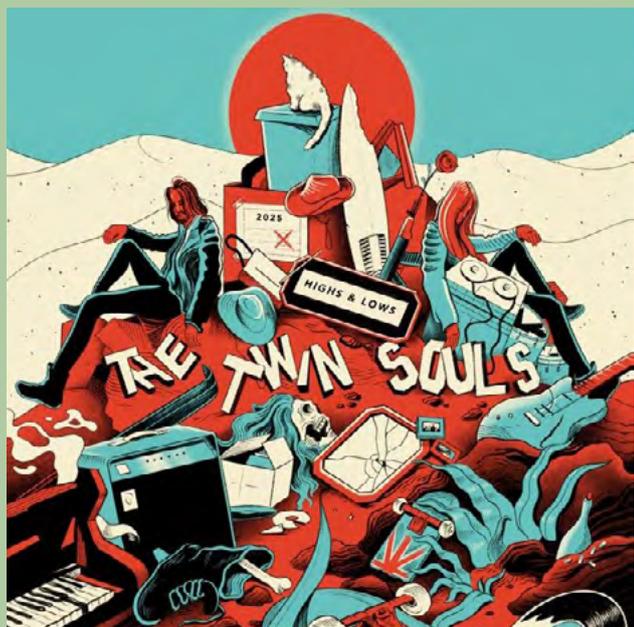
Përl n'a plus grand-chose à prouver tant leur talent a déjà largement été démontré avec leurs premiers albums, le quatuor (oui, ils sont désormais quatre) peut donc bien faire ce qu'il veut et oser encore davantage. Monter encore plus haut et défier la peur du vide, c'est en partie ce que propose cette Architecture du vertige.

Aller plus loin dans les mélodies douces, aller plus fort dans le growl, s'essayer au slam, le deuxième titre est à peine débuté qu'Aline a déjà poussé les curseurs au-delà de ce qu'on pouvait imaginer. Tous ceux qui chantent diront que la voix est un instrument qui se travaillent, mais combien la travaillent réellement ? À des qualités exceptionnelles, il faut forcément ajouter un sacré boulot pour tenir un tel résultat sur une telle distance. On a beau savoir qu'elle est capable des lignes les plus pures comme les plus dures, il y a de quoi être bluffé par un tel spectre. Et les mots choisis touchent également, l'écriture est aussi poétique que délicate. Et si tu penses que j'en fais un peu trop, va donc écouter «Fjara» que le groupe présente comme une «cover» de Sólstafir alors que ce n'est pas une simple reprise, c'est une réécriture du titre puisqu'il est ici traduit en français et agrémenté d'une partie cuivrée, un délicieux saxophone, qui lui donne une toute autre envergure, l'interprétation qu'en fait Përl est simplement bien meilleure que la version originale. Oui, c'est ex-

trêmement rare mais parfois, une «cover» est plus réussie que son modèle. Autre preuve, s'il en fallait, de la maîtrise des Parisiens, l'intégration d'un renfort de choix en la personne de Sam de Point Mort qui apporte ses chants à «Land's end», elle aussi très à l'aise dans les hurlements ténébreux comme dans les mélodies pures, elle complète avec un timbre différent un paysage vocal ébouriffant, tant, quand ils s'entremêlent, les deux chants semblent toujours avoir été l'un aux côtés de l'autre. Et même en intégrant des invités ou des compositions qui ne sont pas les leurs, Architecture du vertige garde une homogénéité qui en fait un tout quasi insécable, car il faut l'écouter dans son entier pour appréhender toutes les intentions du groupe.

Impeccable du début à la fin, on peut plonger de n'importe quelle hauteur avec ce nouvel album de Përl qui nous emmène dans un monde où la précision et l'efficacité rencontrent la beauté et l'admiration d'une construction infinie, vertigineusement agréable, même quand elle est violente.

■ Oli



THE TWIN SOULS

HIGH & LOWS

[Autoproduction]

Action réaction. Pas besoin d'attendre qu'une éventuelle intro crescendo te mette dans le bain, pas d'approche liminaire conceptuelle pour te faire rentrer dans l'album, pas de parlotte, de 1, 2, 3, 4 aux baguettes. Avec The Twin Souls, tu te prends la guitare en intro direct qui déroule son thème brut et agressif. Action. Et tu te dis que ça commence très bien pour ce premier album des frangins Marcos. Réaction. Un beau 10 titres qui fait suite aux deux premiers EP qui nous avaient déjà fait du bien en 2019 et 2021. Et s'ils aiment conserver une constance dans les artworks de leurs productions avec ce même duo de couleurs entre rouge vif et bleu aigue-marine, ils continuent également dans le même style, rock, rock, rock.

Et ça sonne Royal Blood dans les intros brutes et incisives, celles qui sont simples et furieusement efficaces. Mais ça partira aussi comme The Black Keys ou The Raconteurs, avec des tracks blues rock qui swingent et qui font honneur au Dieu Rock'n'roll. Et pour The Twin Souls, c'est toujours la même recette avec Martin et Guilhem qui savent tout faire (chant, guitare, batterie et clavier), et s'amuse à changer de rôle à leur convenance. Alors, je n'ai pas l'oreille pour reconnaître qui passe à la guitare ou à la batterie, mais le double chant en alternance permet de varier les plaisirs, et que ce soit Martin ou Guilhem au micro, ben ils chantent bien. En fait, ils font tout

bien. Et tout au long des 10 titres, c'est frais, c'est vivifiant, c'est spontané, c'est énergique. Et si l'avant dernier track qui se prénomme «Prelude», balance un peu vers la musique western un peu planante, le dernier titre «War» se déroule comme un triptyque où 3 ambiances vont s'enchaîner pour terminer en apothéose.

The Twin Souls continue sa route pavée de bonnes intentions, celles de faire chauffer la flamme du rock, et les comparer à Royal Blood ou The Black Keys n'est pas juste une similitude dans le côté duo (sinon j'aurais pu dire David et Jonathan...), mais parce que les Toulousains ont ce même désir que leurs homologues, celle de se faire plaisir et de nous le communiquer. Évidemment, il faut les voir en concert, ça tombe bien, ils tournent pas mal. Assurément, il faut te procurer ce dernier album, et c'est facile, il est sorti ce 14 novembre. La vie est quand même bien faite.

■ Eric



MARILYN MANSON

LE ZÉNITH, PARIS

CE CONCERT-LÀ, JE NE L'AVAIS PAS ANTICIPÉ. J'AI ATTERRI AU ZÉNITH GRÂCE À UN CLIN D'ŒIL DU DESTIN : REBA MEYERS, NOUVELLE GUITARISTE DE MARILYN MANSON, M'A INVITÉ PARCE QUE JE LUI AVAIS SERVI DE TAXI IMPROVISÉ AU HELLFEST. UN TRAJET MÉMORABLE (CF NOTRE ARTICLE JC FAIT LE TAXI AU HELLFEST 2023) ET UN CONTACT QUI A SURVÉCU À LA POUSSIÈRE DE CLISSON.

La soirée s'ouvre avec Dead Posey, formation californienne menée par Danyell Souza. L'esthétique est solide, teintée de goth-rock moderne, et la chanteuse occupe bien la scène. Pourtant, malgré son énergie réelle, le set peine à accrocher un Zénith qui attend clairement la suite. Leur reprise de «Blue monday» finit par décoincer quelques nuques, mais l'ensemble reste plus prometteur qu'embrasant.

Lorsque les lumières s'éteignent pour de bon, l'atmosphère change. Un rideau noir est tendu sur les premières notes de «Nod if you understand» et le rideau tombe : Manson, silhouette

sombre, revient plus affûté qu'attendu. Dès les premières notes, on comprend qu'il a retrouvé une forme de précision qu'on ne lui connaissait plus. La voix est nette, la présence charpentée, l'aisance réelle. Alors même que certains m'avaient dit que Manson sur disque c'était génial, autant sur scène, c'est quitte ou double... Et bien la pièce est tombée du bon côté, son retour en 2025 étant un retour plus que gagnant.

Le groupe, fraîchement recomposé, est un atout majeur : Piggy D (ex-Rob Zombie) tient le bas du spectre, Tyler Bates le «partner in crime» de Manson selon son propre aveu re-





DEAD POSEY



MARILYN MANSON



MARILYN MANSON



MARILYN MANSON

construit les textures familières, Gil Sharone cadence tout ça avec une rigueur implacable, et Reba Meyers, phénoménale de justesse, apporte un tranchant inédit. Son jeu donne un second souffle à des titres parfois usés par les tournées passées. La setlist navigue avec intelligence entre nouveautés («One assassination under God») et clins d'œil aux 25 ans de Holy Wood (in the shadow of the valley of death), avec «The love song» et «The nobodies» offertes en exclusivité parisienne. Le public s'enflamme instantanément. Manson, lui, surprend par sa lucidité. Il plaisante, improvise, raconte sa «rupture avec la drogue» avant un «The dope show» chargé d'intentions.

Le final, entre «Tourniquet» sur échasses et «Coma white» sous une neige artificielle, termine la soirée sur une note forte, presque solennelle. Pour une première rencontre live avec Manson, le verdict est simple : un retour scénique solide, un groupe redoutable, et une

Reba qui confirme qu'elle n'est pas là pour décorer.

Merci Reba !

■ JC Forestier
Photos : JC Forestier





MAUDITS

IN SITU

[Klonosphère]

Maudits poursuit son histoire à un rythme élevé (une sortie par an !) avec un album à la fois différent et connecté au précédent. Différent car Raphaël a rejoint officiellement le trio (qui est donc un quatuor), le violoncelliste entendu sur de nombreux titres (chez Hypno5e, Eryn Non Dae., Monolithe, Psygnosis...) laisse sa place d'invité à d'autres et en tient donc une plus grande sur la suite de Précipice, suite rendue plus évidente par la présence de la «Part III» de la composition emblématique de l'opus précédent.

Et si je suis tenté de commencer le commentaire critique et musical d'In situ soit par cette suite, soit par les apports des invités vocaux, il me faut débiter par le commencement et «Leftovers». Maudits a agencé ses titres dans un ordre qui ne doit rien au hasard, il serait barbare de le chambouler parce que certains passages m'ont davantage impacté. Ces restes démarrent en douceur, comme s'ils introduisaient le violoncelle, le chaleureux instrument se marie agréablement à la guitare avant que celle-ci ne s'électrise et assombrisse nettement le tableau, c'est une progression que l'on retrouve sur «Fall over», titre plus étiré où la 6-cordes cajole avant, là encore, de voir se durcir le ton avec une rythmique plus imposante et bientôt un tempo qui s'accélère. Alternant moments de quiétude post-rock et élans post-metal, le groupe prend plaisir à changer les ambiances et les sonorités sans que l'on soup-

çonne les coutures. «In situ» donne son nom à l'opus, c'est le symbole (trop court) de l'union du violoncelle et de la guitare (avec quelques oiseaux), une délicatesse qui prépare à une autre, car c'est avec les mêmes idées de doux mélange que se construit «Roads». Titre remarquable puisqu'il démontre qu'un chant peut venir s'incruster sur les instruments sans dénaturer le propos, ici, c'est celui, cristallin, de Mayline Gautié (Lun), qui vient sublimer le travail des Maudits. Le groupe reprend ensuite quelques idées du passé, idées pas totalement exploitées sur les deux premières parties de «Précipice» dont nous découvrons une autre facette. J'apprécie particulièrement les phrases de basse et de guitare, l'aspect «écho» du violoncelle qui semble leur répondre un poil en retrait, le titre possède une dynamique très organique, c'est un vrai régal. Le délice se poursuit avec «Carré d'as», nouvelle piste avec du texte, c'est la voix d'Olivier Lacroix (Erlen Meyer, Novembre, Galion, Cadillac...) qui vient poser des mots avec un style slam/spoken word du plus bel effet et qui s'accorde particulièrement aux attaques instrumentales, j'adore et ça m'a permis de réécouter le «911» des Guns Of Brixton. Le retour au calme se fait avec «Levken» qui connaît aussi sa montée en tension et fait résonner les cordes sur un passage ombragé avant que la lumière ne fasse le ménage pour reprendre possession de nos oreilles.

Avec chaque nouvelle expérimentation comme avec chaque approfondissement de ses sujets, Maudits marque des points et ne semble garder que le meilleur pour - même quand il met le noir en couleur dominante de son artwork - être de plus en plus brillant.

■ Oli

Ten tracks recorded with love, as live as possible, thanks to an army of SM58s over eight years in various places. An obsession: to capture raw moments. Sometimes lost, often neglected but never forgotten. Let the game go on. This is our **musiques de stade** ...

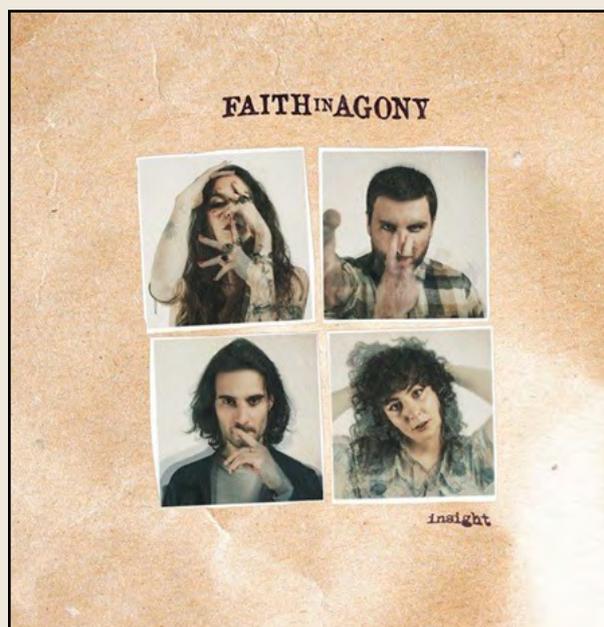
STADE

MUSIQUES DE STADE

[Upton Park]

Allez, tous au Stade ! Et avec Elouan Jégat et Baptiste Le Sollic de Skopitone Sisko et Yann Ollivier de Thomas Howard Memorial et The Craftmen Club, on sera plutôt sur du En Avant Guingamp vu qu'ils sont des Côtes-d'Armor, et peut-être même plus précisément du Stade Paimpolais vu qu'un des 10 titres de leur premier LP s'appelle «Paimpol». Alors oui, si le track «Raymond Gommenec'h» met en musique les commentaires de Thierry Gilardi («Oh Zinédine, pas ça Zinédine...») pour la finale de la coupe du monde en 2006, et qu'on semble nager dans l'univers footballistique entre le nom du trio, de l'album, des titres, ce serait dommage de ne pas jeter une oreille à cet album en pensant qu'on va se taper une demi-heure d'hymnes de supporters. Parce qu'à part le titre cité précédemment, pour le reste de Musique de stade, on est assez loin du ballon rond, mais plus proche d'un très bon album de rock garage un poil expérimental, où la musique nous submerge et la voix surnage. On appréciera cette combinaison entre énergie électrique et ambiance atmosphérique, et ces montées du trio guitare/basse/batterie qui saturent l'espace de bon son, quand d'autres instants tentent l'accalmie. Si c'est ça de la musique de stade, je troque la fosse pour la tribune ouest.

■ Eric



FAITH IN AGONY

INSIGHT

[Autoproduction]

Je me laisse rarement aller à chroniquer des groupes rock, aimant me vautrer dans l'ultra violence du deathcore et autres courants agressifs de la musique metal. Cependant, il est parfois plaisant de faire un break. Pour cela, autant le faire avec un groupe qui mérite vraiment un détour. Faith of Agony nous propose leur deuxième album, suite logique de Drowned & exalted. Dès le début, on ne peut être que captivé par la voix de Maddie. Un chant clair sans fausse note, avec de la rondeur et de la chaleur. On rajoute à cela un pointe de groove et un soupçon de blues, et on obtient un chant subjuguant. Faith in Agony nous transporte dans un rock groovy avec une couleur blues qui s'intensifie au son des riffs d'une guitare à l'avenant et parfois métallique. La construction des morceaux est d'une grande maîtrise et nous offre de l'émotion à chaque changement de rythmique. L'album avance sans anicroche tant le quatuor grenoblois enchaîne les morceaux sans tomber dans la répétition ni l'incongru. Tout se tient parfaitement du début à la fin. Bercé par le chant de Maddie, maintenu en alerte par les riffs de Grey, le tout soutenu par la rythmique d'Eva à la basse et de Quentin à la batterie, Faith in Agony propose ainsi un beau voyage dans leur univers plein de groove.

■ Nolive



HUNTDOWN

THIS IS WAR

[M&O Music]

Avec *HuntDown*, on retrouve l'énergie et les sonorités du HxC East Coast US (Hatebreed, Terror...) du début des années 2000. Formé en 2022 par David (guitare) et Pec (guitare), et très vite rejoints par Camille (batterie), Phil (chant) et Kevin (basse), le combo nous propose donc un hardcore puissant et authentique. Le chant de Phil est d'une folle énergie et donne de la rondeur caverneuse et du groove à un ensemble survitaminé. C'est maîtrisé de bout en bout. Il faut dire que pour les Parisiens, c'est plus de trois décennies de rage et de fureur musicale avec des membres qui ont officié au sein de plusieurs groupes tels que HardX-times, Angry Vets, Wendy's Surrender ou Dagara. *This is war* c'est six nouveaux titres ainsi que les quatre de leur premier EP (*Chasing demons*). C'est sans concession, sans chichi, du brutal primal qui nous frappe en pleine poitrine pour un moment de rage cathartique. Avec un tel premier LP, *HuntDown* a tout pour s'imposer comme un groupe majeur de la scène HxC hexagonale. Pour l'heure, c'est l'album de hardcore français de l'année !

■ Nolive



MOKERY

SUNSET RED

[Autoproduction]

Trio basé à Lyon, Mokery envoie un metal moderne aux croisements de plusieurs influences (metalcore, nu metal, indus...) trouvant un intérêt certain dans les mélodies puissantes, les rythmes percutants et une partie électronique qui souffle le chaud (des arrangements) et le froid (des sons synthétiques qui glacent un peu l'ambiance). Pas loin dans l'idée de ce que propose Th3ory (avec moins de machines), on peut aussi les mettre dans le tiroir grand ouvert par Landmvrks avec *Resolve*, Novelists et quelques autres «sensations made in France» qui retournent les foules ces dernières années. Avec de telles locomotives et un jeune public qui s'élargit et cherche de nouvelles pépites, Mokery devrait prendre le bon wagon, profitant de son expérience (un EP paru en 2022, et un autre avec l'ex-groupe, *Mate's Fate*, de deux de ses membres). En tout cas, ils ont de l'énergie et des bonnes idées à revendre (ou à partager comme avec *Eiga*) tant ce *Sunset red* ne connaît aucun défaut. Ah, si, peut-être celui de sonner trop «facile» tant leurs titres sont accrocheurs (et quelle prod !), mais quand on les écoute avec plus d'attention, il y a de quoi creuser et l'aisance dont ils font preuve n'a rien de simple à créer. Non, malgré leur nom, les gars ne sont pas là pour déconner.

■ Oli



THE BETHS

STRAIGHT LINE WAS A LIE

[Anti-]

Un nouvel album de The Beths, ça ne se loupe pas ! En effet, c'est toujours un régal de retrouver mes Néo-Zélandais préférés, érigés au rang de «bon tuyau» fin 2022 dans le W-Fenec Mag #53, tuyau validé haut la main par mon camarade Gui de Champi. Je défie à ce titre quiconque de ne pas être touché, conquis par l'indie-rock de la bande à Elizabeth Stokes, qu'on peut à certains égards rapprocher de celle de Matthew Caws (Nada Surf).

Et pourtant, comme à chaque nouvelle livraison depuis 2018 et *Future me hates me*, j'ai eu une première sensation de légère déception. Celle qu'on connaît toutes et tous, le fameux «c'était mieux avant». Alors oui, peut-être que si je devais ranger les albums de The Beths, ils seraient hiérarchisés par ordre chronologique. Il n'empêche que *Straight line was a lie*, tout comme les précédents *Expert in a dying field* (2022) et *Jump rope gazers* (2020) sont également d'excellents disques, que je ressors régulièrement. Un album de The Beths, pour faire dans l'analogie et le cliché grossier, c'est un peu comme cette girl next door de certains films américains. Sympathique au premier abord, ses charmes plus profonds se révèlent davantage sur la longueur. Il en va de même avec les morceaux du quatuor, qui tout efficaces qu'ils soient à la première écoute, se montrent encore plus riches et attachants quand on y prête plus d'attention. Il faut dire que

le groupe ne se contente pas d'appliquer la sacro-sainte formule pop, couplet refrain x2 + pont en 3 minutes chrono, qui a pourtant largement fait ses preuves. Non, en véritables orfèvres de la musique et de la mélodie, ils raffolent des arrangements de guitare (mais aussi de piano, ou de flûte sur «No joy») dans tous les sens, des petits breaks par-ci par-là, des chœurs souvent haut perchés (mais toujours justes et bien placés) à tout va, sans jamais que cette complexification ne vienne dénaturer les chansons.

Niveau ambiance, si le mood penche plutôt vers une certaine mélancolie, voire une certaine gravité (cf. le poignant «Mother, pray for me»), comme pour les autres disques, on est happé par un sentiment général très feel good. *Straight line was a lie*, à commencer par son titre d'ouverture éponyme assez catchy, s'écoute (et se réécoute) le cœur léger, le sourire aux lèvres, même avec la montée crescendo d'émotions vives provoquées par le vibrant «Til my heart stops», ou «Take» (sûrement mon titre préféré) et son final tout en intensité mesurée.

Je pourrais citer tous les titres qui ont chacun leur spécificité, mais je ne saurais que trop te conseiller de filer l'écouter, et t'en faire ta propre idée.

■ Guillaume Circus



THE BETHS

TRABENDO, PARIS



UN CONCERT DE THE BETHS, ÇA NE SE LOUPE PAS. JE TÂCHE D'APPLIQUER CETTE MAXIME DEPUIS QUE JE SUIS TOMBÉ RAIDE DINGUE DU GROUPE NÉO-ZÉLANDAIS IL Y A QUELQUES ANNÉES, AU POINT D'EN FAIRE UN DE MES BONS TUYAUX. APRÈS LE TRIANON (EN PREMIÈRE PARTIE DE DEATH CAB FOR CUTIE) ET LE SUPERSONIC EN 2019, LE POINT ÉPHÉMÈRE EN 2022 ET PETIT BAIN EN 2023, LE RENDEZ-VOUS ÉTAIT DONC PRIS POUR LEUR PASSAGE AU TRABENDO, CE MARDI 30 SEPTEMBRE 2025. QUITTE À RATER UN ENTRAÎNEMENT DE VOLLEY, C'EST DIRE. EN PLUS, J'AVAIS RÉUSSI À MOTIVER JC POUR ILLUSTRER LE REPORT AVEC AUTRE CHOSE QUE DES PHOTOS FLOUES.

Petit passage au stand pour faire des emplettes, et filer un fanzine HuGui(Gui) les bons tuyaux #2 dans lequel figurent The Beths, en demandant au merchguy de leur passer pour qu'ils se prennent en photo avec. Assez peu d'espoir mais bon, sur un malentendu... L'écoute très rapide via Bandcamp en fin d'après-midi de l'album *It's all downhill from here* (2024) de Dateline m'avait permis de constater un certain nombre de points communs avec la tête d'affiche. Originaire de Auckland (NZ) également, pratiquant l'indierock, et formé autour d'une guitariste/chanteuse, Katie Everingham, c'est même Jonathan Pearce (guitariste de The Beths) qui a enregistré et mixé l'album en question, et Elizabeth Stokes (la fameuse Beth de The Beths) était dans Dateline au début. On voit bien le copinage dans tout ça, mais quitte à passer un mois sur la route en Europe, autant partager ça avec des amis.

Il est 20h pétante, dans une salle loin d'être pleine mais néanmoins assez compacte, quand le quatuor monte sur scène et se présente, ouvre avec un français timide (le reste sera en anglais). Ils étaient à Tourcoing la veille et Katie nous raconte son embarras en

commandant «oune croissante». C'est dans cette bonne ambiance que Dateline, autour de sa guitariste/chanteuse très charismatique (l'autre guitariste, le batteur et la bassiste sont plus en retrait, mais pas moins efficaces) va nous délivrer 8 titres convaincants en 35 minutes, alternant émotions et passages plus intenses, notamment un final au chant quasi screamo (oui oui !). Entre temps, on se sera vu qualifiés de «best audience», invités à passer au merch avec une blague sur le coût de la vie en Nouvelle-Zélande (« achetez un tee-shirt, ça nous paie le loyer »), ou à leur faire coucou dans le van où ils dorment. Euh, réflexion faite, « non, ne venez pas, ça serait un peu gênant et effrayant ». Bref, une belle surprise et un nouveau groupe à suivre.

Pause rafraîchissement houblonné, 21h et c'est un autre quatuor néo-zélandais qui s'installe et lance la fête avec «Straight line was a lie», titre éponyme de l'album sorti fin août. Dès les premières secondes, le ton est donné et la magie opère, comme à chaque fois. C'est pour ça qu'on est là. Le groupe transpire de sincérité et d'humilité, de bienveillance et de générosité, et ce premier titre est très vite suivi d'un autre extrait du nouvel album (ils





DATELINE





vont en jouer huit ce soir], «No joy». C'est en live que j'avais davantage remarqué les nombreux arrangements, à la guitare de Jonathan notamment (grand échelas au front dégarni, cheveux mi longs et sourire éclatant), qui enrichissent les morceaux qui paraissent simples au premier abord, tant ils restent facilement en tête. En parlant d'arrangements, au bout de 2 minutes de «No joy», voilà qu'avec son complice bassiste, Benjamin Sinclair, ils dégainent des flûtes pour quelques notes bien senties, qui ravissent le public. La bonne humeur et bonne ambiance vont du reste prédominer toute la soirée, et JC n'aura rien à craindre à garder ses lunettes pour shooter le groupe au plus près, sans avoir besoin de jouer des coudes. Pas le genre de la maison. Le morceau à peine fini qu'ils enchaînent direct avec «Silence is golden», au rythme plus soutenu martelé par Tristan Deck, qui comme les autres ne paie pas de mine, mais est un véritable métronome derrière sa batterie. Puis déboule «Future me hates me», tube power-pop éponyme du premier album, avec encore et toujours ses moult arrangements, effets de guitare, chœurs toujours très justes et bien placés. En parlant de justesse, je me surprends à fermer les yeux et éprouver les quasi mêmes sensations que sur disque, tant le son global est parfaitement équilibré et le chant d'Elizabeth d'une pureté hallucinante. Petite pause à base d'interactions avec le public, nous racontant leur chouette balade sur le canal de l'Ourcq, la découverte de la Géode (cette grande boule scintillante), des questions sur la vie à Paris pendant les Jeux Olympiques et leur étonnement en remplissant leurs gourdes dans une fontaine à eau... gazeuse ! Et ça repart avec «Metal» au titre assez antinomique, on reste dans l'indie-rock classieux, ainsi que l'émouvant et très beau «Til my heart stops», tous deux tirés du dernier album Straight line was a lie, de même que «Mother, pray for me», qu'on devine autobiographique et qu'Elizabeth joue seule à la guitare acoustique. Nouvelle guitare qu'elle nous confie avoir encore un peu de mal à apprivoiser (spoiler : non), leur van ayant été fracturé la veille à Tourcoing et leur matos volé par des fils de Darmanin (copyleft Pierre-Emmanuel Barré). Heureusement, le groupe a su rebondir rapidement grâce au soutien moral de leurs fans et logistique de quelques autres.

Jonathan joue lui sur la Telecaster du groupe Dateline et quand on voit la virtuosité avec laquelle il s'en sort, respect. The Beths aime alterner les chansons joyeuses et légères, et celles à l'ambiance plus mélancolique, et c'est cette dernière qui sied le mieux à «Out of sight», extrait de Jump rope gazers (2020) avec son final aux trois chœurs différents.

La setlist fait la part belle au quatrième album fraîchement sorti, on l'a dit, et c'est le cas de «Knees deep», «Mosquitoes» et «Best laid plans» (avec ses arrangements au triangle et maracas), qui suivent et font, de mon point de vue, un poil retomber la tension. Tout l'inverse du sautillant et catchy «Uptown girl», intercalé au milieu qui relance la machine, enchaîné d'un «Jump rope gazers» de nouveau tout en émotions. Cela fait plus d'une heure que le groupe nous régale et il ne va pas (encore) s'arrêter là. Impossible de ne pas inclure «Little death», qui commence tout en douceur et s'intensifie, se complexifie au fur et à mesure, avec là aussi des petits tricks de guitare et des chœurs dans tous les sens. Magique. À peine remis de ce déluge de décibels et de lights que les voilà qui balancent à nouveau l'antinomique «I'm not getting excited». Pas moyen de ne pas être tout excité par ce morceau et le solo endiablé de Jonathan au milieu. Pour nous achever, rien de tel que le tube tout mignon «Expert in dying field», dans lequel The Beths exprime tout son savoir-faire, de la mélodie et refrain qui tuent, repris en chœur par un public à l'unisson, à la capacité de mettre 100 notes différentes dans un morceau tout en conservant une déconcertante simplicité.

Il est 22h22, le groupe quitte la scène du Trabendo, mais les guitares crachent encore leurs larsens qu'ils sont de retour pour un unique rappel, le poignant et prenant «Take». À prendre ou à laisser ? Un concert de The Beths, ça ne se loupe décidément pas, soyez là la prochaine fois, et je pense que mon JC, conquis ce soir, en sera !

Merci Camille (La Mission), JC et Ted.

■ Guillaume Circus
Photos : JC Forestier



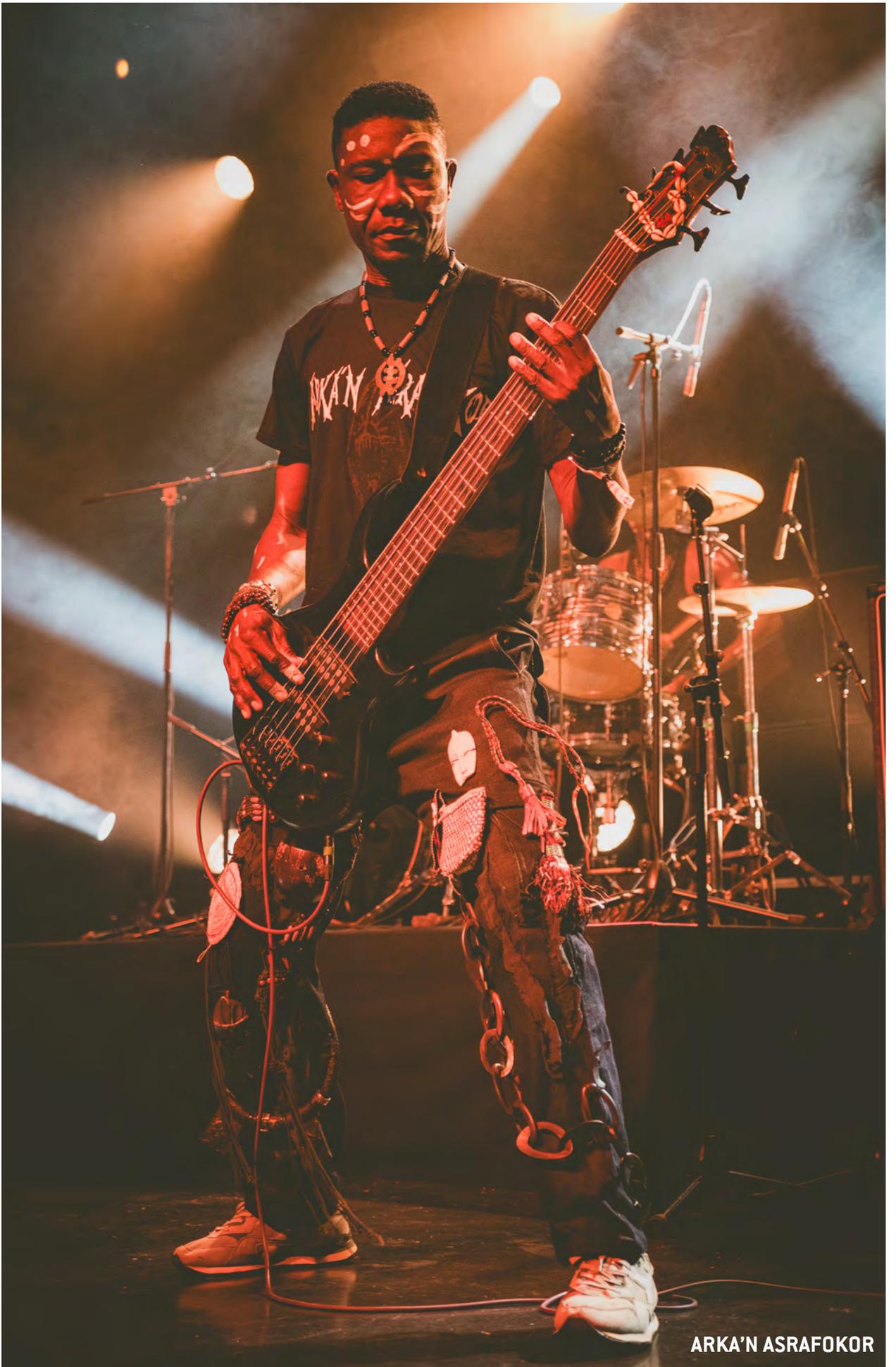


OMEGA SOUND FEST



TSAR

CES 11 ET 12 OCTOBRE S'EST TENU LA SIXÈME ÉDITION DE L'OMEGA SOUND FEST À MÛRS-ERIGNÉ, PRÈS D'ANGERS. AVEC UN SOLD OUT LE SAMEDI CONSACRÉ À LA SCÈNE FRANÇAISE (MASS HYSTERIA EN TÊTE D'AFFICHE), LE FESTIVAL RÉALISE UN CARTON PLEIN AVEC 1400 FESTIVALIERS SURVOLTÉS VENUS ENVAHIR L'ESPACE JEAN CARMET.



ARKA'N ASRAFOKOR

L'Omega Sound Fest, c'est une scène unique, mais vaste, et une salle à taille humaine qui permet de profiter des concerts quel que soit l'emplacement. Elle permet également d'accueillir le merch artiste et celui du festival dont je souhaite souligner la qualité du stylisme. Un grand bar à l'entrée de la salle permet des moments de convivialité. Un espace extérieur complète le site avec un barnum abritant un bar et des foodtrucks. On pouvait y retrouver le Macumba venu ambiancer les festivaliers entre chaque set. Mention spéciale à l'espace média/VIP que j'ai trouvé cosy et avec une vraie volonté de confort et d'accueil dans un style DIY/récup', soucieux de l'environnement. Je n'oublie pas les nombreux bénévoles, souriants, serviables, sans lesquels un fest ne peut avoir lieu. Nous sommes arrivés tard vendredi soir (route/travail) et en plein milieu du show de Madam que j'avais très envie de revoir après leur passage au dernier In Your Face. Madam, ce sont 3 jeunes femmes survoltées qui jouent un rock dynamique, rageur, mais parfaitement maîtrisé et sachant alterner avec des breaks plus calmes, d'une douceur trompeuse et une esthétique énigmatique. À notre arrivée, le public était complètement déchaîné

et entraîné par l'énergie communicative du groupe qui se lâchait vraiment sur scène. Ce fut un réel plaisir de revoir Madam, mais, vraiment, vraiment trop court pour le coup !

Après un petit break pendant lequel nous en avons profité pour voir des amis, nous nous sommes mis en place pour accueillir Arka N'Asrafokor que nous avons découvert au Motocultor en 2023. Groupe togolais, Arka N'Asrafokor mélange les rythmes, la langue et des instruments traditionnels togolais à un metal plutôt énergique, porté sur le hardcore et ça dépote !!! Le chanteur principal allie un très beau flow à une voix puissante et juste. Nouvel intermède avant que la tête d'affiche de cette soirée de vendredi ne s'empare de la scène pour 1h30 de set ! Haggard est un groupe de metal symphonique allemand du début des années 90. Le style musical est un metal mélodique fortement influencé par la musique classique et la musique ancienne, principalement Renaissance et médiévale. Aux instruments habituels s'ajoutent flûtes, violons, alto, violoncelles, mais également des chants d'opéra, des chœurs. L'ensemble donne un effet très impressionnant, assez grandiose qui









TSAR



BEYOND THE STYX





MASS HYSTERIA



MASS HYSTERIA

a ravi les fans de Haggard qui, pour certains, attendaient depuis longtemps de les acclamer en concert. Le travail m'attendant le samedi matin et nos près de 2 heures de route ont eu raison de notre fin de soirée.

Retour le samedi après-midi et nous avons pu assister à une partie de la conférence de Corentin Charbonnier à la médiathèque attenante à l'espace Jean Carmet sur le thème des réseaux sociaux et de l'utilité ou plutôt de l'inutilité des influenceurs dans le secteur de la scène metal. Enquête dont nous partageons entièrement le résultat. Nous avons pu apprendre des choses étonnantes comme le temps d'attention de 2 secondes que nous consacrons à une vidéo. Les réseaux sociaux ont eu un effet délétère sur la capacité de concentration humaine, notamment des plus jeunes. Ce n'est pas une nouveauté, mais le mouvement s'accélère. 17h30 arrive et nous sommes heureux de retrouver nos chouchous de Tsar que nous n'avons pas vu depuis le Hellfest et qui nous ont fait la surprise de progresser encore et toujours dans leur technique musicale, mais également vocale. La voix du Baron, toujours aussi juste, a encore gagné en puissance, en maîtrise et en assise. Nombreux étaient ceux qui les découvraient, y compris chez les professionnels et qui ont été impressionnés. Tsar nous a de nouveau délivré un show de qualité, porté par son frontman et sa capacité unique à créer du lien avec le public. Retenez bien leur nom, Tsar, et allez les voir, ce sera un groupe qui comptera demain.

Beyond The Styx, groupe de hardcore français, prend le relais et nous délivre un set brutal, bourrin, bas du front, efficace dans le plus pur style hardcore, mené par son frontman charismatique. Un set qui a retourné la salle et qui m'a permis, et je les en remercie vivement, de me débarrasser de tout le stress accumulé par une semaine professionnelle éprouvante. Du coup, j'ai dévalisé leur merch : j'ai offert leur vinyle à Nolive qui n'attendait que ça, un bonnet à ma fille qui a adoré, quant à moi, je porte fièrement leur hoodie parce qu'il est vraiment stylé et qu'il me rappelle un moment de bon son. Les adorables cinglés de Locomuerte envahissent la scène avec leur thrash chicanos complètement déjanté et terminent de rava-

ger la salle qui ne demandait que ça. Je crois que cela doit être la quatrième fois que nous les voyons cette année, pour autant, on ne se lasse pas de leur énergie, de leurs blagues bon enfant, de leurs crocos gonflables sur lesquels slament les festivaliers. Locomuerte, c'est un groupe d'une énergie folle portée par un bon délire et un thrash qui délivre joie et positivité à chaque concert.

C'est donc un public chauffé à blanc et prêt à en découdre qui attend la machine Mass Hysteria qui se produira pendant 1h30. Mass Hysteria, c'est 30 ans d'existence, des chansons que l'on connaît sur le bout des doigts et que nous hurlons ensemble à chaque concert, un show professionnel et bien rodé, techniquement impeccable, un Mouss toujours survolté et révolté qui sait gagner le cœur d'un public déjà conquis. Les furieux et les furieuses présents ce soir à l'Omega Sound Fest ont encore vécu un beau moment de communion avec ce groupe emblématique. Poésie Zéro et son rap/punk aux accents anarchiques ont clôturé ce festival de grande qualité et à taille humaine. Nous avons hâte de vous retrouver l'année prochaine.

Soutenons la scène musicale, notamment française qui est riche et de qualité ! Soutenez les petits festivals régionaux ! Regardez, ils n'ont rien à envier aux plus grands, ni la prog, ni l'orga.

Un grand merci à Camillo, président de l'asso que nous prenons plaisir à rencontrer au fil des festivals et concerts, ainsi qu'à Corentin Charbonnier pour nos accréditations média. Un grand merci aux membres de l'asso, aux bénévoles qui donnent de leur temps et de leur énergie positive pour que ce festival puisse se réaliser.

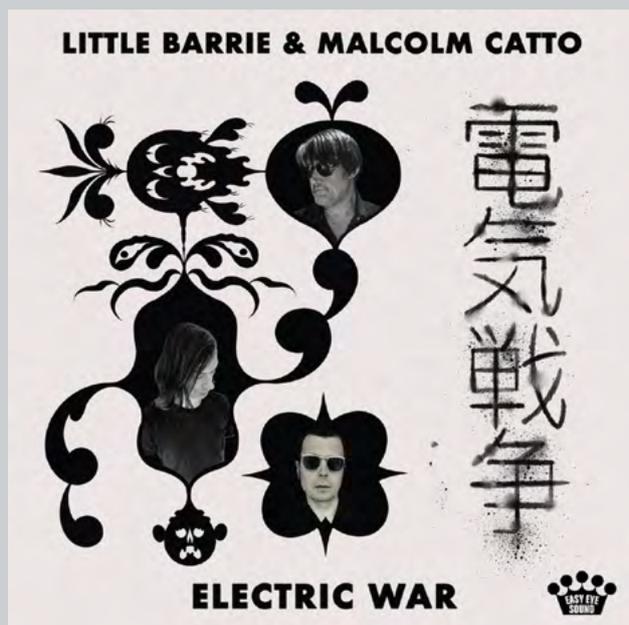
■ Gab
Photos : Nolive











LITTLE BARRIE & MALCOLM CATTO

ELECTRIC WAR

[Easy Eye Sound]

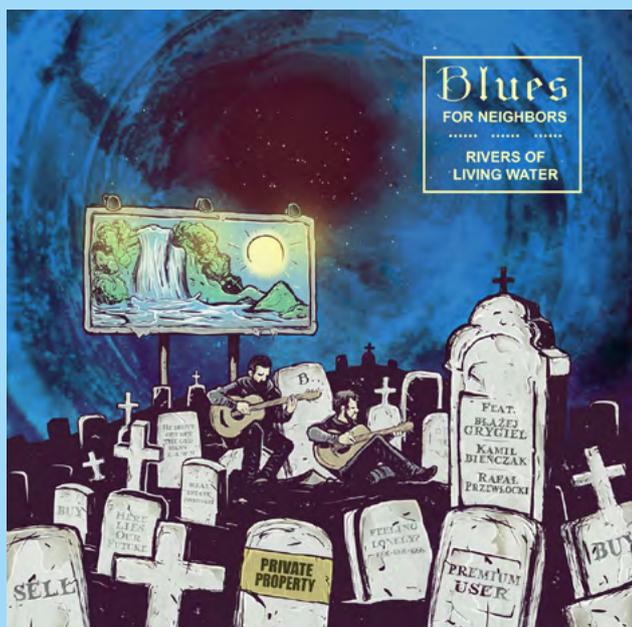
Si tu n'as pas encore croisé la route des Anglais de Little Barrie, une petite mise à niveau express s'impose. Au centre du groupe trône Barrie Cadogan, guitariste-chanteur d'une inventivité insolente, connu pour avoir traîné sa six-cordes auprès de Morrissey, John Squire, Paul Weller, Edwyn Collins, Primal Scream, The The, Liam Gallagher, et Dan Auerbach des Black Keys, qui les produit désormais sur son label Easy Eye Sound. Un parcours blindé, auquel s'ajoutent les vingt-cinq ans d'existence de son groupe, ses huit albums studio, et un fait d'armes pas banal, à savoir avoir signé le générique de la série *Better Call Saul* en 2015. Oui, le bonhomme bosse aussi, avec sa bande, pour le film. La formation a également compté dans ses rangs Virgil Howe, fils du guitariste de Yes, derrière les fûts entre 2007 et 2017, avant qu'une crise cardiaque ne l'emporte à 41 ans. Dans le sillage de cette tragédie, et sans doute pour honorer sa mémoire, Barrie choisit volontairement de ne pas le remplacer. Il préfère plutôt opter pour la collaboration avec un génie du rythme, le producteur Malcolm Catto, membre de The Soul Destroyers, co-fondateur de The Heliocentrics et batteur ayant bossé pour DJ Shadow, QUINTIC, Madlib ou encore Mulatu Astatke. C'est avec le fidèle Lewis Wharton à la basse, que le nouveau trio publie *Quatermass seven* en 2020, *Quatermass expansion*, album

de remixs du précédent en 2022, puis cet *Electric war* en avril 2025, un petit bijou inclassable à la production vintage, naviguant entre acid-rock, blues, pop, jazz et funk.

Cette collaboration tombe sous le sens. Comme Jimi Hendrix, Barrie est un guitariste qui pense en rythmes, son jeu se nourrit des batteurs, quels qu'ils soient, et se love parfaitement dans les métriques fines et tortueuses. On en a la preuve dès le morceau-titre, Catto y joue comme s'il avait trois bras, propulsant un groove halluciné et tonitruant qui n'est pas sans rappeler Can, comment ne pas penser immédiatement au maître Jaki Liebeck ? À ce sujet, le chant de Barrie n'est pas loin non plus de Damo Suzuki sur «Zero sun» qui enchaîne. En deux titres, Little Barrie & Malcolm Catto plient l'affaire, comme on dit. La suite déroule une palette d'humeurs qui confirme l'alchimie rare du trio. Parmi les morceaux notables figurent «Creaky», instrumental hypnotique, laissant rugir la guitare tandis que le violoncelle de Danny Keane (*The Heliocentrics*) se faufile dans les interstices ; «Count of four» verse dans un psych-jazz mélancolique du plus bel effet ; le splendide «Said soul» convoque des accords au parfum rhythm'n'blues chers à Johnny Marr, tandis que «My now» réveille un soul-funk rétro dandinant sorti d'un vieux 45 tours miraculeusement préservé.

Electric war s'impose comme l'une des claques musicales de l'année. Dan Auerbach, amateur éclairé de ces hybridations rétro jouées souvent par des virtuoses, a décidément eu le nez fin en les accueillant sur son label, car le trio n'avait jamais atteint un niveau d'excellence frôlant autant la perfection.

■ Ted



BLUES FOR NEIGHBORS

RIVERS OF LIVING WATER

(Bloos Records)

Toujours en duo, Blues For Neighbors revient jouer sur les tombes des titres fortement marqués par l'Amérique des champs de coton. Celle d'un travail qui mène à la mort à une époque où de l'autre côté de l'océan, le gouvernement français célèbre «liberté, égalité et fraternité» (devise officielle en 1848, les mots sont surtout mis en avant la III^{ème} République après 1880), ces idées sont rappelées dans le décor à l'intérieur du packaging et au gré des paroles («We're all private property» ou l'excellent «Guillotine song» traité de l'esclavage), mais les Polonais ne sont pas là pour donner un cours d'histoire.

Non, ils sont là pour continuer d'honorer le blues (et ses dérivés comme le folk, la country ou l'americana) en reprenant ses codes, ses rythmes et ses instruments. Comme MG ne sait pas tout faire (il s'occupe déjà du chant, de la guitare, des percus, des claviers, de l'harmonica et de la mandoline !), deux comparses viennent de temps à autres apporter leurs talents pour jouer de la cigar box guitare, du banjolélé, du bouzouki, de la basse ou de l'orgue Organetta, une variété d'instruments qui donnent des couleurs différentes aux chansons dont la tonalité, dominée par le chant, est souvent proche. Ce n'est qu'avec leur invité au micro, Kamil, que l'on est réellement secoué, le puissant vocaliste du Projet Klepsydra (aussi à l'aise en solo avec Kamil Bienczak Western Music) apporte rugosité et modernité sur des notes slidées pour une compo qui se fait remarquer («Song for Dylan»). Un excellent morceau, bien plus opérant que les quelques-uns qui sont directement issus du patrimoine du genre («Cuckoo», «God below»...) et restent donc en terrain très connu, idem pour d'autres, composés avec la volonté de respecter le style (l'histoire de «Little Omie» racontée aux auditeurs sans feu de camp).

Entre blues originel et aventures plus actuelles, Rivers of living water fait des ponts et pourrait bien donner envie à quelques non-initiés de se plonger dans ce pan de la musique, si importante pour ce qu'on écoute aujourd'hui.

■ Oli

Photo : Bartosz Janik









WESTILL FEST

Le Westill, c'est le festival de référence pour les amateurs de stoner et de doom qui se tient chaque année depuis près de 10 ans à Vallet, près de Clisson. Fort de sa programmation de groupes emblématiques, le festival affiche sold out pour le week-end du 1er novembre. Cette année, le festival a encore répondu aux attentes de son public avec des grands noms de la scène : Orange Goblin et Graveyard étaient en tête d'affiche. Pour notre part, nous avons eu un coup de cœur pour les grecs de Planet of Zeus avec leur stoner profond et Dvne, groupe de post metal prog dont le set a enchanté la foule.

On remercie M&O Music et l'organisation de la Westill pour leur accueil et ces moments de musiques.

■ Nolive
Photos : Nolive

LIVE



SAXON GRAVEYARD



STARMONGER



IAH









DVNE



DVNE



DVNE



DVNE







NADAH EL SHAZLY

LAINI TANI

[One Little Independent Records]

Et si Yasmine Hamdan avait une petite sœur musicale ? C'est la première pensée m'ayant traversé l'esprit en découvrant Laini tani, le deuxième album à la fois enivrant et inspirant de la jeune productrice, musicienne et chanteuse égyptienne Nadah El Shazly. Installée aujourd'hui à Montréal, elle partage en effet des similitudes avec la Libanaise : un chant et un style profondément ancré dans les traditions arabes (ici un mawal égyptien finement réinventé), une affinité marquée pour l'électronique et surtout ce même souffle de liberté, d'indépendance et d'audace.

La comparaison s'arrête toutefois ici. Là où Yasmine Hamdan s'est façonnée une aura de figure pop iconique, Nadah El Shazly s'aventure plus volontiers sur des terrains expérimentaux et serpentant mêlant abstraction, rituel et dramaturgie sonore. Laini tani s'écoute ainsi comme on suit un film noir. Chaque piste avance par à-coups, dans un rythme haché, imprévisible, où la lumière et l'ombre se disputent l'espace. Tour à tour fleuri et poétique, puis soudain oppressant et anxiogène, l'album maintient un suspense fiévreux, et nous plonge dans des architectures sonores d'une grande richesse. Entre instruments traditionnels (harpe, piano, percussions...) et textures électroniques posédées, Nadah construit un univers dense, mouvant, constamment en tension.

Co-produit avec un artiste de sa ville du Caire, 3Phaz, Laini tani apparaît comme un véritable pont entre passé et futur, un laboratoire de formes sonores où se croisent le patrimoine et la modernité, qui fait aujourd'hui de Nadah El Shazly l'une des artistes les plus fascinantes, et désormais incontournable, du monde arabe contemporain.

■ Ted



ABSENCE OF COLORS

POISON ON YOUR LIPS

(Weirs Noise)

Spécialiste du son (il est régisseur pour des salles et des spectacles), Olivier joue aussi de la guitare et trifouille des machines, il monte un premier groupe orienté trip hop (Broken Devices) et développe l'aspect scénique de l'expérience sonore en ajoutant des images et en jouant avec les lumières. En 2022, il passe au noir avec Absence of Colors, un nouveau projet, bien moins cool que le précédent, ce sont des compositions instrumentales très noires et métalliques. Le renfort de Damien à la batterie, la création d'un premier EP (Cycles) puis l'arrivée de Brice à la basse (et aux samples) transforment l'initiative personnelle en un vrai groupe. La suite logique, c'est l'enregistrement d'un premier album : Poison on your lips, édité par Weird Noise, structure montée en 2016 par Olivier pour promouvoir son univers de créations mêlant sons et lumières.

Riffs qui tournoient qui sont autant d'attaques tranchantes, «Ignorance is strength» lance l'album sans round d'observation, on est tout de suite dans le vif du sujet, un post metal instrumental où on aura parfois du mal à trouver de l'air. Le rythme ralentit, les guitares laissent un peu de place aux samples, et alors que dans ce style, on imagine que cela peut être une transition vers un nouveau déluge d'accords, c'est déjà la fin du titre ! «The hidden giant» débute comme son prédécesseur s'est terminé, en toute tranquillité, Absence of Colors a découpé son opus en

plages, mais c'est bel et bien à un «tout» qu'on a affaire. Le géant se cache, on sent sa présence, il intrigue, il inquiète, la tension se fait plus vive, les sens sont davantage en alerte, on va à sa rencontre crescendo mais pas trop vite, à moins qu'il ne reste finalement dissimulé... Est-ce sa voix qu'on entend, samplée, au début de «Fury room» ? Malgré un ton peu rassurant, le temps est alors plutôt calme, les notes de la six cordes se détachent avant que la rythmique n'assourdisse le propos et que de nouvelles offensives éclatent, on est typiquement dans une progression à la Tool (période Aenima), mais l'explosion attendue tarde à venir, l'atmosphère se sature au maximum avant que la furie ne prenne toute la place dans sa pièce. Le changement de face ne nous coupe pas plus que ça de l'univers de Poison on your lips dans lequel on replonge assez vite avec un nouveau sample vocal d'arrière-plan, comme une conversation interceptée qui reviendra à différents moments de «Death from above», une pièce centrale de près de 10 minutes. La guitare nous sert de guide dans ce titre aux reliefs marqués par quelques jolies montées et de très belles plaines (ou plutôt des vallées, le groupe étant originaire de Chambéry). L'ascension finale nous laisse devant «Perfect storm», un plateau au nom trompeur car il n'y a pas de tempête à l'horizon. Juste quelques mots de Zarathoustra (cité par Nietzsche) pour obscurcir un panorama plutôt dégagé. Le ciel se couvre un peu, l'air s'alourdit, mais le déchaînement idéal n'est-il pas celui qui sait se faire discret ?

Pas de couleurs, mais beaucoup de sonorités et d'ambiances pour ce premier album d'un trio instrumental qui fait varier les intensités pour dépeindre de riches paysages émotionnels, entre gris clair et gris foncé (coucou Jean-Jacques), dans un univers bien moins binaire et simple que ce que l'on pourrait croire...

■ Oli



ABSENCE OF COLOURS

TÊTE PENSANTE DU PROJET ABSENCE OF COLOURS, C'EST OLIVIER QUI PREND DE SON TEMPS POUR RÉPONDRE À NOTRE INTERVI OU AVEC AU MOINS AUTANT DE SÉRIEUX QUE LORS LA PRÉPARATION DES QUESTIONS... LUMIÈRE !

**Post-metal OU Instru-metal ?**

Post-metal ! Pour moi, ça fait partie des styles musicaux qui n'ont pas peur de s'aventurer vers de longues plages instrumentales sans avoir recours systématiquement à l'usage de la voix. J'ai l'impression que les musiques instrumentales ne souffrent pas de ce formatage «couplet/refrain/couplet/refrain/pont/refrain/refrain»...

Pas de chanteur OU pas de texte ?

Nous ne sommes pas un groupe sans chanteur, mais un groupe instrumental. L'écriture et l'arrangement des morceaux s'appuient donc sur une recherche un peu différente, car elle n'est pas centrée autour de l'intervention d'une voix et doit trouver d'autres tours de passe-passe pour rester captivante... Pour ce qui est du texte, il n'est pas écrit, mais il est



bien présent - à qui veut bien l'entendre - dans nos compositions, avec quelques indices cachés dans les samples ou les titres de morceaux...

Projet solo en groupe OU groupe avec un seul compositeur ?

C'est un projet de groupe avec un compositeur qui impulse les idées de départ. J'aime beaucoup apporter des pré-productions assez abouties, les proposer au groupe pour que tout le monde y apporte ensuite sa personnalité. C'est un aller-retour très constructif. Mais nous allons aussi fonctionner différemment à l'avenir. L'idée étant de passer plus de temps ensemble à explorer d'autres manières de créer notre musique.

Tool OU Pelican ?

Je dirais Tool parce que j'adore à peu près tout ce qu'ils ont créé jusqu'à maintenant. Pour Pelican, je suis fan absolu de l'album Australasia, mais je connais moins leur discographie complète.

Bākū OU Hypno5e ?

J'aime beaucoup Bākū, humainement et musicalement. On a déjà joué plusieurs fois ensemble, et on échange souvent sur nos galères et stratégies de groupes émergents ... notamment pour conquérir le monde mais pas que... Je crois que je pourrais être très fan d'Hypno5e pour le côté plus expérimental. Je n'ai pas encore pris le temps de découvrir leur discographie, mais ça ne saurait tarder !

Clip scénarisé OU clip live ?

Clip scénarisé, je trouve que le côté onirique, poétique est beaucoup plus parlant que du vrai/faux live. J'aime beaucoup les clips de Tool, par exemple. Pour le moment, nous n'avons jamais eu l'occasion de sortir un clip scénarisé pour des questions de budget et d'opportunité, mais ça fait déjà quelque temps que nous y réfléchissons.

Face visible OU face cachée ?

Face cachée, je trouve ça plus excitant. Je n'aime pas le mariage entre efficacité et créativité, je trouve que ça gâche tout. Il y a beaucoup de groupes qui sortent des tubes super

efficaces, mais ça ne m'intéresse pas trop...
Les trucs trop digestes sont vite oubliés, je trouve...

Face A OU Face B ?

Face B. Comme ça, pas de risque de tomber sur des voix (rires)

Photo OU dessin ?

J'adore les deux, ça dépend vraiment de l'artiste.

Aaron Bonogofsky OU Jarek Kubicki ?

Aaron ! Nous avons travaillé avec lui sur l'artwork de Poison on your lips, notre nouvel album. Ça faisait une petite année que je suivais son travail sur Instagram et nous avons fini par réaliser cette pochette ensemble. Je découvre Jarek Kubicki grâce à toi et je dois dire que c'est une super découverte, merci !!!

Poison OU The Flaming Lips ?

Joker.

Weird Noise OU Autoproduction ?

Auto-déficit !

Le Scarabée OU Le Brin de Zinc ?

Le Scarazinc.

Jouer dans le noir OU jouer dans la lumière ?

Dans le noir. Mais très (très) très fort.

Noir OU blanc ?

Noir.

Soulagés OU Malevitch ?

Soulagés !

Tomme OU Beaufort ?

Ça c'est une question trop intime, je passe...

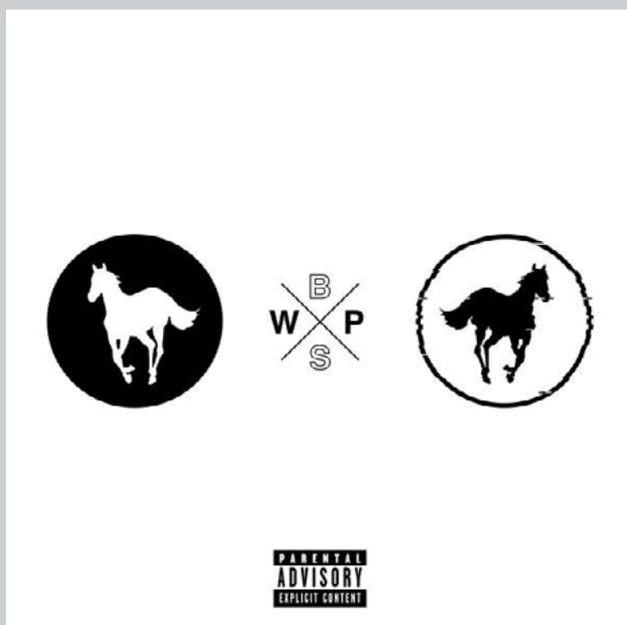
Ski OU Hand ?

Les deux en même temps. C'est un peu casse-gueule au début, mais une fois qu'on a compris les règles, c'est vraiment fun !

Merci à Olivier et aux Absence of Colours, mais également à Aurélien chez Watts Next?.

■ Oli

Photos : Bruno Belleudy



DEFTONES

BLACK STALLION (2020)

[Reprise Records]

Voici un disque oublié bien singulier pour ce numéro 68, et ce pour deux raisons. D'abord parce qu'il s'agit d'un album de remix, une catégorie souvent reléguée au rang des curiosités dispensables. Ensuite, parce que, soyons honnête tout de suite, les remixs et moi, ça fait deux ! Qui n'a pas été durablement traumatisé dans les années 90 et 2000 par ces vagues d'ersatz technoïdes et les versions club de morceaux qu'on aimait bien ? Des relectures bâclées voire ridicules qu'on foutait comme bonus dans des versions pour vendre un peu plus de disques. Alors pourquoi donc en parler ? Eh bien, déjà parce que c'est un véritable disque oublié, à savoir que personne n'en a parlé (à part la presse à l'époque) ou reparlé. Pour tout vous dire, je l'ai découvert cette année par hasard. Et surtout, parce qu'il s'agit là de Deftones, l'un des groupes les plus emblématiques de la scène metal alternatif, et l'un des pionniers de ce qu'on appelait à l'époque en France le neo-metal (ou nu-metal aux States). Comme tu l'as deviné avant même de plonger dans ces lignes, il est question ici de Black stallion, disque officiel de remix de White pony, paru en 2020 pour célébrer les 20 ans de cet album emblématique des Américains, un chef d'œuvre pour beaucoup de fans.

Pour comprendre les origines de ce projet, il faut remonter à 1999. Les membres de Deftones, alors en pleine phase d'écriture, croisent

en backstage DJ Shadow, figure incontournable du sampling et du hip-hop/trip-hop instrumental. Admiratifs, les Californiens lui proposent de remixer leur futur album, alors encore à l'état de brouillon, qui n'est autre que White pony. L'idée est prometteuse, mais Shadow, déjà au sommet de sa gloire avec Endtroducing..... et courtisé de toutes parts, n'a sans doute pas le temps. Le projet tombe dans l'oubli. 20 plus tard, l'idée rejailit, mais cette fois-ci Deftones convie une constellation de producteurs venus de tous horizons (hip-hop, dance music, trip-hop, rock, witch house, synth-pop...), allant du très connu (Robert Smith de The Cure ou Mike Shinoda de Linkin Park) au presque inconnu (selon les sphères qu'on fréquente, évidemment). Et cerise sur le gâteau, DJ Shadow est bel et bien dans le coup avec sa relecture de «Digital bath». A l'image de White pony, Black stallion est un disque électrique, dense, contrasté et texturé, un bouillon sonore où s'entrechoquent electronica, breakcore, trap, dark ambient, et j'en passe. Autrement dit, il y a à boire et à manger, c'est donc un pari risqué qui est de revisiter un monument sans le trahir.

Parmi les grosses réussites de ce disque, Phantogram signe un «Street carp» flottant très mélancolique. On y plane comme en descente de trip, porté par des voix volontairement décalées, parfois noyées sous les effets. Absolument magique. Autre claque, la version ténébreuse de «Korea» confectionnée par Trevor Jackson. On y perd toute trace de l'original, mais on gagne une plongée dans un abîme électronique semblable à celui d'«Houria» d'Acid Arab avec Rachid Taha, auquel il me fait penser. Autre belle prouesse, celle de Blank Mass et son electro indus tribal sur «Elite», un morceau puissant avec des idées mélodiques flirtant avec l'esthétique cyberpunk. Le «Knife party» revisité par Purity Ring mérite également les éloges. Il est subtil, vaporeux, rythmiquement ciselé, comme si les Allemands de Moderat s'étaient invités dans l'équation. Même constat pour Tourist et sa relecture de «Change (In the house of flies)», toute en élégance électronique et en kicks tempétueux, habillés de voix angéliques. Pour en finir sur les titres à retenir, on vous invite aussi à découvrir le dernier morceau, «Pink maggit» de Squarepusher, qui a fait le choix de garder les vraies prises de batteries et de s'amuser à en faire du breakcore et à glitcher le tout, mais pas de manière ultra malade. Juste ce qu'il faut pour donner au morceau une seconde vie, car Squarepusher en conserve la substantifique moelle.

Côté ratés, parce qu'il y en a un peu, la version de «Teenager» de Robert Smith déçoit par sa trop grande fidélité à l'originale. Préférant travailler sur des petits détails comme ce rajout de piano qui n'apporte rien de plus et cette absence volontaire de percussions, le leader de The Cure ne fait que mettre en avant la voix de Chino, qui était déjà l'un des seuls intérêts de ce morceau. Ce morceau fait tâche au milieu des 11 titres qui sont censés être là pour bousculer les fondements de ce White pony et de lui redonner un nouvelle vie en quelque sorte. Autre déception, le «Passenger» de Mike Shinoda qui est objectivement bien produit, mais qui ne s'aventure pas là où on aurait aimé qu'il aille. Peu inspiré et trop poli, il sonne à notre goût comme un remix commercial travaillé d'après un cahier des charges précis. Rien de bien étonnant venant d'un gars de Linkin Park, à qui on aurait pu proposer un autre morceau moins emblématique du disque. Au rayon «Peut mieux faire», on citera aussi le premier morceau, «Feiticeira», exécuté par Clams Casino. Ça part bien, avec cette trap electro, mais le morceau ne décolle jamais. Trop tiède pour une entrée en matière. Vous allez me dire : «OK, c'est bien tout ça, mais le morceau de DJ Shadow ?». J'allais y arriver. Je ne le mettrai pas bêtement dans les remixs foirés, car il ne l'est pas, mais j'avoue que je m'attendais à mieux de sa part. C'est du trip-hop 2.0 qui respecte l'essence brutalement affecté de «Digital bath», peut-être trop car on attendait du DJ américain ce véritable «plus» qui lui aurait fait davantage honneur.

Au bout du compte, ce Black stallion s'impose comme un exercice de style plutôt réussi, parfois brillant, souvent courageux, qui rend grâce à White pony. Aurait-il eu la même saveur en 2000 ? Probablement pas. À l'époque, on aurait sans doute eu droit à une compilation de trucs techno bien indigestes. Comme quoi, parfois, il faut savoir attendre avant de se lancer dans un projet pareil.

■ Ted



HUGUI(GUI) LES BONS TUYAUX

Salut mon Gui de Champi, comment vas-tu ? De mon côté je reprends du poil de la Bête, après une semaine de vacances/stage/colo de beach-volley en Tunisie, et une petite turista/virus/on sait pas trop au milieu. Super ! Je te passe les détails, mais je peux enfin varier mon alimentation et sortir du riz blanc, même si je n'ai pas encore retenté la bière, que ce soit dimanche soir au chouette concert de Charly Fiasco, ni lundi en allant voir Wet Leg. Héhé, pas besoin d'être médisant, tu l'as déjà été suffisamment concernant ce groupe, et mon précédent tuyau, Lack. Ok, tu n'as pas aimé (enfin si, un peu le dernier LP que tu as quand même commandé), mais relaisse donc sa chance à l'album précédent, tout du moins la première face, pour ne pas passer pour un inculte aux yeux de la Terre entière, car m'ayant rendu ton tuyau bien à l'arrache, je ne suis pas sûr que tu aies pris le temps nécessaire pour apprivoiser le post-hardcore exigeant des Danois. Comme je suis sympa, je vais t'en donner davantage cette fois, moi, du temps, en poursuivant mon petit tour du monde des bons tuyaux. Alors non, je ne l'ai pas ramené en souté de ces vacances à Hammamet, ni des dernières même s'il y a un lien avec mon petit trip esti-

val en Scandinavie, et plus particulièrement la Suède. Je n'avais pas choisi cette destination au hasard. Quand j'ai plongé dans la marmite punk rock en 94-95, les groupes suédois étaient ceux que j'écoutais en majorité après les ricains, notamment via l'écurie Burning Heart Records (Millencollin, No Fun At All, Sata-nic Surfers, 59 Times The Pain...), Randy (mes préférés), puis en fouinant encore davantage, Pridebowl, Adhesive, The Peepshows, et plus tard Division Of Laura Lee, Fireside, The Hives, Refused. Je dois confesser que je n'aimais pas à l'époque le gang d'Umea, à part la chanson «Liberation frequency» (trop bourrin pour moi dans l'ensemble), mais que je les ai vus au Rockstore à Montpellier en 1998, à l'occasion du Suède Palooza Tour, avec les précédents, alors inconnus au bataillon et qui faisaient la toute toute première partie, Liberator (du ska/punk que je kiffais à l'époque, ahaha !) et No Fun At All. Y a pas à dire, ils savaient y faire ces Suédois...

Laisse-moi donc te parler de Starmarket, qui n'a jamais vraiment connu son heure de gloire alors qu'ils sont largement du niveau des autres groupes cités, et que ça fait presque



30 ans qu'ils m'accompagnent et squattent ma platine. Chacun de nos bons tuyaux a une histoire et celle-ci débute lors la Fête de la musique 1997, à Montpellier donc, où l'on a emménagé l'année précédente avec mes parents, frère et sœur. En se baladant sur la Comédie avec des potes du lycée (coucou Patrice), on tombe sur un groupe de jeunes sur scène, avec une bonne attitude, c'est fun, ça envoie du très bon punk rock, quelques reprises (NOFX, Propagandhi)... Le groupe s'appelle Groomy, ils avaient vraiment un truc en plus et auraient pu/dû cartonner davantage que localement, ce que Greg (batterie) et Fred (guitare/chant) ont fait par la suite en montant Marvin (noise olympique), puis La Colonie de Vacances. Bref, je sympathise avec eux, chope leur démo K7 au disquaire trop cool Obsolète (ils n'en avaient plus ce soir-là), tâche de ne rater aucune de leurs prochaines dates sur Montpellier les années qui ont suivies et ça devient des potes. Pourquoi je digresse sur Groomy à propos de Starmarket, commences-tu peut-être à te demander ? Parce que c'est ledit Fred qui m'a un jour prêté une K7, sans aucune autre info que : « Tiens, c'est le groupe du frère d'un gars de Randy ». Au passage, Fred était assez doué en tuyaux car c'est lui qui m'a aussi filé le premier Four minute mile de The Get-Up Kids, Clarity de Jimmy Eat World, ou bien The action is go de Fu Manchu à la fin de ces années 90. Pas mal... Curieux comme j'étais déjà à l'époque, je m'étais rué sur cette K7 et l'avais bien poncée. Effectivement, chez Starmarket, on retrouve à la guitare et au chant Fredrik Brändström, frère de Johan Brändström qui officie à la même place dans Randy, mais ici les influences sont plus variées qu'une simple copie du skate punk mélo ricain. On navigue plutôt dans l'indie, l'emo 90's, autant dire complètement ma came ! Tu ne devrais pas être trop surpris à l'écoute, mais je vais néanmoins te demander de respecter un certain ordre parmi les six albums sortis entre 1995 et 2004 du groupe de Pitea, petite bourgade de 20 000 habitants perdue dans le nord-est de la Suède. Et ouais mec, six albums ! Enfin, cinq et un EP agrémenté de titres bonus, c'est ta « punition » (guillemets de rigueur), mais tu vas avoir un peu plus que 48h pour digérer tout cela.

Si la K7 que m'avait filée Fred a bien tourné, il y



avait zéro inscription dessus : pas de titre d'album, de chansons, rien, nada (surf). J'ai mis de nombreuses années avant de savoir à quels morceaux elle correspondait. En revanche le premier CD que j'ai acheté de Starmarket, c'est Sunday's worst enemy, sorti en 1997 sur Dolores Recordings (label de Göteborg), que tu dois écouter à partir de maintenant. J'adore ce disque. Vraiment. Lui aussi, je pense qu'il est dans mon top 50-100 ever. C'est d'ailleurs celui que je ressors en premier quand je veux écouter Starmarket, souvent en mode répétition. Tiens, «Repetition» c'est le titre qui ouvre Sunday's worst enemy et met direct dans l'ambiance emcore qui va prédominer pendant tout l'album. Rythmique catchy, caisse claire qui claque, quelques breaks et changements de dynamique, guitares aux sonorités plus aigües, chants dans le même ton et parfois limite faux... 4 minutes parfaites. Derrière, «Carry on» est plus expéditif (2min15), mais avec toujours son lot de petits arrangements magiques (à la Samiam, pas besoin d'aller chercher bien loin pour comprendre pourquoi j'adore ce groupe et ce disque), de refrains qui défoncent, et de chanteur lead qui change. Avec Fredrik, c'est aussi le bassiste Patrik Bergman qui s'y colle et ils alternent selon les morceaux. «You can't come», plus loin, ralentit le tempo, se veut plus posé, presque plaintif et est même sorti en CD single (je l'ai chopé je ne sais plus où, pochette slim cartonnée avec deux cools inédits), mais c'est loin d'être mon morceau préféré. Pas comme «Too much gone wrong» (coincé entre les plus punk «Unsaid»



et «Fool»), pur tube mid-tempo que je peux écouter 100 fois de suite sans sourciller ni me lasser, grâce encore à ces guitares ultra travaillées, qui se répondent, qu'on retrouve aussi dans l'efficace «So sad», le plus mélancolique (emo ?) «Worn out», et l'un des autres highlights de l'album : «Teencider», que j'adore également. Bref, quasi rien à jeter pour moi dans ce disque. C'est un sentiment bizarre que de te présenter et proposer Starmarket comme bon tuyau, tant j'ai l'impression que ce groupe a toujours fait partie de moi (j'écoute Sunday's worst enemy plusieurs fois par an depuis 1998 environ). En revanche, ça m'a fait plaisir de replonger plus en détails dans l'intégralité de la discographie, que je pouvais avoir tendance à délaissier, et dans les livrets des CDs. C'est ainsi que j'ai pu me rendre compte que si le line-up est resté relativement stable autour de Fredrik, Patrik et Magnus Öberg (batterie), ils ont parfois changé de deuxième guitariste, ici Johan Sellman, sûrement l'auteur de ces nombreux arrangements trop cools (je reviendrai sur son cas).

Après ce chef d'œuvre (dont j'ai au passage chopé le repress LP chez les Allemands de Thirty Something Records en 2021), tu peux reprendre la découverte par ordre chronologique avec Starmarket, sobre album blanc

sorti en 1995. Figure-toi que c'est celui-ci que Fred Groomy/Marvin m'avait passé en K7, et c'est Fred Carousel Feeling qui m'a filé le CD il y a quelques années, me permettant de retrouver mes émois adolescents, ayant trop rapidement égarée ladite K7, très vite remplacée par l'écoute frénétique de Sunday's worst enemy et des 10 nouveaux groupes que je découvrais chaque semaine à l'époque... Et pourtant, ce Starmarket, sorti lui aussi sur Dolores Recordings est également un véritable petit bijou. La prod' est un poil plus cheap, même si ce n'était pas si mal pour la période mais cela va aussi avec le style, légèrement en avance pour leur temps (ils étaient décidément forts ces Suédois !). Quand la galaxie punk rock gravitait alors autour de NOFX, Bad Religion & co, avec l'explosion de Green Day et Offspring, Starmarket sonnait davantage comme les premiers Promise Ring, The Get-Up Kids et tout l'avènement de cette deuxième vague emocore milieu/fin 90's venue du Midwest américain, alors qu'ils ont dû composer et enregistrer ce disque en 1994 ! Je n'ai pas l'info exacte, mais je pense que le Fred Brändström (encore un Fred !), devait être le grand frère du gars de Randy. Si t'en veux des morceaux cools, t'en re n'as, avec «Your style», «Chuck», «Unwanted» (et son final au top), mais aussi «Hollowminded», «Cozy and warm», qui ré-

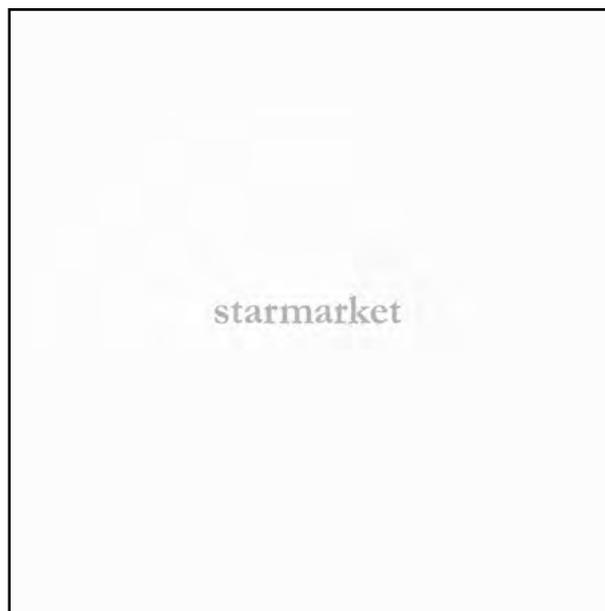
chauffe les cœurs les plus froids, plus calme (ah la la, là encore cette fin carrément emo), ou bien les plus fous «Amber» et «Marrow-sucker», et toujours ces petits tricks de guitares qui fourmillent de partout.

Dans la foulée (1996), le groupe sort l'EP 7 titres Calendar du même acabit, mais va savoir pourquoi, le label américain Deep Elm Records, après avoir invité Starmarket dans l'une de ses compilations Emo diaries, en propose une version CD agrémentée de 3 autres titres (deux b-sides et le futur single «You can't come») en 1999, avec un ordre des morceaux complètement remanié. Chelou. Là encore, ça envoie du grand indie/emo/punk pendant une trentaine de minutes, pour mon plus grand plaisir, même s'il y a un peu moins d'éclat, hormis l'intense «Losing track», le poignant «Wither», ou l'entraînant «Choker». Il y a un côté sous Samiam (encore !) dans ce disque, qui fait office de transition habile entre le premier album plus juvénile, et les prémices de la master piece d'après, Sunday's worst enemy. Je t'ai dit que cet album était top ? ;)

Puis vient Four hours light en 1999, le fameux disque de la maturité. Plus un morceau en dessous des 3min30, les arrangements font la part belle aux pianos/synthés, et on oscille davantage entre emo et americana, laissant les influences punk loin derrière. Si ça me branche moins, les Suédois n'en pondent pas moins de très chouettes balades : «Don't leave me this way», «Into your arms» (malgré une fin dis-

pensable), «Baby's coming back» ou un «Coming from the cold» à chialer. Bon, on ne se refait pas, mon titre préféré restant celui avec le plus de tension («Count with fractions»). Le côté americana, et n'ayons pas peur de le dire, un peu chiant, va prédominer dans l'album suivant, Song of songs en 2002, avec assez peu de chansons à sauver, si ce n'est «Get down», «Saviour» pour son aspect r'n'r... et ses cuivres (oui oui !), ou «We don't need another day» (même si la bonne idée s'étire un peu trop en longueur). Je passe vite sur ces albums, et encore je n'évoque pas le tout dernier, Abandon time (2004), pour la bonne et simple raison que je ne l'ai pas, même si le seul titre que j'ai pu écouter («Cologne») est plutôt pas mal. J'espère tomber dessus au hasard de pérégrinations dans des bacs à CDs et je le prendrai sans hésiter, par respect et sympathie envers ce groupe mais tu l'auras compris, c'est sur les deux premiers albums, et surtout Sunday's worst enemy que tu dois te focaliser, avec aussi Four hours light pour varier les plaisirs et prendre en compte l'évolution des gars.

Pour terminer, alors que je pensais me contenter de vibrer pour Starmarket en musique (le groupe a splitté en 2005), voilà qu'en 2018-2019 les gars ont tout réactivé, avec quelques dates de concerts en Suède, au Japon (!)... et en Espagne, à Vidreres près de Barcelone et Sant-Feliu. Ça jouait en juillet 2019 à l'Actitud Fest, avec aussi The Unfinished Sympathy (sur BCore Disc), Sport, Cocaïne Piss... je ne me suis pas fait prier pour faire le déplacement et n'ai nullement regretté. J'en ai bien profité et ai filmé le dernier morceau joué, «Into your arms» avec une vidéo qui traîne sur YouTube. Cher ami, le temps presse, tu me harcèles de textos quant à la livraison de mon tuyau, je ne m'attarde pas davantage sur le 7» («Radio silence» et «Dead of night») sorti en 2024, tu as déjà largement de quoi faire et j'attends impatiemment ton retour. Si jamais ça t'a plu, le Johan Sellman présent sur Sunday's worst enemy a récupéré son pote Magnus (pas de la partie/batterie dans la reformation de Starmarket) et monté un nouveau groupe en 2018, Statues, plutôt pas dégueu, dans le même style. J'espère que tout cela ne te laissera pas de marbre. Hum... (GC)



Et bah voilà Guillaume Circus, quand tu veux, tu peux !!! Je brise la glace, je rends direct mon verdict et le suspense n'aura pas sa place dans ce numéro : j'adhère à ton tuyau. Tout simplement. Emballé c'est pesé. Certification validée haut la main. Tu l'auras compris, Starmarket est mon nouveau groupe préféré pour ces prochains jours, en attendant de découvrir une nouvelle formation ou de me replonger dans des pépites de ma collection (pêle-mêle en ce moment : Lion's Law, The Meffs, Pup, Teenage Bottlerocket et mon tuyau dont je te parlerai un peu plus tard). J'ai respecté à la lettre ton conseil d'écoute des albums dans un ordre pas chronologique du tout, et quand j'ai lancé Sunday's worst enemy, je débutais une session ménage après avoir appris la disparition de Scott Sorry, meilleur bassiste du meilleur groupe du monde (deux albums de la deuxième moitié des années 2000 des Wildhearts). Ça peut toujours paraître un peu étrange d'être triste de la disparition d'une personnalité que, finalement, on ne connaît pas. J'ai eu la chance de voir ce type en live lors d'une reformation des Wildhearts à Londres en 2014, avec en ouverture l'un des premiers (et seuls) concerts de Hey! Hello! avec Victoria au chant. Je trouve que Scott Sorry avait la classe en plus de jouer comme un cador, et même si je savais que le type était malade depuis de nombreuses années, apprendre sa disparition m'a rendu triste. C'est donc un contexte un peu morose (combiné à ma session ménage) que j'ai fait connaissance avec Starmarket.

Starmarket, encore un groupe dont je ne crois pas avoir entendu parler avant de recevoir ton tuyau. Des fois, je me demande ce que je faisais dans les 90's pour avoir laissé passer tous ces groupes dont tu raffoles. Je suis bien d'accord, on ne pouvait pas tout connaître et les moyens de découvrir de nouvelles choses étaient moins faciles qu'aujourd'hui. Quoi que tout est relatif, car finalement, ça ne nous tombait pas dans le bec tout seul, il fallait gratter, échanger les bons plans, lire les revues qui décortiquaient les nouveautés et aller aux concerts, parfois un peu au pif. C'est exactement comme ça que je me suis retrouvé un soir, un peu par hasard, à un concert de Yo Pizza Jump au Caveau des Dom à Nancy, ou que je me suis à écouter avec une certaine assiduité



Cornu, excellent trio basse/batterie/violon de Tours, que j'adore encore. Et déjà à l'époque, les premières parties me bottaient parfois plus que la tête d'affiche. Ça m'est arrivé avec Svin-kels en 1998 en ouverture de Sergent Garcia, ou Placebo en 1997 en invités de U2. Ça aurait pu m'arriver également quand j'ai vu pour la première fois les Flying Donuts en ouverture de Second Rate lors d'un concert de soutien des Rate en décembre 2001 à la MJC des Trois Maisons à Nancy. Je dis presque parce que Second Rate était, est et sera toujours un de mes groupes de chevets. Avoir pu participer à 4 des 5 concerts de leur réunion tour de 2014 (un de plus que toi, na !) fait partie de mes meilleurs souvenirs de tournée ever. Et même si ça ne sera pas pareil, le concert réunissant les Flying et les Rate le 5 décembre prochain à Strasbourg risque de faire turbiner la machine à souvenirs. Tout ça pour dire que Starmarket étaient inconnus au bataillon. Et je suis bien content d'avoir remédié à cette lacune. Mais pas exactement pour les mêmes raisons que toi !

Pour dire vrai, j'ai aimé écouter Sunday's worst enemy, mais après avoir lu ton dithyrambe papier, je n'ai pas vraiment été, comment



dire... transcendé. Mais même si mon avis s'était forgé sur cet unique album qui ne m'a pas retourné le cerveau, le tuyau aurait été validé car j'ai été très touché par le contexte qui t'a amené à ce groupe. Ça fait maintenant plus de quatre ans qu'on se raconte nos vies et nos aventures (liées ou non à des disques), et je comprends comment un groupe parmi tant d'autres peut avoir une attention particulière du fait de l'histoire qui nous lie à lui. Est-ce mon mood morose, dû à la disparition de Scott Sorry ou l'entame de ma session ménage ? En tout cas, j'ai été attentif à Sunday's worst enemy, et j'ai compris dès les premiers riffs de «Repetition» que j'allais m'embarquer dans l'écoute d'un groupe de ce qu'on appellera communément emocore. On est clairement dans une ambiance dont les codes sont maîtrisés à la perfection, avec du mid tempo clairement assumé et un son clairement 90s. En écoutant le plus passe-partout «Carry on», le tendu «Ten seconds», l'émotif «You can't come» ou le remuant «Unsaid», j'ai clairement passé un bon moment, même si effectivement, les chants sont parfois à la limite de la rupture. Starmarket réalise un chouette mélange de punk rock abrasif, de hardcore mélo entraînant et d'emorock plaintif. Ça brasse dans pas mal de styles,

ce qui n'est pas pour me déplaire, mais même après plusieurs écoutes attentives (en dehors de mes sessions ménage, je le précise), je n'ai pas vraiment trouvé d'unité à cet ensemble. Est-ce dû uniquement au chiantissime «Safe bayou» (non pas Bayrou, bayou) ? Non, je ne crois pas. Sunday's worst enemy est un bon disque. C'est une certitude. Mais auquel je ne suis clairement pas attaché. Mais la passion dont tu en parles m'a vraiment donné envie d'y retourner, et pour ça, je te dis merci.

Et comme je suis un bon partenaire de tuyaux et que ma session ménage n'était pas terminée, j'ai suivi ta feuille de route et je me suis plongé dans Starmarket, le premier album. Et ce fut le choc. Un choc extrêmement positif, je te rassure. Du style uppercut qui fait du bien. Le son est bien moins puissant que Sunday's... mais je suis clairement plus en phase avec la tracklist. Ça joue vite sans trop d'excès, ça enchaîne les riffs qui déboitent et ça empile les refrains inoubliables. Pour le coup, les voix sont complètement raccords avec le style power punk rock envoyé tout au long de ces trop courtes 30 minutes. Ça m'a carrément rappelé Ethylene, le tuyau trop cool de la première saison. C'est punk, c'est rock, c'est punk rock. Mélodies imparables, refrains en or massif, formats courts, toutes les planètes sont alignées pour passer un super moment. Ce n'est pas compliqué, j'aime tout dans cet album. Mais encore plus «Parking lot» qui aurait pu être un tube des... Wildhearts ! Autant Sunday's... a des sonorités ricaines, Starmarket (l'album) sonne très anglais. Je me trompe ? Pas sûr. Je raffole de «Hollowminded», «Fuss» (qui aurait pu se retrouver sur Sunday's...), «Amber», «November» (ça tombe bien !), «Scattered», «Your style», et j'ai même beaucoup d'affection pour «Cozy and warm». Tu as (encore une fois) raison, ce disque a un peu d'avance sur son temps. Le son est si caractéristique de la période, avec ce mélange de grosses guitares et de caisse claire très sèche. J'adore. Non. J'aaaaaddddoooooorrrre !

L'EP Calendar (dispo sur Deezer dans sa version 7 titres) fait le lien entre Starmarket et Sunday's worst enemy avec des brûlots impeccables inspirés du premier album («Losing track», «Sell your friends») et des chansons amorçant l'évolution plus emo du deuxième

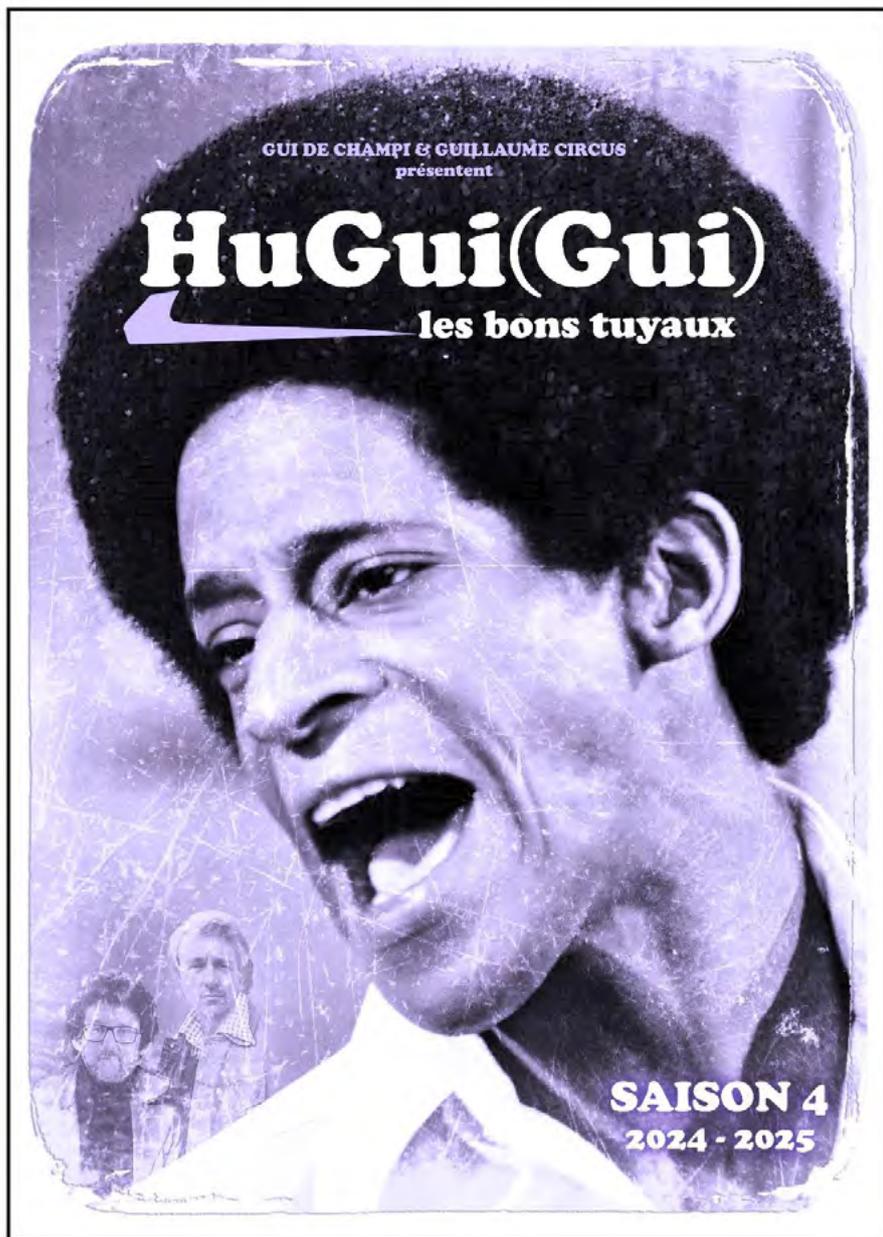
album («North») et même un mix des deux («Everybody's gone» et son intro connotée hard-rock). Très plaisant. Quant à Four hours light, tu as déjà tout dit. Rien à ajouter. J'adore ce disque, avec des ambiances Bob Mouldiennes et des power-pop songs aussi puissantes qu'éclatantes. Les soupçons d'orgue ici et là sont les bienvenus, et le boulot des guitaristes est vraiment impeccable sur ces chansons qui sentent bon (ou mauvais, au choix) les putains d'États-Unis d'Amérique. «Don't leave me this way» est un petit chef d'œuvre tandis que «Into your arms» et «A million words» n'ont rien à envier aux jolies ballades de Pearl Jam. «Black sea» et «Midnight caller» sont des chansons brillantes dans tous les sens du terme. Ça sent encore le bricolage et le côté bancal est attachant, malgré un son qui aurait mérité un peu plus de clarté pour mettre en valeur les petits bijoux remplissant cet excellent disque.

Pour en finir avec Starmarket, je te trouve un peu dur avec Song of songs. C'est quand même l'album qui a le plus bel (ou le moins moche, au choix) artwork. C'est aussi un disque très ouvert, mélangeant avec brio la pop deluxe («Forgotten trail», l'excellent «Mexico summer», «22»), le rock 'n' roll («Saviour», «We don't need another day»). Clairement, c'est moins palpitant et excitant que les deux pre-

miers albums (je ne compte pas Calendar qui est un EP), mais ça a quand même de la gueule. Les gars ont sacrément évolué en l'espace de même pas dix ans. Apparemment, pas dans le bon sens pour toi. Ils ont certes perdu un peu (beaucoup) de fougue, mais ils sont constants dans le fait d'écrire de bonnes et belles songs. Je suis curieux de savoir si le concert était gavé de tubes de la première moitié de carrière, ou bien des magnifiques chansons de la seconde période. Quoi qu'il en soit, je te remercie pour cette belle «vienne» découverte qui va, à coup sûr, compléter ma collection quand ma commande de deux ou trois albums aura été validée !

Si tu crois que je ne vais pas rebondir sur le pic de ton début d'intervention, tu te mets le doigt dans l'œil. Wet Leg ne me fait toujours pas rêver (même si certains morceaux sont plaisants, et que j'écoute actuellement et avec attention Moisturizer, le second album paru cet été). Quant à Lack, le sort que j'ai réservé à ce groupe semble te chagriner. Pourtant, j'ai réécouté pas plus tard que la semaine dernière Saturate every atom que j'apprécie particulièrement, et il n'est pas exclu que je propose à mon pote Lio de reprendre «Happiest thing alive» dans le répertoire de covers qu'on est en train de monter (sur le papier pour l'ins-





LA TEAM HUGUI(GUI)

EST DE RETOUR !!

FANZINE A5, 68 PAGES

PRIX LIBRE

Avec les bons tuyaux :
Third Ego, Dive Dive, Bicurious,
The Rituals, Skegss, Regal Cheer,
Jamie Lenman, Winona Fighter,
Rumble In Rhodos, Dinosaur Pile-
Up, Super\$hit 666 et Shoreline

CONTACT :

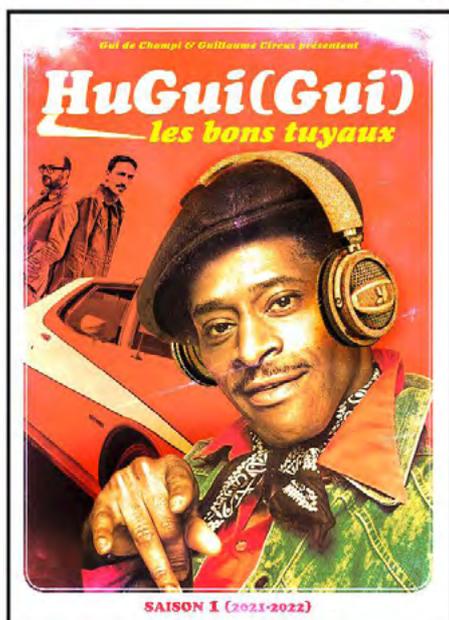
guidechampi@w-fenec.org
guillaumecircus@hotmail.fr

WWW.HUGUIGUI.FR

Toujours dispo pour compléter ta collec' !

couv' : Dan Kérosène

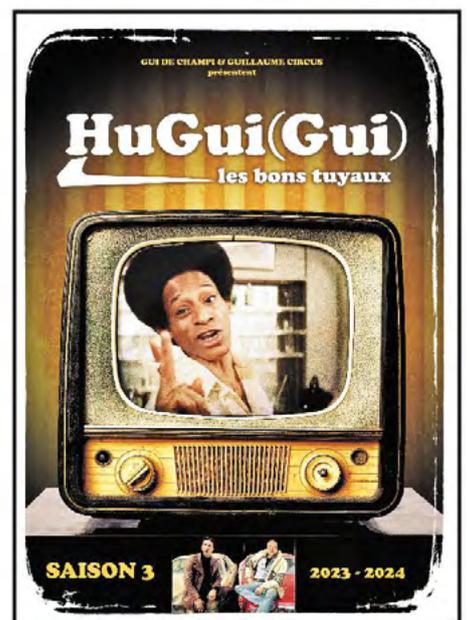
HuGui(Gui) Saison 1



HuGui(Gui) Saison 2



HuGui(Gui) Saison 3



tant) pour notre futur projet musical commun. Je t'ai déjà parlé de Lio. C'est le type que j'ai croisé sur certains concerts à Nancy ou Épinal, et avec qui j'ai fait quelques deals de LPs ces dernières années. Si mes souvenirs sont bons, je sortais de me faire vacciner pour la première fois de la COVID quand on a réalisé notre première transaction au pied (de nez) de la FNAC de Nancy. Il y avait parmi les galettes la quasi intégralité de la disco de Antillectual ainsi que, me semble-t-il, un LP des Burning Heads que je t'ai offert par la suite. Quelques mois/années plus tard, j'ai récidivé une opération LPs en lui rachetant notamment la disco des Thugs rééditée sur le label Nineteen Something de notre ami Frank. Quand on a réalisé cette transaction, on a cherché un lieu pratique pour se refilet les skeuds, et il s'est avéré qu'il a réalisé une livraison à domicile un dimanche matin car il devait passer chez un/e ami/e dans le quartier. Rigolo, non ? Le plus rigolo, c'est quand un jour il m'a sondé pour savoir si l'école primaire du quartier était bien. Victoria n'a jamais eu à s'en plaindre (et nous non plus), et quelques mois plus tard, j'apprends que nous sommes quasi voisins et que nos enfants fréquentent le CM2 de l'école Albert Camus de Villers Clairlieu. Pas la même classe, mais quand même, c'est rigolo, non ? Lio est un fan de punk rock, et a trois particularités intéressantes :

1/ il est bassiste (parfait pour monter un groupe de punk pour le guitariste que je suis)

2/ il a une connaissance très prononcée du punk rock allemand.

3/ il vient de rentrer dans le cercle très fermé des apporteurs de tuyaux. Car mon tuyau, Catapults, je le tiens de Lio. De façon indirecte, mais tu vas comprendre.

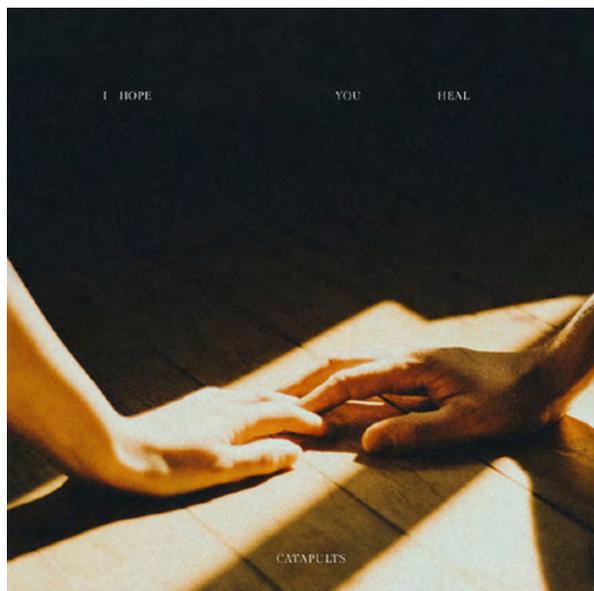
Fin septembre, Lio poste sur sa page Facebook une photo d'un colis qu'il vient de recevoir. Sur la photo, j'identifie un LP, un tee-shirt et ce qui ressemble à un fanzine. Le post est simple, direct et efficace : « Oh et puis ça aussi reçu aujourd'hui, nouvel album de Catapults, direct dans mon top 3 de l'année ». Rien que ça ! Le 4 octobre, lors d'un échange de bons plans par sms (le moyen moderne le plus rétro de nos jours), le nom de Catapults ressort. Je me suis déjà enquis de quelques écoutes de I hope you heal, le nouvel album du band tout droit venu d'Oldenburg. Et quand je lui en demande un peu plus sur ce groupe, la réponse est une nouvelle fois claire, nette et précise : « Oh bah, c'est un groupe que je suis depuis 2021 et leur 1er album (hors EP) sur Uncle M Records. J'ai découvert ce label un peu par hasard, mais il y a notamment Shoreline et Spanish Love Songs dessus. Bref, Catapults, je suis devenu fan en environ dix secondes, et je ne me lasse pas de ce groupe. Je suis passé par MP pour commander le skeud, super sympas ! Et cet album franchement ? Une pure merveille. C'est mon T3 de l'année pour le moment. »

Genre, mon bon Lio, il te fait une fiche pra-



tique et bien condensée, un peu comme au lycée, tout ça pour te permettre d'introduire ton tuyau dans les meilleures dispositions possibles. Royal, non ? En tout cas, et un peu comme avec Knuckle Puck, j'ai tout de suite adhéré à I hope you heal, le deuxième album de Catapults. Et je n'ai aucun doute sur le fait que tu vas ADORER ce putain de band ! La seule incertitude réside dans le nombre d'écoutes consécutives que tu vas réserver à ce super album. Pour ma part, je peux les enchaîner facilement par grappes de quatre, sans jamais me lasser. Il faut dire que tous les ingrédients sont réunis pour faire de cet album (et de ce groupe) un élément essentiel de punk-rockothèque. Le son est gigantesque, les tubes sont légion, les refrains te collent à la peau et les riffs de gratte sont bien branlés. Et cette voix passe-partout mais hyper efficace, c'est la cerise sur le gâteau !

Il est clairement inconcevable de t'entendre dire que cet album n'est pas ta came. C'est même impossible. Car même si nous pouvons avoir des goûts divergents (tu es plus d'inspiration ricaine quand je suis plus axé par ce qui se passe en Grande Bretagne, et tu préfères chialer à l'écoute de morceaux emo-rock tandis que je préfère hurler sur des bastos rock 'n' roll high energy), je sais pertinemment que Catapults va te donner le smile et te faire oublier les problèmes quotidiens (comme, allez, au pif... la trop prématurée sortie de taule de Sarko). Et j'en suis presque à pousser le vice à pouvoir retrouver ton top trois des morceaux de ce disque dont les 41 minutes passent trop vite. Mais je vais te laisser ce plaisir et me contenter de te filer mon top à moi. Avec, en tête de gondole, «W.L.W. « ouvrant admirablement ce disque, tout en puissance et en certitude. 3 minutes dont il n'y a rien à jeter. «Half king» arrive en deuxième position avec son mur de guitares, ses refrains parfaits et ces voix envoutantes. On a clairement à faire à du punk rock moderne et quelque peu sophistiqué (en atteste le plan à 2'43), mais bigrement efficace. En troisième position, «Digging deeper/going nowhere» en mode mi balade / mi hymne punk avec la chanteuse de Still Talk, groupe de Cologne. Et c'est là que tu es en train de te dire que je suis en train de te rouler dans la farine (ou la Raffarine pour reprendre une blague que les moins de



trente ans ne peuvent pas comprendre) car je suis seulement en train de dérouler la tracklist dans l'ordre du disque. Tu as raison, mais c'est trop dur de choisir trois titres parmi les douze composant cet album. Car oui, j'adore aussi «Wasever», j'aime beaucoup «Aftermath» chanté en duo avec le frontman de... Shoreline (ah les ramifications de tuyaux !), même si ce morceau inclut un peu de manière bizarre des plans metal moderne. Je suis aussi sous le charme de «Flower we grew», pour le coup une vraie balade avec tout ce qui va bien, ainsi que «Like father, like son», morceau suivant en mode brûlot power-pop-rock qui va bien. Et comment, oui, comment ne pas tomber sous le charme de «Soft bite», un morceau riche en émotions ? Je ne vais pas te passer tout le disque en revue, mes simples mots ne pouvant retranscrire avec assez de précisions les sentiments de quiétude mêlés à une certaine excitation éprouvée quand je lance l'écoute de ce petit chef d'œuvre made in Germany. Comme pour Lio, I hope you heal va irrésistiblement figurer dans ton top 3 de l'année avec très certainement les nouvelles productions de Biffy Clyro et Dinosaur Pile-Up (Not Scientists étant bien sûr hors concours car gagnant à tous les coups).

Bien naturellement, je me suis penché sur le cas de l'Il be honest et je vais l'être tout autant : c'est un très bon album mais pas autant que I hope you heal que, comme tu l'auras compris, j'affectionne tout particulièrement. Fin de la discussion. Je t'invite néanmoins à lui réserver



le meilleur accueil qui soit, tout comme pour la tripoté d'EPs édités par le groupe, notamment *Our current life* paru en 2023 et l'apaisant *Acoustic adventures* paru en 2022, reprenant notamment en acoustique certains morceaux de *ll be honest*. Bref (t'as vu, je ne fais pas la vanne), après *Mestre et la Moselle*, la saison cinq de nos aventures te fait voyager encore plus à l'Est (j'ai pas dit à droite) avec *Catapults* d'Allemagne. De là à te présenter dans le prochain numéro un groupe de Pologne, il n'y a qu'un pas que je ne vais peut-être pas franchir. Par contre, je suis prêt à faire quelques kilomètres (la frontière allemande n'est pas si loin que ça de Nancy) pour aller applaudir *Catapults* en concert et acheter leur excellent (mais beaucoup trop cher) dernier album sur leur distro. Et si ça te plaît (car je suis sûr que ça va te plaire), peut-être que tu emboîteras le pas ? À moins de monter une petite tournée passant par Nancy et Paris pour faire jouer le groupe en septembre lors de la release de notre fanzine. Chiche ?? Bonne écoute, je suis impatient de savoir si tu seras encore plus fan que moi ! (GdC)

Ah bah ça, ça fait plaisir, Gui de Champi !

Content que tu te sois autant enthousiasmé sur *Starmarket*, même si tu as préféré le premier album. C'est aussi tout l'intérêt de nos échanges : nos divergences. Si on était d'accord sur tout, ça ressemblerait à un plateau de *CNews* et ça sentirait bien le rance et le moisî. On aime bien pinailler (et je ne vais pas me priver), se brancher (qui aime bien, châtie bien) mais surtout découvrir des p*tains de bons groupes ! Qu'en est-il donc de *Catapults* ? Comme j'ai eu un peu de temps cette fois (bien joué pour la réactivité), j'ai pu vraiment poncer la disco, en commençant par *I hope you heal*, comme suggéré. Dès les premières secondes, la voix m'a fait penser à *Motion City Soundtrack*, groupe ricain indie/pop/punk début 2000 sur *Epitaph*, en un peu moins fofou, plus calibré et propre sur lui. Musicalement, on est dans cette veine-là. Et effectivement, le tuyau auquel je pourrais le plus rapprocher *Catapults*, c'est *Knuckle Puck*, que j'avais bien aimé mais vers lequel je reviens assez peu au final. C'est du reste le principal (et seul) reproche que je ferais à *Catapults*, qui va malgré tout être validé et rester un bon tuyau. En plus, tu y as mis tellement d'entrain, je ne voudrais pas te décevoir. C'est ultra bien fait, efficace,

j'accroche d'emblée, ça me plaît, mais quand je laisse tourner l'album en repeat en faisant autre chose, il y a assez peu de moments où je redresse la tête en me disant : « Ah ouais, ce passage là ou ce refrain défonce ». Il y a malgré tout quelques highlights et à ce sujet, je suis curieux de savoir quel top 3 tu m'aurais pronostiqué. Je te le livre tel quel : «Half king», «Aftermath» (magnifié par le chanteur de Shoreline, un de mes précédents tuyaux), et à égalité, «W.L.W.» (qui pose les bases en ouverture) et «Like father, like son», notamment pour le début, son riff cool et le chant qui cette fois m'évoque les Gallois d'Idlewild. En tout cas, une chose est certaine, rien n'indique que ce sont des Allemands, les influences sont principalement outre-Atlantique.

Après avoir écouté 5-6 fois I hope you heal (qui, je vais être honnête, ne finira pas dans mon top 3 de l'année, désolé), j'avais lancé l'Il be honest, le premier album de 2021, et eu l'impression de davantage accrocher. En le faisant tourner à nouveau ce matin, en rédigeant mes bulletins trimestriels (encore plus en retard que mes chroniques pour le W-Fenec, c'est dire !), cette impression s'est légèrement estompée. Il y a toujours cette relative homogénéité dans le son, le rythme, les mélodies, la qualité (indéniable) des chansons («If you don't matter, nothing does», «Thanx, I hate it», «Talking to myself»...), mais sans que cela ne décolle vraiment. Je me demande si vu le style, les morceaux ne gagneraient pas à faire 2min45 plutôt que 3min15 en moyenne, pour plus d'efficacité. Encore une fois, je chipote mais trouve ça cool, tout est réuni pour que ça me plaise, mais je n'arrive pas à m'emballer autant que toi et ton pote Lio. Concernant votre projet commun, j'espère bien que vous calerez quelques reprises de bons tuyaux dans votre set.

Même tarif et constat avec les différents EPs que j'ai également enquillés (sauf l'acoustique, je confesse) : c'est hyper plaisant à l'écoute, ça passe crème, mais je ne retiens pas grand-chose, à part Greyscale, légèrement au-dessus de la mêlée. Il ne faudra donc a priori pas compter sur moi pour organiser une release du prochain zine à Paris avec eux. On ne fera de toute façon jamais mieux que

celle avec Third Ego et d'ailleurs, si release il y a, ça sera me concernant plutôt du côté de Montpellier car j'ai fait ma demande de mutation pour un retour au «bled». Réponse le 11 mars. To be confirmed... et d'ici là on poursuit nos échanges (j'ai déjà mon idée). À très vite mon ami ! (GC)

■ Gui, Gui





DANS L'OMBRE :

SEB DE CARTON RECORDS

SEB BRUN EST L'UN DES DEUX COFONDATEURS DU LABEL LYONNAIS CARTON RECORDS (SATHÖNAY, BALLADUR, KOUMA...), MAIS AUSSI BATTEUR DE PARQUET (ET TANT D'AUTRES), SIGNÉ ÉGALEMENT SUR LE LABEL QUI FÊTE SES 15 ANS CETTE ANNÉE. UN BON PRÉTEXTE POUR EN SAVOIR PLUS QUI SE CACHE DERRIÈRE CE FÉRU DE MUSIQUE... ET D'EXPÉRIMENTATIONS !

Quelle est ta formation ?

J'ai un DEA de mathématiques, spécialité univers incertain. Assez improbable comme formation, je te l'accorde. À la fin de mes études, j'étais parti pour une thèse... puis un été a tout fait basculer : j'ai participé à un stage de musique, j'y ai rencontré des musiciens qui pratiquaient des formes expérimentales, et je me suis dit que j'allais prendre une année sabbatique. Ça fait vingt-cinq ans qu'elle dure. Mais la vraie étincelle est arrivée bien avant. À huit ans, j'ai vu «Amadeus» de Miloš Forman. Coup de foudre absolu. J'ai adoré cette folie, cette obstination. J'ai supplié ma mère de m'inscrire au conservatoire pour apprendre le piano classique. Sauf que ce n'était pas aussi drôle que dans le film et surtout, je n'étais pas Mozart. Au lycée, on avait un groupe avec deux pianistes, pas de batteur. L'autre était bien meilleur que moi, alors j'ai pris les baguettes. Et là, deuxième révélation. On enregistrait nos morceaux sur un quatre pistes à cassette - quel bijou ! - et même si c'était affreux à réécouter, c'était le début d'un vrai rapport au son. Plus tard, en parallèle de mes études de maths et de stats, j'ai plongé dans la musique de Steve Coleman : rythmes complexes, stratégies mélodiques, architecture du son. Et puis j'ai commencé à écrire des boucles MIDI sur Ableton pour comprendre les claves, avant de m'en servir pour composer pour mes groupes d'avant-jazz.

Quel est ton métier ?

Je suis musicien, artiste sonore, depuis vingt-cinq ans, producteur et directeur artistique de Carton Records depuis quinze ans. Tout ça se mélange souvent, pas toujours facilement, ni

dans l'agenda, ni dans la tête. Ce sont des pratiques avec des temporalités très différentes. Je peux passer d'un tableau Excel à un patch de synthé modulaire dans la même journée, entre deux visios. Cette année, Carton fête ses quinze ans. Je me souviens d'une discussion au bord d'un canal sur «comment faire un label» et comment défendre des musiques inclassables dans l'écosystème de l'époque. Quelques jours après, c'était parti. Les premiers disques - Linnake, OK et IRÈNE - étaient gravés à la main et glissés dans des pochettes en carton, d'où le nom. Depuis, il y a eu une soixantaine de sorties, des dizaines de créations, et toujours la même envie : soutenir des artisans de la musique, défendre les marges et célébrer la liberté sonore.

Quelles sont tes activités dans le monde de la musique ?

Celles qui me passionnent le plus, c'est à dire taper sur des trucs, brancher des câbles juste pour voir ce que ça donne, faire clignoter des lumières et écouter le son se balader sur un acousmonium. Et puis défendre des musiques de marge, soutenir des projets atypiques, donner de la place à ce qui ne rentre pas dans les cases. Celles que j'assume un peu moins, mais qui font partie du quotidien : faire des tableaux Excel, du booking, des visios, gérer des plannings et des dossiers de subventions. Mais au fond, tout ça est lié : expérimenter, c'est aussi construire un écosystème qui le permette.

Quelles parties de ton job préfères-tu ?

Indéniablement taper sur des trucs et partager des moments de transe avec le public. Imaginer des procédés sonores, les voir se réaliser

sur scène et observer les réactions des gens, c'est magique. Quand ce que tu as rêvé, pensé, bricolé, se met à vibrer en vrai, ça justifie tous ces mois passés enfermés à chercher un son, un geste, un souffle.

Ça rapporte ?

Absolument pas. Avec Carton Records, nous défendons une musique de niche, et je ne suis quasiment pas rétribué. En tant que musicien, je joue assez pour être intermittent, ce qui, dans notre monde incertain, tient déjà du luxe. Mais j'ai la chance d'en vivre, chichement, certes, mais dignement. Et c'est déjà très beau. Si l'aspect financier avait été un critère, j'aurais fait autre chose. J'allais dire «vendre des voitures», mais je suis incompetent à cet endroit-là. Je suis lucide sur l'économie dans laquelle on évolue, conscient de l'autre économie - celle du music business - et plutôt fier de ne pas en faire partie.

Comment es-tu entré dans le monde du rock ?

Je ne sais pas si je me considère vraiment «dans le monde du rock». Ces cases dans lesquelles on range tout sont toujours un peu piègeuses. J'ai des formations avec batterie et guitares, notamment Parquet, donc oui, ça joue fort, il y a de la disto - disons que je suis entré par cette porte-là. J'ai aussi un duo batterie/guitare avec Simon Henocq avec qui on vient de sortir un disque sur Carton. C'est bien bien bruitiste. Et mon projet solo, Ar Ker, est clairement plus expérimental encore.

Une anecdote sympa à nous raconter ?

Oui, plein. J'ai eu la chance de voyager beaucoup grâce à la musique. Je me suis retrouvé chez Daniel Waro à La Réunion, à prendre un cours de rouleur, le tambour basse du maloya. On a passé l'après-midi à parler du sens de cette musique, de son histoire, des luttes qu'elle porte. J'ai aussi eu des expériences incroyables en Éthiopie, en Chine, à traverser des paysages et des cultures entières par le son. Je ne me suis jamais senti touriste. Une fois, en Éthiopie, on travaillait sur une création autour des musiques traditionnelles. Un danseur nous expliquait qu'un même rythme, joué un peu plus vite, devenait la «danse de la guerre» au lieu de la «danse de la fertilité». On a mis des heures à comprendre que tout se

jouait à trois ou quatre BPM. Ce décalage de perception m'a bouleversé. Nous écoutions avec notre culture, eux avec la leur. C'était magique.

Ton coup de cœur musical du moment ?

Je suis fan d'Emptyset et de Grischa Lichtenberger. Les premiers viennent de sortir un album récemment. J'aime cette musique détachée, extrême, presque physique. Ils travaillent des procédés sonores abrasifs - feedbacks, sinusoides aigües, textures crues, rythmes en ruine - mais leur musique reste narrative, intense, habitée. C'est une musique qui raconte sans dire, qui t'attrape par le corps.

Es-tu accro au web ?

Oui, beaucoup trop. Je passe un temps fou derrière l'écran. J'essaie de pratiquer des jeûnes numériques de temps en temps. L'outil est monumental - communication, diffusion, rencontres - mais je me rends compte que via le web, je passe souvent plus de temps «à l'extérieur» qu'à l'intérieur de moi-même. J'aimerais inverser ça.

À part la musique, tu as d'autres passions ?

Je suis papa de deux enfants en bas âge. C'est une passion nouvelle, intense, qui remet tout en perspective. Et quand j'ai du temps, je file vers la mer. J'ai un passif avec la voile, et ce lien à l'eau reste très fort. Si j'ai une boussole, elle pointe souvent vers l'horizon.

Tu t'imagines dans quinze ans ?

Ah bah tiens, au bord de la mer, en tout cas plus qu'aujourd'hui. Toujours plus ou moins derrière une batterie, peut-être à gérer un lieu d'accueil ou une résidence artistique. Ou alors, ou en parallèle, à transmettre - conseiller des projets, partager des expériences sur la spatialisation, la multidiffusion, la narration sonore. Et surtout passer moins de temps devant un ordinateur. Ah oui et peut-être que l'on sera en train d'organiser les 30 ans de Carton.

Merci à Claire Choisy pour la proposition et l'organisation.

■ Ted

Photo : Maxime Sève

Tous les anciens numéros
sont à télécharger
gratuitement
sur le W-Fenec.org

W-FENEC
MAGAZINE

LULÙ
AMBRE
PSYKUP
HOWARD
THE GREY
NINA ATTAL
POINT MORT
CLAIRE DAYS
ROCK A BLOCK
HUMAN IMPACT
GISELÉ PAPE VS MARTINE FANT DU ROCK

SHANNON WRIGHT

0425

W-FENEC
MAGAZINE

PUP
KITTIE
TEN56
AKIAVEL
BARBET
TOHU BOHU
BLUE OYSTER CULT
BROTHER JUNIOR
ON THE BUS 2010-2011
LA REINE MARGOT
VULGAIRES MACHINS
SIXPENNY MILLIONNAIRE
POGO CAR CRASH CONTROL

THE JESUS LIZARD

0625

W-FENEC
MAGAZINE

HAVE A NICE LIFE
SHAARADOT
VESTIGE
SON
MASS HYSTERIA
ALEA JACTA EST
LUNAR TOMBFIELDS
VERSATILE
MANTRA
THEORY
KARRAS
SLOMOSA
EMILIE MARSH

HELVESST
LE OEP
HEAVY WEEK-END
GARAGE MU
ROCK A BLOCK
JARBON DU MICHEL
MAIN SQUARE
PLANE R FÉST
FURIOSFEST
FESTIVAL 666
FRANCOFOLIES
MOTOCULTOR

0925

NEVER ENOUGH

0925

W-FENEC
MAGAZINE

FIL
CAVE IN
HATEBREED
FIRST DRAFT
THE MELVINS
JOE LA TRUITE
BILBADO KUNG-FU
EDGAR DÉCEPTION
EARTH MOON TRANSIT
TROY VON BALTHAZAR

THE YOUNG GODS

0925



1125

